

ANNA GALORE

anna.galore@yahoo.fr

La femme primordiale

ROMAN



Anna Galore est née en 1962 à Cilaos (La Réunion), d'un père italien et d'une mère française. Son père l'a initiée très jeune à la plongée sous-marine, qu'elle pratique toujours régulièrement. Sa famille et elle déménagent à Toulouse lorsqu'elle a 12 ans. Elle y fait le reste de ses études et y croise la route de lamas tibétains, une rencontre déterminante dans sa vie. Pianiste confirmée, elle s'est produite pendant une quinzaine d'années avec divers groupes amateurs du sud de la France. Elle est passionnée de voyages, de cinéma, de photo, de musique et de littérature contemporaine. Elle vit actuellement près de Marseille.

Elle a écrit une première trilogie intitulée *L'éternel amoureux errant*, dont les volets sont *Les trois perles de Domérat*, *Là où tu es* et *Le miroir noir*.

Une deuxième trilogie, *Reflets inachevés*, est composée de *La crypte au palimpseste*, *Le drap de soie du temps* et *La femme primordiale*.

Tous ces romans sont disponibles gratuitement par téléchargement sur le site web anna-galore.com

Les citations en anglais sont traduites à la dernière page.

Le présent manuscrit a été déposé à la Société des Gens de Lettres et reste la propriété de l'auteur. Son contenu, en tout ou en partie, ne peut être reproduit, modifié ou intégré dans quelque autre document ou sur quelque autre support que ce soit sans autorisation écrite de l'auteur. Seules son impression sur papier et sa diffusion sous sa forme actuelle de fichier PDF non modifié sont autorisées. En cas de doute, merci de contacter anna.galore@yahoo.fr

Des pages blanches ont été insérées dans ce manuscrit afin de maintenir une présentation homogène en cas d'impression recto-verso.

Suis ton cœur aussi longtemps que tu vis.

Ptah Hotep

Chapitre premier

La première

Femmes, c'est vous qui tenez entre vos mains le salut du monde.

Léon Tolstoï

Elle s'arrête. Elle tient son ventre énorme à deux mains. Les contractions sont de plus en plus rapprochées. Le soleil est au zénith. La savane semble écrasée par la chaleur étouffante. Pas un souffle d'air.

Shāwaa plisse les yeux et parcourt l'horizon d'un long regard circulaire. Son pelage est sale, envahi par les parasites qui ne lui laissent aucun répit. Elle est épuisée, affamée, assoiffée. Il faut qu'elle trouve un abri. Elle sait que ce qui l'habite va bientôt sortir d'elle. Elle le sent qui bouge. Elle a un peu peur, elle n'a jamais connu une telle situation.

Elle a survécu à tant de périls depuis sa naissance. Le pire a été le massacre de son clan par huit fauves affamés. Des lions, un mâle et sept femelles, qui les ont assaillis au petit matin. Bien rares ceux qui ont pu s'enfuir à travers la forêt. Parmi eux, la petite Shāwaa, terrorisée mais indemne. Les autres ont des blessures plus ou moins béantes, qui tachent leur toison de vilaines traînées rouges. Au cours de leur fuite, ils vont presque tous succomber, les uns après les autres, d'hémorragie, d'épuisement, d'infection. Seul un vieux mâle survit. La longue estafilade qui traverse les poils de son dos a fini par cicatriser sans dommage.

Le temps passe. Le vieux accompagne et protège Shāwaa, l'aidant à trouver de la nourriture, lui apprenant à se cacher au moindre signe de danger. Pour autant, il se montre plutôt distant, parfois même agressif. Jusqu'au jour où elle est atteinte d'un mal incompréhensible.

À chaque nouvelle lune, du sang coule entre ses jambes.

Son corps se transforme. Des mamelles poussent sous ses deux tétons, jusque là minuscules. Elles gonflent comme de gros fruits ronds.

Le mâle semble perturbé. Son regard sur elle devient différent. Son comportement change. Il renifle bruyamment quand il s'approche d'elle, secouant sa crinière blanche et retroussant ses babines. Il pousse des petits cris rauques. Il lui offre les plus beaux fruits qu'il trouve. Il passe des heures à l'épouiller, s'attardant sur son ventre et ses jambes plus que de coutume. Il joue avec elle, comme si lui-même était redevenu jeune. Il veille sur son sommeil, se contentant de rares moments de somnolence.

Shāwaa est enchantée par autant d'attentions.

Jusqu'au soir où tout bascule.

Alors qu'elle marche à quelques pas devant lui, se baissant régulièrement pour ramasser quelques racines tendres à grignoter, soudain, il se jette sur son dos, la fait tomber à quatre pattes, mord son cou en grognant. Shāwaa, paralysée par la surprise, pense furtivement qu'il s'agit d'un nouveau jeu. Mais elle sent quelque chose de dur comme un os remonter entre ses cuisses et la pénétrer douloureusement. Elle lâche un cri suraigu, essaie de se débattre. Il la serre encore plus fermement. L'os pilonne de plus belle ses entrailles, au rythme convulsif des hanches du primate qui halète très fort. Il exhale un long râle en se raidissant et se retire, aussi brutalement qu'il l'a prise.

Shāwaa, perplexe, reste un moment sans oser bouger, toujours à quatre pattes, bras et jambes écartés. Quelque chose coule doucement sur les poils de ses cuisses. Elle cherche le mâle des yeux.

Il est à quelques pas, roulé par terre, endormi. Il ronfle.

Shāwaa se redresse lentement. Son pubis est douloureux et saigne un peu. Pourquoi lui a-t-il fait mal ? Pourquoi l'a-t-il attaquée ? Cache-t-il dans sa toison épaisse l'os qu'il a enfoncé en elle ? Va-t-il l'agresser à nouveau pendant qu'elle dormira ? Elle avance de deux pas vers lui, recule d'autant, avance à nouveau en levant haut ses bras, fait semblant de le mordre, recule et finit par s'asseoir, indécise. Du bout des doigts, elle touche le liquide blanchâtre qui sèche déjà sur ses cuisses. Elle porte la main contre ses narines, hume l'odeur inconnue. Est-ce de la moelle qui a coulé de l'os ? Non, la moelle, elle en a déjà mangé et ça, c'est différent. Elle lèche ses doigts, fronce les sourcils, plisse le nez. Le goût est acre, un peu écoeurant.

Elle regarde le vieux mâle assoupi. Impossible de lui faire confiance, désormais. Il faut qu'elle profite de son sommeil pour le semer à jamais. Elle se lève d'un bond,

commence à s'éloigner rapidement puis se ravise. C'est un pisteur redoutable. Il la retrouvera. Il sera en colère. Il lui fera mal. Peut-être même qu'il la tuera.

Elle revient près de lui.

Il n'y a qu'une seule solution pour éliminer la menace.

Elle regarde autour d'elle, ramasse une grosse pierre. Elle la soulève à deux mains au-dessus de sa tête et, de toutes ses forces, l'abat sur le crâne du vieux. Les os craquent, le sang gicle, une sorte de bave grise s'épanche lentement. Le corps allongé a un petit soubresaut puis ne bouge plus.

Il ne faut pas qu'elle reste près du cadavre. Avec la chaleur, l'odeur du sang va vite attirer les charognards. Elle n'est pas de taille à leur faire face. Sans un regard en arrière, elle reprend son errance à travers la forêt. Elle sait se débrouiller seule, maintenant. Le vieux lui a au moins transmis ça. Elle se nourrit sans difficulté de fruits et parfois de petits rongeurs ou d'insectes.

Les jours et les nuits s'enchaînent. Les paysages changent. La forêt luxuriante laisse place à la savane à perte de vue.

Elle n'a plus de saignements lors des nouvelles lunes. Son corps grossit. Ses mamelles, déjà rebondies, augmentent encore de volume, au point de lui faire mal. Son ventre gonflé tire sur son dos. Elle comprend vite que ce qui grandit en elle est vivant. Ça bouge. Elle a même vu très nettement un pied minuscule apparaître sous sa peau, à plusieurs reprises.

Elle doit trouver un abri. Malgré sa peau sombre et son pelage, le soleil la fait souffrir de plus en plus durement. Et elle ne se sent pas en sécurité dans les hautes herbes, terrain de chasse favori des grands fauves, où tout peut arriver.

Elle ne va pas pouvoir continuer à grossir comme ça indéfiniment. Ce qu'elle porte dans son ventre va bientôt se glisser dehors. Elle le sent, elle le sait. Elle doit mettre un terme temporaire à sa longue dérive, jusqu'à ce qu'elle en soit délivrée. Elle fait une pause, face au soleil, les mains sur les reins.

Une contraction soudaine durcit tout son corps, elle dure, elle dure. Shāwaa tombe à genoux, se plie en deux, tient son ventre. Elle gémit, crispe ses mâchoires. Enfin, ça se calme. Elle respire longuement. À nouveau, elle cherche un refuge des yeux. Le bosquet d'épineux sur sa gauche ? Non. Le petit monticule sur sa droite ? Quelle chance, une

termitière. Elle s'en approche, la contourne, ouvre une brèche avec un bout de branche morte. Elle attrape les termites blancs et gras par poignées. Elle les avale avec délectation. Voilà qui va lui redonner des forces. Pour couronner ce festin inespéré, elle voit, un peu plus loin, une flaque d'eau croupie. Elle se jette dessus, lape avidement, boit tout ce qu'elle peut, s'asperge le corps et le visage. Bonheur simple.

Elle ne peut pas se reposer près de la mare. Les fauves y viendront dès la nuit tombée. Elle doit s'éloigner. Elle reprend sa marche épuisante. La chaleur transforme l'horizon en volutes troubles. Elle se sent trop lourde. Pas après pas, elle avance difficilement. Elle doit à tout prix trouver un refuge.

Au crépuscule, après des heures interminables, elle atteint un chaos rocheux. Un grand baobab a poussé au milieu des pierres. Avec son tronc énorme et ses branches maigres sans feuilles, il a l'air d'un arbre à l'envers. Shāwaa le contemple, émerveillée par sa beauté. Elle se sent appelée par le géant majestueux. Elle a confusément l'impression qu'il l'attend depuis toujours.

Elle s'approche et caresse l'écorce doucement. À sa base, entre les grosses racines, elle remarque une anfractuosité étroite, y passe la tête lentement. Une cavité se trouve derrière et s'élargit sous l'arbre. Elle est assez spacieuse pour s'y allonger, et même pour y vivre. La tanière parfaite. Et la fraîcheur, enfin. Il y a même de la terre humide, l'eau ne doit pas être loin.

Elle rassemble plusieurs brassées de grandes herbes, se glisse à l'intérieur de sa cache au milieu des racines puissantes, ramène les fagots devant l'ouverture pour l'occulter complètement. Elle s'allonge enfin, pour la première fois depuis trois jours et trois nuits. Elle s'endort sans s'en rendre compte.

Quand elle ouvre à nouveau les yeux, l'obscurité est totale. Elle sent quelque chose d'étrange se passer. De l'eau coule de sa vulve. Pas de l'urine, de l'eau. Beaucoup d'eau. Ça ne fait pas mal. Elle regarde la flaque qui s'est formée entre ses cuisses, interloquée. Une nouvelle série de contractions la tétanise de douleur. Elle se lève, cherche une position qui la soulage. Elle s'accroupit en écartant largement ses cuisses, les fesses sur les talons, le dos droit, les mains sur son ventre dur secoué de spasmes. Elle n'ose pas crier, il y a peut-être des prédateurs tout près. L'herbe fraîchement cueillie peut suffire à masquer son odeur mais elle ne doit surtout pas faire un bruit.

Les premières lueurs de l'aube filtrent à travers les fagots. Elle sent quelque chose appuyer très fort de l'intérieur sur les os de son bassin, puis sur sa vulve. C'est ce qu'elle porte en elle. Ça se fraie un passage. Elle met les mains à la sortie de son vagin. Elle se sent de plus en plus écartelée, même en position accroupie. Les contractions deviennent très douloureuses, il faut qu'elle expulse l'intrus. Elle pousse de toutes ses forces, elle pousse, elle pousse. Ses doigts sentent quelque chose de rond se présenter. Elle n'en peut plus, tant pis pour les fauves, elle lâche un long cri rauque.

Comme par miracle, le bébé glisse doucement et se retrouve dans ses mains, inerte et mou. Elle le regarde, à la fois stupéfaite et envahie pour la première fois d'un sentiment étrange : l'amour.

Le bébé émet un petit vagissement, agite faiblement ses membres. Elle le soulève pour le regarder, le lèche pour le nettoyer de son sang. Elle remarque seulement alors le cordon qui le relie encore à elle.

Elle sent à nouveau que quelque chose veut sortir de son ventre. Elle pousse et à son plus grand soulagement, cette fois, elle a beaucoup moins mal. Le placenta expulsé tombe à ses pieds dans un bruit liquide. Elle se demande comment libérer le bébé de cette excroissance encombrante.

Il entrouvre les yeux comme s'il sortait d'un profond sommeil, les referme, gémit. Elle le lèche encore puis le colle contre son sein gauche. Il ouvre la bouche en dodelinant de la tête, trouve le téton, l'aspire, tête goulûment. Shāwaa sent une onde de plaisir la traverser.

Elle rit et pleure en même temps. Elle le serre tendrement pendant qu'il se nourrit.

Comme toutes les mères, elle sent confusément que la naissance de son nourrisson va transformer sa vie à jamais. Elle se dit que rien d'autre au monde ne compte que ce bébé. Elle ne sait pas à quel point.

Comment le pourrait-elle...

Sa fille est née avec une mutation génétique subtile, qui l'a rendue différente du reste de sa lignée. Légèrement mais irrémédiablement différente. Une différence qu'elle va léguer à sa descendance. Une différence qui va bouleverser la planète tout entière en moins de deux mille siècles. Une différence qui fait d'elle quelqu'un d'unique.

Elle n'est plus une femelle d'hominiens comme toutes celles qui l'ont précédée.

Elle est une femme.

La première femme.

La première.

Chapitre 2

Résonances

*Strangers passing in the street
By chance two separate glances meet
And I am you and what I see is me*

Roger Waters (Echoes)

- Cent sept euros et trente quatre centimes.

Encore une heure dix et je termine. Je vais leur faire quoi à manger, ce soir, à mes petits monstres ? Ah ben tiens, un sachet de paella surgelée, ils aiment ça tous les deux et moi, ça me prendra juste dix minutes. Je suis vraiment trop crevée le soir pour faire en plus des petits plats. Surtout à la vitesse où ils engloutissent tout, en regardant la télé sans décrocher un mot, merci bien.

Tiens, il assure, celui-là, pour ranger ses courses dans ses deux grands sacs. Il est déjà en train de sortir sa Visa. La plupart du temps, les mecs, ils sont plutôt empotés avec leur caddie plein à ras bord. Soit ils n'ont toujours pas compris qu'on ne donnait plus de pochons, soit ils oublient leurs sacs. En plus, ils râlent, alors qu'on essaie de contribuer à la survie de la planète. Il y a des gens pour qui l'écologie c'est bien, à condition que ce soit les autres qui fassent des efforts.

Hé, il est plutôt mignon, en plus. Peut-être quarante cinq ans, bronzé. Pas de bague au doigt. Il vit seul ? C'est quoi ce qu'il a acheté, déjà, je n'ai pas fait attention. Ah oui, ça me revient, de la viande, pas mal de fruits et de légumes frais, quasiment pas de boîtes, des trucs d'apéro, une bouteille de rhum, du très bon. Et aussi des produits d'entretien.

Célibataire, je suis prête à le parier. Du genre plutôt bien dans sa peau, les aigris n'achètent pas de l'alcool haut de gamme, lui c'est un festif. J'en ferais bien mes fins de soirée, il est vraiment charmant. Oui mais bon, s'il est si bien que ça, il ne doit pas être seul.

Peut-être même que c'est un serial lover et que ça défile chez lui. Ou qu'il est homo ? Non, il n'a pas trop l'air. Enfin, ça ne veut rien dire, ça. Mais ça m'étonnerait, quoi. J'ai rien contre les homos, hein. Mais j'aimerais bien qu'un mec s'intéresse un peu à moi et à

ce moment-là, tant qu'à faire, autant qu'il soit hétéro parce que sinon, je sens que je vais finir par rouiller.

- Vous avez la carte du magasin ?

Oh, les lunettes qu'il a sur le front, c'est des Oakley. J'adore. Monsieur a du goût. Merde, il sort son portable. Alors là, c'est le genre de truc qui me gave, le client qui se met à papoter devant moi comme si je faisais partie du mobilier. Surtout quand je poireaute pour qu'il paie. Enfin, c'est déjà bien qu'il l'ait mis sur vibreur. Les sonneries à la con, genre le dernier tube à la mode, ça m'horripile encore plus.

- Excusez-moi une seconde. Allo ? Je peux te rappeler dans trois minutes ? Bisous.

Hé, je rêve, il raccroche, direct. Je retire ce que j'ai dit. Monsieur sait se tenir, même devant la pauvre petite caissière sans intérêt que je suis. L'anonyme qu'il va oublier dans moins de trente secondes. Classe.

- Désolé. Non, je n'ai pas la carte du magasin.

Et en plus, il s'excuse. Il me décoche un sourire qui tue, en me regardant droit dans les yeux. Nom de Dieu, je me sens toute chose, là. Comment il fait ça ? Où est-ce qu'on en trouve, de ce modèle ? Il en reste ? J'en veux un à la maison. Pas comme cet enfoiré de Seb qui m'a plaquée il y a deux ans en me laissant les gosses sur les bras. Attention, je les adore, hein, mes gosses.

Euh, je me calme, là. Si ça se trouve, Monsieur Sourire Mortel est aussi un enfoiré de première. Mais bon, vu qu'il va disparaître à jamais de mon radar dans moins d'une minute, ça ne gêne personne si je fantasme un peu, non ? Alors voilà, c'est décidé. Ce mec parfait qui fait ses courses, son ménage, sa bouffe et qui a une peau dorée – alors que moi qui suis plutôt mate, je tire vers endive cavernicole à force de ne pas voir le soleil – ben intérieurement, aucun doute, il est en train de fantasmer sur moi aussi, voilà. Il va rêver de moi toute la nuit, j'en suis certaine. Et comme je suis hyper cool comme fille, je vais lui

laisser faire tout ce qu'il veut de moi dans son rêve. C'est son jour de chance. Ou le mien, en fait.

- Vous pouvez taper votre code.

Jolie montre. Discrète et tout. Bon, tant qu'à fantasmer, autant que ce soit top. Alors, voyons. Je suis sûre qu'il a les mains douces. Et que c'est un amant exceptionnel. Et qu'il est doux, drôle, affectueux, généreux, sensible. Il faut que j'attire son attention, merde. Avec la chef de caisses qui observe tout de son box, c'est pas gagné. Et puis je fais comment ? Je lui balance un méga clin d'œil, la bouche légèrement entrouverte ? Non, là, ça fait carrément pétasse et j'ai comme l'impression qu'il n'est pas le genre de mec à flasher là-dessus. Si ça se trouve, il n'aime pas le foot, le rêve total. De toute façon, c'est n'importe quoi, il a peut-être une copine hyper canon qui l'attend dans leur nid d'amour. Une fille avec pas un gramme de gras, aussi bronzée que lui, glamour et tout.

Alors que moi, à rester assise toute la journée, sans parler de la bouffe merdique que j'ingurgite, j'ai un peu pris des cuisses, forcément. Facile deux kilos. Disons trois. Putain, la vie est mal faite. Pour moi, je veux dire.

- Merci monsieur, bonne soirée.

Et voilà. Il reprend sa carte, la range dans son portefeuille. Tiens, c'est quoi, ses autres cartes ? Une deuxième Visa. Une carte Fnac. Une carte Vitale. Une marquée « Médecins du Monde » – hé, j'en étais sûre, c'est un mec cool. Une noire barrée de tricolore que je reconnais tout de suite parce que j'ai la même, celle de plongeur. Sauf qu'avec mon salaire de merde depuis que Seb s'est barré et que je suis caissière à Inter, terminé pour moi la plongée. Oh la la, il faut vraiment que j'arrive à lui dire un truc qui l'accroche. Trop tard, il se tourne vers son caddie. Merde, merde, merde.

- Bonne soirée à vous aussi, Safiya.
- Merc... euh... vous me connaissez ?
- C'est le prénom qui est écrit sur votre badge.

Et qui c'est qui a l'air d'une conne, maintenant ? C'est Safiya. Je sens le rouge qui me monte aux joues. Il sourit à nouveau. Pas pour se moquer, hein. Gentiment. Il me fait un petit geste de la main et il s'éloigne vers la sortie. Merde. Terminé. Cliente suivante. Une bonne femme trop grosse et trop maquillée, dans des vêtements hyper moulants, comme si ça allait la maigrir. On dirait que les coutures vont exploser tellement ça lui rentre dans la peau. Sans parler du décolleté de la mort, avec le médaillon à deux balles qui disparaît enfoui entre les seins. Elle n'a pas d'amies pour lui expliquer que c'est moche ? Argh, le bout de ventre rebondi qui déborde entre le pantalon et le haut, c'est vraiment l'horreur. Et avec ce qu'elle vient de poser sur le tapis roulant, ce n'est pas demain qu'elle va perdre du poids.

- Safiya ?

C'est sa voix dans mon dos. Je me tourne en sursautant, la bouche ronde. Oui, c'est lui. On se calme. Il a dû oublier un truc, c'est tout. Je prendrais bien l'air d'être détachée et professionnelle mais je suis à nouveau toute rouge. De toute façon, je n'arrive pas à sortir un mot.

- Puisque je connais votre prénom, je vous donne le mien. Je m'appelle Charlie. J'espère que nos routes se croiseront à nouveau. Très bonne soirée.

Et il repart. Sauf que cette fois, moi, je plane. Même l'énooooorme soupir excédé de la grosse dame qui veut montrer à tout prix qu'elle s'impatiente n'y fait rien. Je plane. J'existe.

Je ne suis pas juste une caissière qui galère pour survivre.

Je suis une femme.

Une femme.

- Cent sept euros et trente quatre centimes.

Cool, je m'en suis bien tiré, il est à peine 18 heures. Je vais pouvoir ranger les courses tranquillement en rentrant, avant que Claire arrive. J'ai même le temps de lancer une machine de linge. C'est vraiment pratique d'habiter tout près de l'Inter. Voilà, tout est dans mes deux grands sacs. Tiens, j'ai oublié de reprendre du café. Bon, pas grave, il m'en reste encore assez, ça peut attendre la prochaine fois. J'oublie toujours un truc, de toute façon, même quand je fais une liste. Ça va faire rire Claire quand je vais lui dire. Elle va me faire remarquer que, par contre, je n'ai pas oublié le rhum. Elle aime bien faire la moqueuse. Et j'adore ça, quand elle le fait, surtout que je ne suis pas en reste avec elle.

La soirée s'annonce vraiment bien. Avec ce temps superbe et l'été qui commence, on va pouvoir manger encore une fois sur la grande terrasse de l'étage. J'adore cette sensation d'être au milieu des arbres.

- Vous avez la carte du magasin ?

Où est-ce que j'ai encore mis mes lunettes de soleil, au fait ? Ah oui, sur le front. Merde, mon téléphone qui vibre. J'ai horreur de ça, quand je suis à une caisse ou un guichet. Ça doit vraiment donner une impression de mépris total. Pourvu que ce ne soit pas un appel urgent pour le boulot. Comme je suis parti un peu tôt pour faire les courses, ça ne serait pas surprenant. Ah non, c'est bon, c'est Claire.

- Excusez-moi une seconde. Allo ? Je peux te rappeler dans trois minutes ? Bisous.

Bon, je la rappellerai dès que je serai sur le parking. Une des multiples qualités de Claire, c'est qu'elle ne prend jamais de travers quoi que ce soit que je lui dise. On peut se parler simplement, directement. C'est vraiment agréable. Et plutôt rare, si j'en juge par mon expérience. La vraie confiance l'un dans l'autre, en fait. Ah oui, la caissière attend que je lui dise, pour la carte. La mystérieuse carte du magasin, dont je n'ai aucune idée de ce qu'elle peut bien être. J'ai déjà suffisamment de cartes comme ça. Je ne vais pas y rajouter celles d'Inter, de Leroy Merlin, de mon coiffeur, du pressing, du primeur des halles et de qui sais-je encore.

- Désolé. Non, je n'ai pas la carte du magasin.

Tiens, elle a l'air sympa, cette caissière. Et très mignonne, en plus. Elle ne doit pas avoir de mal pour trouver des copains. D'ailleurs, elle a peut-être un amoureux attiré, rien qu'à elle. Son mec, son mari, peu importe. Ah ben oui, c'est une alliance qu'elle a, à l'annulaire. Et ses boucles d'oreille sont sans doute un cadeau de son chéri. À propos de cadeau, ça me fait penser, il faut que je rappelle ma sœur, tout à l'heure. C'est bientôt l'anniversaire de maman. Des boucles, ça pourrait être une bonne idée, je vais lui demander ce qu'elle en pense.

- Vous pouvez taper votre code.

Oui, des boucles, ce sera bien. Des Biche de Bere. Je lui ai déjà offert une broche de cette marque, elle a adoré. Un serpent entrelacé autour d'un faucon. C'est vraiment superbe ce qu'ils font, à la fois beau et sans prétention. Tiens, il faudra que je demande à Claire si elle connaît. Je suis sûr que c'est un style qui lui plairait aussi.

- Merci monsieur, bonne soirée.

Ça doit être quand même dur, comme boulot, caissière. Elle a l'air fatigué, euh, comment elle s'appelle, ah tiens, Safiya. Joli comme prénom, je ne connaissais pas. C'est sûrement arabe. Je me demande ce que ça veut dire. Mais bon, si je lui pose la question, elle va croire que j'essaie de la brancher. Et comme ça doit lui arriver tout le temps, elle va me faire un air navré ou un sourire coincé, alors que je n'ai aucune idée derrière la tête. C'est triste, quand on y pense. On ne peut pas dire un truc gentil à quelqu'un de l'autre sexe sans soulever de la méfiance. Dire du mal, ça ne surprend personne. Dire du bien, c'est suspect. La seule attitude qui semble normale, c'est l'indifférence.

Elle, je suis sûr qu'elle finit par ne plus voir les visages des clients qui passent à sa caisse. Je dois être limite invisible pour elle. Elle sort ses trois ou quatre phrases imposées, me regarde sans me voir, et à peine j'ai dégagé la place, hop, au suivant. Pourtant, elle est sûrement sympa, gentille et tout. Aucune raison qu'elle ne le soit pas. Mais pendant les heures de travail, en dehors des pauses qu'elle peut avoir avec ses collègues, elle doit

complètement occulter le fait que des centaines d'êtres humains passent devant elle chaque jour. D'ailleurs, elle n'a sûrement pas le choix. À tous les coups, il y a un surveillant quelque part, prêt à lui tomber dessus si elle ralentit la cadence. Bon, je vais quand même attirer son attention.

- Bonne soirée à vous aussi, Safiya.
- Merc... euh... vous me connaissez ?

Et voilà, tout d'un coup, je ne suis plus le énième client. Elle vient de réaliser que je suis un mec, que je la vois, que j'existe. Retour à la vraie vie, avec des vrais gens. Enfin une émotion, même si elle est anecdotique et superficielle.

- C'est le prénom qui est écrit sur votre badge.

J'essaie de ne pas pouffer de rire. Un rire gentil, bien sûr, mais elle pourrait le prendre mal. Elle a été tellement déstabilisée que je lui parle qu'elle en a oublié que son nom figure en gros sur sa poitrine. Allez, j'y vais maintenant. C'est frustrant, quand même, quelque part. Si ça se trouve, j'ai plein de points communs avec cette fille. On se serait connus dans d'autres circonstances, on aurait peut-être sympathisé, fait des trucs ensemble. Ce soir, elle serait même invitée à la maison avec son mec pour partager un dîner sympa à quatre.

On doit vraiment passer à côté de plein de rencontres, quand on y pense. Oh et puis, tant pis si elle me prend pour un dingue, j'y retourne et je lui montre qu'elle existe autant que j'existe.

- Safiya ?

Elle se tourne en sursautant, la bouche ronde. Oui, c'est encore moi. On se calme. Eh, c'est trop mignon, elle rougit. Mais surtout, elle semble heureuse de voir que je suis revenu. Je vais lui dire ce que je pense, exactement comme je le pense. Si elle se dit que je lui fais un plan, tant pis, dans une minute elle m'aura oublié et moi aussi. Si elle voit que je suis sincère, tant mieux, un peu de chaleur partagée.

- Puisque je connais votre prénom, je vous donne le mien. Je m'appelle Charlie. J'espère que nos routes se croiseront à nouveau. Très bonne soirée.

Voilà, ce n'est pas grand-chose mais au moins, je me suis comporté en être humain, même si c'est fugitif. Je crois que je lui fais plaisir, là. Et moi aussi, ça me fait plaisir, même s'il est très peu probable que je la revoie un jour. Je veux dire, autrement que derrière sa caisse, la prochaine fois que je viendrai faire les courses. Merde, quand on y pense, tous ces millions d'années d'évolution qui nous ont fait passer du stade de primates au front bas et à l'espérance de vie limitée à celui d'êtres humains dominant la planète... à quoi ça sert si on oublie de s'en émerveiller.

Tiens, je vais faire un wok ce soir. Claire adore ça et moi aussi. Ah oui, il faut que je la rappelle. Elle doit vouloir savoir si elle apporte quelque chose. Je vais lui demander si elle a des citrons verts, pour le rhum.

Elle ressemblait à quoi, la première femme ?

La première femme...

Chapitre 3

Le rêve

Il y a dans cet univers une unité, une coïncidence, une superposition d'éléments que notre pensée est impuissante à concevoir sans les scinder.

*Isha Schwaller de Lubicz
(Her-Bak disciple)*

J'ai vu tout de suite que Claire n'allait pas bien. Ou plutôt, qu'elle était préoccupée par quelque chose. D'habitude, quand je fais un wok avec elle, elle m'aide à couper les légumes en petits cubes avec entrain, en me racontant des tas de trucs drôles sur sa journée. Là, elle est restée dans la cuisine à me regarder tout préparer, les bras ballants et l'air lointain. J'ai fini par lui dire :

- Quelque chose ne va pas ?
- Quoi ? Euh, non, ça va...
- Tu es ailleurs.

Grand silence.

- Claire ?
- Oui ? Tu veux que je mette la table ?
- À quoi tu penses ?
- Oh, rien. Excuse-moi, je... Tiens, je vais mettre la table.
- Hé, arrête de me parler de mettre la table. Tu viens t'asseoir avec moi dehors et tu

me dis ce qui te tracasse.

- Euh... oui, d'accord. Mais ce n'est rien de... C'est... Bon, OK, je te raconte.
- Ah quand même !
- Mais tu ne te moques pas de moi, hein ?
- Promis.

Nous avons pris nos verres, la bouteille de rhum, le citron vert et nous sommes sortis sur la terrasse. Le soleil commençait à baisser et la lumière sur le micocoulier était superbe, comme tous les soirs. J'aime ma maison pour des tas de raisons et l'une d'entre elles, c'est cet arbre immense qui la surplombe comme un géant protecteur.

- Cheers.

- À la tienne.

La chaleur de l'alcool a diffusé délicieusement de ma gorge à mon cerveau. Claire a commencé à se détendre aussi. Elle a allumé une cigarette, a tiré dessus longuement, les yeux mi-clos, a repris un peu de rhum, puis s'est mise à parler.

- Charlie, tu as déjà eu des rêves, comment dire, pas comme les autres ? Des rêves qui semblent totalement vrais et que tu n'oublies pas une fois que tu es réveillé ?

- Oui, ça m'arrive de temps en temps. En fait, je pourrais te les décrire en détails, même des années plus tard. Presque tous ont été prémonitoires.

- Presque ?

- J'aurais bien dit : tous. Mais j'en ai fait un qui ne s'est jamais réalisé. Et pourtant, je m'en souviens parfaitement aussi.

- Peut-être qu'il se réalisera plus tard ?

- Mouais. Je ne crois pas. Les autres se sont réalisés dans les quelques mois qui ont suivi. Celui-là, ça fait des années. Je crois qu'il s'agissait simplement de quelque chose dont j'avais très envie.

- À propos de Mina ?

- Oui. Peu importe, c'est du passé. Et donc, toi, tu penses avoir fait un rêve prémonitoire, c'est ça ?

- Je ne sais pas. Enfin, oui, bien sûr que je ne peux pas savoir. Mais c'était exactement comme tu viens de le décrire : totalement vrai comme si j'étais là, à regarder ce qui arrivait, totalement fou aussi parce que je n'ai aucune idée de ce que ça veut dire, mais surtout, totalement présent à ma mémoire alors que j'ai eu ce rêve la nuit dernière.

- Raconte.

- Euh, oui. Alors voilà. Je suis dans un désert de sable, lumineux, ça éblouit. Il y a des dunes à perte de vue. Je ne me vois pas moi-même, hein, je vois juste ce qui se passe sous mes yeux, comme quand on ne rêve pas, en fait. Oui, c'est ça, je suis spectatrice. Il fait très chaud et là, devant moi, il y a un homme de dos, vêtu d'un simple pagne blanc, la peau mate, à genoux sur le sol, les fesses sur les talons, les mains sur les cuisses, très droit. Il a des cheveux noirs, luisants, qui lui tombent sur les épaules et le truc bizarre, c'est que ça... ça bouge. Ses cheveux, je veux dire. Je m'approche un peu plus et là, je vois que les cheveux sont en fait des milliers de scorpions les uns sur les autres, qui grouillent dans tous les sens. Tu sais que j'ai horreur de ces bêtes-là mais, dans mon rêve, ça ne me fait rien du

tout, ça a l'air complètement normal et l'homme, d'ailleurs, est détendu : il est assis là, sur le sable, face au soleil, tranquille. Le seul détail irréel, c'est que ses cheveux sont des scorpions et que ça semble une évidence. Aucun stress, aucune répulsion. Au contraire, tout est d'une sérénité incroyable.

- Tu as vu son visage ?

- Non, j'étais tout le temps dans son dos. Pourtant, je suis sûre qu'il avait le visage lisse, glabre je veux dire. Et qu'il souriait doucement, les yeux ouverts, en regardant le soleil.

- Le soleil se levait ou se couchait ?

- Je ne sais pas. Il était encore relativement haut. Je pense que, dans un vrai désert, il serait trop éblouissant pour qu'on puisse le regarder comme ça. D'ailleurs, moi, j'étais éblouie. Mais pas lui. Et ça non plus, ça ne me surprenait pas.

- Intéressant. Et ensuite ?

- Je me réveille. Fin. Et depuis, j'ai ces images qui me tournent dans la tête et même là, bien réveillée, quand je repense aux cheveux faits de scorpions, il me semble totalement normal que cet homme dans le désert ait des cheveux comme ça. C'est fou, non ? Qu'est-ce que tu en penses ?

- Je suis d'accord, ça ressemble à un rêve prémonitoire. Les cheveux-scorpions veulent forcément dire quelque chose, mais je n'ai aucune idée de quoi. Le fait qu'il regarde le soleil sans difficulté, peut-être aussi. Le plus frappant, c'est les scorpions, bien sûr. Cela dit, si vraiment c'est prémonitoire, je suis certain qu'à un moment ou un autre, on va voir quelque chose ou entendre parler d'un truc qui collera avec ton rêve, y compris ce détail très particulier. Et là, on comprendra tout.

- Comment tu expliques ça, toi ?

- Comment j'explique quoi ?

- Qu'on puisse faire des rêves prémonitoires ? Attends, tu es quelqu'un d'hyper rationnel, tu fais comment pour rationaliser ça ?

- Je me suis posé la question. En fait, je suis certain que de tels rêves existent puisque j'en ai eu moi-même. Je vois deux explications possibles : soit ils ne sont pas prémonitoires mais ils en ont l'air parce que, par coïncidence, il finit par se produire des événements qui sont suffisamment proches du rêve pour qu'on se dise qu'on a vu l'avenir. Après tout, c'est ce que font tous les pseudos voyants extralucides, depuis les sibylles

jusqu'aux madame Irma de foire : ils te racontent un truc flou et incompréhensible, qui peut coller avec à peu près n'importe quoi et effectivement, quelque chose un jour finit par coller avec un évènement réel. Pareil pour les horoscopes.

- Autrement dit, si dans cinq ou six mois je tombe par exemple sur un nid de scorpions dans un endroit ensoleillé, je vais me dire « hé, c'est ça, c'est mon rêve ! » ?

- Quelque chose de ce genre, oui. Sauf que si tu voyais des scorpions au soleil, comme ça, ce serait en fait totalement banal et il manquerait un élément important de ton rêve, c'est que la scène t'a semblée sereine. Comment un homme dont les cheveux grouillent de scorpions peut-il projeter une image de sérénité ? Que symbolise-t-il de si naturel que nous ne comprenons pas pour le moment et qui nous semblera évident quand nous tomberons sur l'évènement qui correspond à ton rêve ? Si nous tombons un jour dessus, bien sûr.

- Oui, bien sûr. Et ta deuxième explication possible ?

- Le temps n'est pas à sens unique.

- Euh... je ne vois pas où tu veux en venir, là.

- Le temps est une dimension comme les autres. Il y a les trois dimensions qui définissent la position de quelque chose quelque part. La longueur, la largeur et la hauteur, pour faire simple. Les coordonnées dans un repère tridimensionnel pour faire matheux. On peut aller d'un point à un autre et en revenir. Pourquoi ne pourrait-on pas aller d'un instant à un autre et en revenir ? Tous les physiciens se sont posé la question et certains ont même travaillé dessus, à commencer par Einstein.

- Et ils en ont déduit quoi ?

- Que ce n'était pas possible dans l'état actuel des connaissances. Ce qui est vrai. Mais ça n'empêche pas de penser que ça pourrait être possible si on en savait un peu plus. Après tout, d'autres scientifiques avaient aussi affirmé il y a cent cinquante ans qu'il n'était pas possible de faire voler un objet plus lourd que l'air. Dans l'état de leurs connaissances d'alors.

- D'accord. Continue...

- Imaginons que, parfois, le temps ne se déroule pas tranquillement du passé vers le futur mais qu'il ait des sortes de hoquets, qu'il fasse des petites boucles, des retours en arrière avant de repartir en avant. Un peu comme des échos, tu vois ce que je veux dire ?

- Oui, je crois. Et ?

- Ben alors, peut-être que ce qui arrive dans ces rêves, c'est qu'on « voit » un de ces retours en arrière passager. On aperçoit quelque chose qui n'est pas encore arrivé. Un peu comme un mirage qui permet de voir une oasis ou une ville située au-delà de l'horizon. À cause de la chaleur, l'air se met à déformer le parcours des rayons lumineux et l'image de l'oasis lointaine nous apparaît toute proche, en plein ciel. Un rêve prémonitoire, c'est peut-être un mirage temporel : le reflet déformé d'un événement futur, fugitivement projeté dans le présent. L'oasis existe vraiment, il suffit de continuer à marcher et on finira par l'atteindre. L'évènement futur existe vraiment, il suffit de continuer à laisser passer le temps et on finira par l'atteindre. Tu me suis ?

- Waow... Oui, oui, tout à fait. Et pourquoi verrait-on le futur seulement pendant qu'on dort ?

- Peut-être parce que, lorsqu'on est éveillé, notre cerveau est saturé en permanence par tout ce que les yeux lui envoient. Quand on les ferme, on est plus sensible à d'autres types de stimuli – pourquoi pas celui-là aussi. D'ailleurs, il y a des gens qui ont des visions prémonitoires même en plein jour. Il faut peut-être se trouver dans un état mental particulier, qui est facilité par le sommeil. En tout cas, ça ne me semble pas totalement irrationnel de penser à une hypothèse de ce genre. Je ne me serais pas posé toutes ces questions si je n'avais pas eu moi-même des rêves prémonitoires. Mais j'en ai eu, donc je ne peux pas nier que ça existe. Et, si ça existe, il y a forcément une explication rationnelle, que ce soit celle que je viens de te donner ou une autre.

- Cartésien jusqu'au bout, hein ?

- Absolument. Bon. Je lance le wok ? Mon esprit cartésien me dit que ça ne cuira jamais si je ne le fais pas.

- OK, pendant ce temps, je vais mettre la table.

- Décidément...

- Quoi ? Qu'est-ce qui te fait sourire ?

- C'est la troisième fois que tu me proposes de le faire depuis que tu es arrivée. Tu vois, tu peux vraiment prédire l'avenir. Hééééé, me regarde pas comme ça, c'était pour rire !

- Hin hin, très amusant. Petit moqueur, va. Ça va se payer. Il va falloir que tu sois très très gentil si tu veux que je reste ce soir.

- Argh, tu me prends par les sentiments. Tiens, au fait, tu aimes les bijoux Biche de Bere ? J'y pensais en faisant les courses à Inter, tout à l'heure, et...

- Hé, j'adore Biche de Bere ! Pourquoi tu me demandes ? Tu veux m'en offrir ?
- Peut-être. Enfin, si toi aussi tu es très très gentille.
- Je te ressers un verre de rhum, mon petit chéri d'amour ?
- Tu es redoutable. Je... D'accord, un petit verre. Mais tu m'accompagnes, hein ?
- Mais bien sûr, lumière de mes nuits.
- Tu n'en fais pas un tout petit peu trop, là ?
- Arrête-le feu, on mangera plus tard, je vais te montrer comment ça se passe quand j'en fais un petit peu trop.
- Ne me dis pas que c'est juste parce que je t'ai parlé de bijoux ?
- Non, c'est juste parce que j'ai envie de toi.

Deux heures et trois orgasmes plus tard, nous sommes revenus à la cuisine. Le téléphone a sonné. C'était Johan.

Chapitre 4

La femme de Caïn

Une origine est toujours la fille d'une origine plus ancienne.

Erik Orsenna

- Salut, c'est moi. Je te dérange ?
- Salut Johan. Non, non, on allait justement se mettre à faire la cuisine. Tu veux passer ? Ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vus.
- C'est gentil mais ce n'est pas possible. Je t'appelle de Saint-Pierre.
- De Saint-Pierre ? Saint-Pierre des Tripiers ? Tu es revenu sur le causse Méjean ?
- Oui, depuis une semaine. Il fallait que je revoie Sibylle, tu comprends. Après tout ça¹, j'avais besoin de...
- Oui, oui, bien sûr. Et, euh, ça va ?
- Ben, plus ou moins. Elle était contente de me revoir, c'est sûr, mais bon, c'est... enfin, tu vois, quoi...
- Je crois, oui.
- Tu es avec Claire, là ?
- Oui, tu veux lui parler ?
- Non, non, dis-lui juste que je l'embrasse. Euh, vous faites la cuisine hyper tard, vous, non ? Il est pas loin de 23 heures, vous devez avoir la dalle.
- Ah, déjà ? Ben, écoute, on n'a pas vu le temps passer. On discutait, tout ça... et, euh... on parlait, quoi.
- Oui, bon, bref. Je t'appelle parce que Sibylle vient de me donner un truc incroyable.
- Un truc ?

¹ Voir « Le drap de soie du temps ».

- Une lettre. Une lettre qui était enroulée avec le palimpseste qu'elle a reçu des mains du prêtre, là, tu sais². Celui qui l'a élevée depuis sa naissance, tu te rappelles ? Je t'avais raconté. Le père Lùka.

- Oui, je me souviens. Tu veux dire qu'il lui a, en fait, remis deux documents quand elle a quitté le monastère ? Le parchemin et cette lettre ?

- Oui.

- Et même si le parchemin a désormais disparu sous des tonnes de gravats...

- Oui.

- ...la lettre, par contre...

- ...est toujours entre les mains de Sibylle. Ou plutôt, entre les miennes, en ce moment précis.

- Quoi ? Tu l'as ? Elle est lisible ou c'est un tissu d'énigmes incompréhensibles en vieux français, comme le parchemin ?

- Elle est parfaitement lisible. Elle raconte des choses plutôt étonnantes, même si ça ne me surprendrait pas que tu en saches déjà une bonne partie, toi qui es fou d'archéologie et de mythes anciens. Elle est écrite par un certain Gabriel. Il s'adresse au père Lùka.

- Tiens ? Et pourquoi Lùka l'a-t-il donnée à Sibylle, alors, si cette lettre était pour lui ?

- Soit il l'a fait délibérément pour lui transmettre ce qu'elle contient, soit il n'a pas réalisé qu'elle était enroulée dans le parchemin – il a lui-même reçu les deux documents ensemble des années plus tôt, il a pu oublier que la lettre se trouvait dans le rouleau. Sibylle n'en sait rien. Et comme elle n'a plus eu aucun contact avec le père après son départ...

- Bon, peu importe de toute façon. Tu peux me la faxer ?

- C'est exactement ce que j'allais te proposer.

- Super ! J'attends ton fax, je lis tout ça et on se rappelle, OK ?

- OK. À plus.

J'ai raccroché. Quelques secondes plus tard, mon fax sonnait. Après les grésillements habituels, les feuilles ont commencé à s'empiler l'une après l'autre. Claire s'est approchée

² Voir « La crypte au palimpseste ».

pour regarder par-dessus mon épaule. Nous nous sommes mis à parcourir ensemble la calligraphie à la fois douce et sophistiquée, venue d'un autre temps.

Mon cher Lùka,

Tu trouveras cette missive avec le parchemin que je te remettrai demain, le jour de ton départ. Lùka, mon disciple, mon ami, tu m'appelles l'Ange depuis que je t'ai recueilli. Je serai ton Gabriel. Je ne vais pas t'annoncer un nouveau messie à venir, mais te parler de l'origine même de la divinité. Le plus étonnant est que rien n'est secret dans ce que j'ai à te dire. Il est vrai que la meilleure façon de cacher quelque chose est souvent de l'exposer à la vue de tous. Il n'est de pire aveugle que celui qui ne veut pas voir.

Que dirais-tu si je t'annonçais que Dieu est une femme ?

- Ah ben il y va fort, là, s'est exclamée Claire.
- Je crois que je sais à quelle ligne tu viens d'arriver.
- Je commence à le trouver sympa, ce Gabriel.
- Ce n'est pas son vrai nom.
- Aucune importance. Le curé, là, il a dû avoir la mâchoire qui s'est ouverte jusqu'au sol.
- Ce n'est pas un curé mais le père supérieur d'un couvent.
- Hé, tu vas me contredire à chaque mot ? Tremble, pauvre mâle ! Dieu est une femme, et toc !
- Noble déesse, crois bien que je suis ravi d'apprendre une telle nouvelle. Moi, tu sais, les femmes, c'est de loin ce que je préfère.
- Comment ça, LES femmes ? Je croyais que tu n'aimais que moi ?
- Je n'aime que toi, mon unique, mais je préfère quand même les femmes en général aux...
- Arrête de ramer. C'est pour rire.
- Moqueuse.
- Pour une fois que c'est moi.
- Mouais. On reprend notre lecture ?

Que dirais-tu si je t'annonçais que Dieu est une femme ?

Tu vas me répondre que ce n'est pas possible : Dieu a créé Adam à son image et Adam est un homme. En es-tu si sûr ? Le sixième jour, « Dieu créa l'homme à son image », certes. Mais te souviens-tu de la fin du verset ? Le voici en entier : « Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il le créa ». Si Adam est à l'image de Dieu et qu'il est à la fois homme et femme, pourquoi Dieu serait-il plus homme que femme ?

- Je suis sciée. Tu le savais, ce truc qu'il dit sur Adam ?
- Honnêtement, non, je n'avais jamais remarqué. Attends, j'ai une Bible, quelque part sur l'étagère de mon bureau. On va aller vérifier s'il délire ou pas, ce brave Gabriel.
- Tu as une Bible, toi ? Je te croyais athée.
- Je le suis. J'ai une Bible parce que c'est un livre qui a marqué la planète toute entière. J'ai aussi le Coran, le Zohar, le Bardo Thödol et plein d'autres livres de ce genre. Les religions témoignent toutes d'un sentiment fondamental que partagent tous les animaux mais que seul l'être humain manifeste de cette façon-là.
- La foi ?
- Non, la peur. Vouloir donner à la vie un sens sacré, croire que la mort n'est pas la fin mais un simple passage et qu'ensuite on peut vivre au Paradis, ce n'est rien d'autre qu'une réaction de peur. Toutes les espèces vivantes de la Terre connaissent la peur. C'est grâce à la peur qu'on échappe à la plupart des dangers. La peur provoque une montée d'adrénaline, qui accélère le rythme cardiaque, ce qui favorise une meilleure mobilisation des muscles pour une fuite plus efficace. On augmente ainsi ses chances de survie face à un danger sérieux. Du moins, si on est un animal aux réactions naturelles. Seul l'humain qui croit en des forces surnaturelles a modifié ces réflexes vitaux en quelque chose d'incroyablement irrationnel : transformer la peur en espoir, au point d'avoir parfois des comportements suicidaires ou stupides.
- Tiens, voilà, elle est là, ta Bible.
- Ah oui. Bon, la Genèse... Facile à trouver, c'est au début, comme son nom l'indique. Alors, premier jour, deuxième jour, mmhh... voilà, sixième jour...ah ben oui, c'est vrai : « Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il le créa. »
- Il parle peut-être aussi d'Eve ?

- Non, non. Le passage sur la création d'Eve est beaucoup plus loin. Adam s'ennuie et Dieu crée Eve à partir de sa côte. Regarde, c'est ici, tiens, lis.

- Oui, effectivement. Hé, oublie une seconde que tu tiens la Bible et écoute ce que je lis, mais en imaginant une seconde qu'Adam est aussi une femme. D'accord ?

- Je t'écoute.

- Alors, voilà ce qui est écrit. Dieu l'endort, il l'ouvre, il en tire Eve et il referme. Et Adam appelle Eve « la chair de ma chair ». Si ce n'était pas la Bible que je te lisais, ça ne te ferait pas penser à une césarienne sous anesthésie ?

- Mais oui, c'est vrai. Je n'en reviens pas de ne pas l'avoir remarqué plus tôt.

- Exactement ce que dit Gabriel au début de sa lettre : ceux qui ne veulent pas voir ne voient pas. On s'attend tellement peu à ça qu'on l'ignore en le lisant. On se rappelle de « Dieu créa l'homme à son image » mais on occulte « il le créa homme et femme ». Et du coup, puisqu'Adam n'est pas une femme, on pense que la naissance d'Eve est une simple métaphore pour souligner la dépendance de la femme à l'homme.

- Alors que si Adam est une femme, tu as raison, on lit la description d'une césarienne sous anesthésie. C'est sous nos yeux mais on filtre tout ce qui gêne.

- On continue la lecture de la lettre ?

- Oui. Je me demande jusqu'où va nous entraîner Gabriel.

Si Adam est à l'image de Dieu et qu'il est à la fois homme et femme, pourquoi Dieu serait-il plus homme que femme ? Parce que tu es un homme ? Parce que les apôtres sont des hommes ? Parce que l'Eglise est dirigée par un homme ? Mais quelle est la légitimité de cet homme ? Tu vas me dire : il descend de Pierre. Je te répondrai : c'est bien ce qui le rend illégitime. Pierre est un usurpateur.

- Nom de Dieu ! Euh, désolée, je veux dire... mais merde, il va où comme ça ? C'est un brûlot, cette lettre ! Enfin, pour les catholiques, en tout cas.

- Non, là, je vois exactement ce qu'il va dire. Gabriel est un gnostique. Il va expliquer à Lúka la théorie selon laquelle Marie Madeleine était l'apôtre préféré de Jésus et que les autres, Pierre en tête, ont comploté pour prendre le pouvoir spirituel après la crucifixion en la faisant passer pour une prostituée sans importance. Tout ça parce qu'ils refusaient d'admettre qu'une femme devienne la dépositaire du message du Christ.

- Quoi ? Elle vient d'où, cette théorie ?
- De plusieurs évangiles apocryphes. Dan Brown s'est appuyé dessus pour écrire Da Vinci Code. C'est hyper intéressant, cela dit. Et pas du tout invraisemblable.

Il a tout fait pour salir Marie de Magdala, alors qu'elle seule avait l'élévation spirituelle pour comprendre vraiment le message divin. Il a bâti une église dogmatique et dominatrice. Il a trahi l'enseignement d'amour et d'équanimité qu'il a reçu.

- Tu as raison, c'est exactement ce que tu disais.
- Je te montrerai un article très bien fait de Newsweek là-dessus si tu veux. Mais pour le moment, continuons la lettre de Gabriel.

Car, vois-tu, Marie de Magdala était l'héritière d'une tradition qui remonte à l'aube de l'humanité. Une tradition tellement universelle qu'elle est présente dans toutes les croyances les plus anciennes, celles dont la Bible ne parle pas, parce qu'elle ne veut pas en parler.

La foi n'empêche pas la connaissance. Comment pourrais-tu espérer être un jour éveillé si tu ne sais pas à quel point tu dors depuis ta naissance ? Laisse-moi te parler de cette tradition occultée par tes yeux comme par des millions d'autres.

Dans la Genèse, il est dit qu'après avoir été chassés du jardin d'Eden, Adam et Eve ont deux fils : Abel et Caïn. Pour une raison inconnue, Caïn tue Abel et s'enfuit vers une contrée lointaine, la terre de Nod, à l'est d'Eden. Il y rencontre sa femme, dont il a un fils, Hénoch. Cela, tu le sais. Voyons ce que tu ne sais pas.

T'es-tu demandé, si tu crois en la Bible, qui était la femme de Caïn ? Son nom n'est pas donné. Qui peut-elle être ? En dehors d'elle, la seule femme citée par la Bible est Eve, mais elle ne peut pas être la femme de Caïn : Eve habite avec Adam et non dans cette contrée lointaine. Alors, qui est la femme de Caïn ?

- Là, il fait allusion à une incohérence célèbre de la Bible, qui est régulièrement opposée aux créationnistes. Si tous les humains descendent d'Adam et Eve, d'où peut bien sortir cette femme mystérieuse, alors que la seule femme sur Terre à ce moment-là est censée être Eve ?

- Adam et Eve ont eu ensuite d'autres enfants, non ? Y compris des filles ? L'une d'entre elles pourrait...

- Justement, c'est tout le problème. Les filles qu'ils ont eues sont nées bien plus tard. Il est même dit que lorsque Caïn s'en va, Eve demande à Adam de « remplacer » Abel par un autre enfant, qui est Seth – un garçon à nouveau. Au moment où Caïn part en exil, il n'y a sur Terre, selon la Genèse qu'Adam, Eve et lui.

De qui descend-elle puisqu'elle ne descend pas d'Adam ? Est-ce que cela veut dire qu'il y a eu deux sortes d'êtres humains – les descendants d'Adam et les descendants de cette femme inconnue ? Ce sont pourtant bien des humains puisque Caïn peut avoir un fils de cette femme. Et ils doivent être très nombreux puisqu'à la naissance de Hénoch, Caïn fait bâtir une ville, qu'il nomme également Hénoch. D'où viennent-ils, ceux qui bâtissent la ville puis l'habitent ?

- Ce cher Gabriel a une logique implacable. Je l'aime de plus en plus.

En vérité, nombreux sont ceux qui disent que des passages entiers de la Genèse ont dû être effacés, tellement sont grandes les incohérences qu'elle contient. Après qu'Adam et Eve sont chassés du jardin d'Eden, sept versets sont consacrés à Caïn et Abel de leur naissance à leur querelle. Le huitième verset dit en quelques mots que Caïn tue Abel. Pourquoi ? Nul ne le sait. Du neuvième au quinzième versets, Dieu maudit Caïn et le condamne à errer à jamais.

Au seizième verset, Caïn part en exil vers l'est et s'installe dans une contrée étrangère, bafouant ainsi l'ordre de Dieu, qu'il craignait tant une ligne auparavant. Quelqu'un l'a-t-il convaincu de défier Dieu en mettant si rapidement fin à son errance ? Est-ce que Dieu s'en offusque ? Rien n'en est dit.

Au dix-septième verset, il connaît charnellement une femme sans nom, en a un enfant et bâtit une ville. Un seul verset pour tout cela. Voilà une étonnante ellipse. Le nom de cette femme si cruciale est-il à ce point embarrassant ou honteux qu'il ne soit pas mentionné ? Est-ce à cause d'elle que Caïn a désobéi à Dieu ?

Qui est-elle, celle qui a aimé le maudit de Dieu ?

Qui ose s'opposer à Dieu de façon aussi ouverte et déterminée ?

- Lilith !
- Bien sûr ! La Terre de Nod à l'est d'Eden, c'est forcément la Mésopotamie !

Elle est Lilith. Elle est la première femme, avant Eve, créée à l'égal de l'homme. Elle est l'insoumise. Elle est l'amante de Samaël, l'Adversaire de Dieu, celui qui a apporté la Lumière et qui a fait chasser Adam et Eve du jardin d'Eden pour avoir voulu leur donner le Fruit de l'Éveil.

Lilith, représentée par l'homme depuis que l'homme sait sculpter la pierre ou peindre les murs des cavernes.

Lilith, la femme primordiale, adorée partout autour de la Terre, bien avant que les religions n'existent.

Ses descendantes les plus connues sont les sorcières, les premières guérisseuses, celles qui veulent soulager les maux des hommes et que l'Eglise a persécutées pour s'opposer ainsi à la volonté de Dieu.

Lilith donne au fils qu'elle a de Caïn le nom de Hénoch, ce qui signifie « l'initié » en hébreu. Rarement nom aura été plus mérité. L'humanité lui doit une contribution phénoménale, qui va bouleverser son évolution à jamais. Pourtant, la Bible n'en dit presque rien – encore une fois. Mais heureusement le Qur'ān, lui, en a gardé la trace.

Hénoch est le père de l'écriture.

Chapitre 5

La danse nubienne au soleil

Lutte ! Rallume cette lumière qui s'est éteinte.

Dylan Thomas

Mon aimé, ne meurs pas. Ne meurs pas. Je vais danser sous le soleil, je vais dire les mots qui peuvent tout. Les hommes de Makuria ne peuvent t'enlever à moi. Toi et moi, nous ne sommes qu'un.

Le soleil donne la vie et le soleil brûle. Le sable... le sable rouge à perte de vue. Ils nous traquent. Il faut continuer à marcher, il faut les distancer. Ce sont des chasseurs impitoyables, ils savent même vaincre les crocodiles d'Iteru, le Grand Fleuve.

Ils sont menés par Soutekh, ton propre frère. Il veut ta mort parce qu'il veut mon corps. Il me désire depuis qu'il nous a vus à Dongola, nus sur notre couche, ton talisman dressé de désir au fond de mon ventre brûlant, tes mains sur mes seins offerts. Mes soupirs de plaisir l'ont rendu fou de jalousie.

Mais je ne serai jamais à lui. Jamais. Si tu meurs, Ouser, mon aimé, je partirai aussi là où il ne pourra plus m'atteindre. Je rejoindrai les terres obscures où le soleil ne luit jamais. Je deviendrai un spectre parmi les spectres, unie à toi à jamais.

Relève-toi, mon aimé. La soif nous brûle la gorge mais nous devons avancer. Ton frère a tailladé ton corps de multiples blessures. Tu saignes abondamment, tu es épuisé. Appuie-toi sur moi, il faut continuer à avancer. Ton frère, celui qui hurle dans le ciel, ne doit pas vaincre. Tu ne dois pas mourir.

Vois, il y a un abri sur cette butte, au pied du grand arbre. Une cavité sous les racines où nous allons passer la nuit. Je vais en cacher l'ouverture avec des buissons desséchés. Allonge-toi, mon bien-aimé. Ici, il fait frais. Tu fermes les yeux, tu es faible. Es-tu endormi ou évanoui ? Peu importe, je vais soigner tes plaies. Je vais veiller sur toi. Je vais te ramener à la vie.

Je connais un rituel très puissant. Je l'ai appris loin d'ici, au cœur des Terres Noires du nord, sur l'île entre les deux fleuves. Je ne t'ai jamais raconté mon histoire d'avant toi. Quand je t'ai rencontré, je venais d'arriver à Dongola après un long périple.

Tu as la peau sombre, comme les premiers hommes, ceux des savanes du sud. Moi, ma peau est claire. Mes ancêtres ont été voisins des tiens mais un jour, ils sont partis. Mon peuple a migré vers le nord, il y a de cela des centaines de générations. Nul ne sait plus pourquoi.

Pendant des lunes et des lunes, ils ont suivi le cours du Grand Fleuve. Là-bas, au bout de sa course, il devient un vaste marais et se jette dans un lac à l'eau saumâtre, tellement immense qu'on ne peut pas en voir l'autre rive. Des poissons plus grands que les hommes y vivent. On peut les voir sauter au dessus de la surface, à quelques jets de pierre des berges.

En atteignant le rivage, tous étaient épuisés. Nombreux sont ceux qui ont pensé être au bout du monde. Selon eux, la migration venait d'arriver à son terme. Ces lieux avaient tout pour devenir leur nouvelle demeure. Il fut décidé de rester là. Le Grand Fleuve apportait de l'eau en abondance et un limon fertile, à chaque inondation bienfaisante. Les graines et les fruits de la terre, ainsi irrigués, mettaient la tribu à l'abri de la famine pour toujours.

Pourtant, après bien des saisons de quiétude, une poignée d'hommes et de femmes a voulu partir plus loin. Mes aïeux en faisaient partie. Les plus anciens se sont réunis pour choisir dans quelle direction poursuivre leur migration : vers le soleil levant ou vers le couchant ? Après bien des palabres, il a été décidé d'aller vers l'aurore plutôt que vers le crépuscule. Vers le soleil qui naît plutôt que vers celui qui meurt.

Ils ont traversé un désert pierreux et escarpé. La faim les a tenaillés, la soif les a torturés. Plusieurs y sont morts. Moi, j'y suis née.

Un jour, le rivage du Lac Sans Fin a obliqué à nouveau vers le nord. Le chef et mon père se sont querellés. Le premier voulait continuer le long du rivage, le second poursuivre vers l'orient, même si cela voulait dire s'enfoncer au cœur de terres hostiles. Certains ont suivi le chef et d'autres mon père. Des oasis, des rivières nous ont permis de reprendre quelques forces. Les lunes se sont succédées. Nous avons atteint des montagnes immenses qui barraient tout l'horizon. Nous n'étions pas en état de les traverser. Nous avons décidé

de trouver une passe. Nous les avons longées, en allant vers le nord à notre tour. Nous sommes arrivés dans les marais des Terres Noires.

Là, tous les miens sont morts, l'un après l'autre. Dévorés par une créature effrayante qui nous a traqués pendant des lunes. Jusqu'à ce qu'il ne reste que moi, enfant désemparée. Le monstre est venu pour me prendre. Ce n'était pas un animal. Pas un humain non plus. Un démon, sans aucun doute. Son muflle était celui d'un fauve. Ses dents étaient des crocs. Son corps nu était couvert d'écailles. Son pénis ressemblait à un serpent. Ses doigts étaient comme des serres. Le bas de son dos ressemblait à une queue de scorpion. Son odeur était pestilence.

Ma dernière heure était venue : il allait mettre mon corps en lambeaux et me dévorer.

Il m'a épargnée.

Il s'est contenté de me fixer longuement, en humant l'air dans ma direction. Puis, il m'a fait signe de le suivre. J'étais terrorisée, je n'ai pas tenté de m'enfuir. Il m'a gardée avec lui pendant quarante lunes. J'ai vécu tout le temps nue, comme lui. Il ne m'a jamais fait le moindre mal, même quand je suis devenue femme.

Il vivait dans un antre de pierre, vaste et désert. J'ai appris sa langue. Il m'a dit que désormais je m'appellerais Iseth, le Trône. C'est le nom que je porte encore aujourd'hui. Lui se nommait Pazu Anzu, le Serpent Faucon.

J'ai très vite su pourquoi il ne m'avait pas tuée comme les autres de mon clan. Il m'a expliqué que je ressemblais trait pour trait à celle qu'il adorait depuis toujours. Je lui ai demandé qui elle était. Il m'a répondu qu'elle avait plusieurs noms : Kissikil Lyla Ke, la Lune Noire, l'Esprit du Vent, Lil'itu. Mais il l'appelait simplement la Première.

Il m'a dévoilé toutes sortes de secrets. Il m'a appris les sortilèges les plus terribles, le pouvoir de certains mots, les philtres et les poisons. Il m'a enseigné comment voir au-delà des yeux, au-delà des corps, au-delà de la mort, au-delà du temps. Il a fait de moi la Grande en Magie. J'ai vu tout ce qui allait être. Je t'ai vu, Ouser. J'ai vu que j'aurais un enfant de toi et que cet enfant serait un dieu et un roi. Le premier roi des terres qui entourent le Grand Fleuve. Ses descendants seront eux aussi à la fois dieux et rois.

Notre fils sera nommé Celui-qui-est-au-dessus. Le pouvoir d'Anzu le protégera. J'ai su que je ne mourrais jamais et qu'on me vénèrerait jusqu'à la fin des temps.

Une nuit, il a dit que j'étais prête pour l'ultime initiation. Il m'a donné à respirer des herbes à l'odeur étrange. Lil'itu est apparue. À peine l'ai-je aperçue que des pensées

lascives m'ont envahie. Je l'ai désirée comme je n'ai jamais désiré personne, pas même toi. Alors que ses lèvres restaient immobiles, elle m'a parlé. Sa voix était dans ma tête. Elle me murmurait des mots d'une lubricité que je n'avais jamais connue auparavant.

Elle m'a enveloppée de ses ailes et elle est entrée en moi. J'ai eu la sensation que mon corps était tout entier caressé de l'intérieur. J'ai éprouvé une jouissance qui m'a fait trembler de plaisir pendant une éternité. J'ai perdu connaissance tellement mon plaisir était insoutenable.

Au matin, quand je me suis éveillée, Pazu Anzu était au pied de ma couche et me regardait en silence. Son visage avait une expression que je ne lui avais jamais vue. Son sexe était dressé jusqu'à son nombril, raide et palpitant. Ses yeux regardaient mes jambes écartées. Mes mains étaient posées sur l'intérieur de mes cuisses. Mon ventre était moite, ma vulve entrouverte, mes doigts mouillés, mes seins érigés.

Il a grondé longuement, sans bouger. Puis il m'a dit qu'il fallait que je m'en aille, loin. Que je reparte chez moi. J'ai lu en lui. J'ai vu ses pensées. Je suis partie.

J'ai pris la route du sud. Je voulais revenir là où vivait mon clan, avant qu'il ne commence la grande migration. J'ai traversé à nouveau les plaines, les rivières, le désert immense. J'ai enfin atteint Iteru, le Grand Fleuve. J'ai remonté son cours vers le sud, en longeant la rive que ma tribu avait suivie bien des cycles plus tôt. Les sables rouges n'avaient pas changé à Makuria. Quand j'ai passé la porte de Dongola, je t'ai rencontré. Je te voyais pour la première fois mais je t'ai reconnu. Depuis, nous ne nous sommes plus quittés. Nous sommes devenus des jumeaux que rien ne sépare.

L'aube se lève. Tu sembles dormir paisiblement. Dans la nuit, ton cœur a cessé de battre. Tes quatorze plaies béantes ne saignent plus. La vie t'a quitté. Mais je suis plus forte que la mort.

Je te tire hors de notre abri. Je t'expose à nouveau au Dieu Soleil, le plus grand de tous, celui qui meurt tous les soirs et qui renaît tous les matins. Comme lui, tu es mort et tu vas renaître.

J'allonge ton corps inerte sur le sable encore froid. Je glisse une grosse pierre sous ta tête. Je m'agenouille à tes pieds. Je tiens dans les mains deux grands faisceaux de papyrus qui me font comme des ailes. Derrière toi, face à moi, le Dieu Soleil se lève et fait un halo de feu autour de ton front.

Je vais danser devant lui. Danser pour toi. Danser pour te rendre la vie. Danser pour que tu me donnes l'enfant divin. Les rayons caressent ma peau. Je te transmets leur énergie. Vois mon corps bouger au rythme du ciel qui s'enflamme. Sens mes ailes battre et t'éventer. Reçois les vibrations qui me traversent. Vers toi, je projette mon K'a, mon souffle vital.

Tes plaies se referment.

Le soleil m'illumine et je te le renvoie. Je te réchauffe en dansant sur le sable rouge. Tu bouges la tête. Tu entends la musique du feu. Tes yeux s'ouvrent. Tu me vois danser. Tu regardes mon corps luisant onduler sous le soleil. Tu ne sais pas que tu es mort.

Ton désir monte. Ton pénis devient dur. J'approche de toi. Je m'assieds sur ton talisman dressé. Il s'enfonce en moi alors que tes yeux s'écarquillent de plaisir. Ne bouge pas, laisse-moi faire. Je monte et je descends le long de Pazu le serpent.

Tu respires plus vite. Ta bouche s'entrouvre.

Nos K'a se fondent l'un dans l'autre.

Tu pousses un cri de vie. Tu m'envahis enfin de ta semence adorée. Tu m'emplis pendant que je t'enserme de mes cuisses et que j'ouvre mes ailes.

Je jette la tête en arrière. Haut dans le ciel, je vois un faucon planer au dessus de nous. Au dessus du pays du Grand Fleuve.

Du fond des Terres Noires, à des milliers de lieues d'ici, Anzu le faucon jouit en moi en même temps que toi. Il crie en même temps que moi.

Lil'itu nous enveloppe de ses bras ailés en souriant.

Le dieu qui va régner sur les terres du Grand Fleuve est en moi.

Celui qui est au dessus est en moi.

Je suis le trône et la matrice.

Je suis Iseth, la déesse mère.

Chapitre 6

Écho

Les formes et les choses se manifestent à celui qui n'est pas attaché à son être propre. Dans ses mouvements, il est comme l'eau. Dans son repos, il est comme un miroir. Et dans ses réponses, il est comme l'écho.

Lao Tseu

Est-ce que vraiment la télépathie existe ? Enfin, je ne suis pas sûr qu'il s'agisse de télépathie mais je suis quand même sidéré. Et pourtant je ne crois pas au paranormal. J'ai trop lu de trucs là-dessus quand j'étais plus jeune, plus pipeau les uns que les autres, au point de ne plus croire en rien. Jusqu'à hier. Parce que là, c'est à moi que c'est arrivé.

Claire m'a rappelé après avoir lu la lettre de l'Ange que j'avais faxée à Charlie. On en a parlé et puis, de fil en aiguille, elle m'a raconté son rêve. Celui de l'homme en pagne agenouillé dans le désert, avec des cheveux faits en scorpions.

J'ai cru halluciner. L'homme au pagne, je savais exactement qui c'était.

La veille, j'avais déjeuné avec un ancien client à moi, quelqu'un pour qui j'avais conçu un site web deux ans plus tôt. Nous avons vite sympathisé, il était à la fois chaleureux et passionnant. Il s'appelait Anouar Asrar et était égyptologue au musée du Caire. Il venait souvent en France, sa fille vivait près de Marseille. Il avait aussi un fils, qui était archéologue comme lui et participait depuis des mois à des fouilles en Syrie, avec une équipe de chercheurs français.

Anouar rentrait tout juste d'une campagne de fouilles sur un site nommé Oum el Kaab, une nécropole au bord du Nil, près de l'ancienne cité d'Abydos. Il m'a raconté que l'origine de cette ville remontait à la préhistoire.

Les prêtres qui y vivaient bien avant les pharaons disaient être les dépositaires d'une relique incroyablement précieuse : la tête du dieu Ouser. Moi, ce nom ne me disait rien. Je ne suis pas vraiment expert en mythologie égyptienne, au-delà de ce que n'importe qui en sait plus ou moins. J'ai demandé à Anouar :

- Qui est le dieu Ouser ? Je n'ai jamais entendu ce nom.

- Détrompez-vous, vous le connaissez, mais sous la forme que les Grecs lui ont donné. Ouser, c'est Osiris, le frère jumeau d'Isis, dont le nom égyptien est Iset. Vous connaissez leur histoire ?

- Euh, assez vaguement, je l'avoue.

- Au commencement du monde, Nout, la déesse du firmament et mère des astres, s'est unie à son frère Geb, le dieu de la Terre.

- Tiens, ça ressemble à l'histoire de Gaïa et Ouranos chez les Grecs.

- Oui, et aussi à ce que racontent d'autres mythes très semblables, dans d'autres régions du globe. Nout a eu un œuf qui contenait deux paires de jumeaux : Isis et Osiris d'un côté, Nephtys et Seth de l'autre. Isis et Osiris s'aimaient.

- Est-ce que c'est de là que vient la tradition de s'épouser entre frère et sœur chez les pharaons ?

- Tout à fait. Seth, aussi connu sous le nom de Soutekh, était jaloux d'Osiris. Un jour, pour s'en débarrasser, il l'a tué, dépecé et découpé en quatorze morceaux, qu'il a dispersés un peu partout. Isis les a tous retrouvés, sauf un, le pénis, aussi appelé son talisman. Avec l'aide d'Anubis et de Nephtys, elle a reconstitué le corps d'Osiris et lui a façonné un sexe en argile. Elle a enveloppé le corps de bandelettes, créant ainsi la première momie. Puis elle l'a ramené à la vie en lui envoyant son souffle vital à l'aide de ses ailes. Isis était en effet une magicienne extrêmement puissante. Certains écrits la font remonter à la plus ancienne divinité connue, Lilith.

- Lilith, je vois bien de qui il s'agit. J'ai croisé sa route il y a quelques mois, si je peux dire³.

- Dans quelles circonstances ?

- Ce serait un peu long à raconter. J'étais à Santorin pour une semaine de vacances avec un couple d'amis et...

- Ah, je vois. Vous voulez parler de la déesse aux serpents, qui est effectivement l'un des avatars de Lilith, comme Ishtar.

- Oui, c'est ce qu'ils m'ont expliqué. Ils semblent très bien connaître son histoire.

³ Voir « Le drap de soie du temps ».

- Il faudra que vous me les présentiez, à l'occasion. Vous savez donc que Lilith est originaire de Mésopotamie. Une découverte tout à fait surprenante, qui vient étayer son lien avec Isis, est que des vestiges sumériens ont été retrouvés dans la nécropole d'Abydos.

- Comment est-ce possible ? Je veux dire, au-delà du mythe.

- Eh bien, d'une façon ou d'une autre, cela veut dire qu'au moins une personne a fait le trajet, de la Mésopotamie jusqu'à Abydos. Vous savez, depuis l'apparition de l'homme en Afrique, il y a eu de grandes migrations, entre autres vers l'Europe en passant par la Palestine et la Turquie, et aussi vers l'Orient, en traversant la Mésopotamie, c'est-à-dire l'Irak d'aujourd'hui. Il est possible que des caravanes aient fait ensuite le trajet inverse, au moins entre régions limitrophes. Une hypothèse plus proche du mythe serait que le mystérieux voyageur venu de Sumer serait Lilith en personne. Ou Isis, qui serait partie très jeune de Nubie vers les Terres Noires pour...

- Les Terres Noires ? Ça me dit quelque chose⁴...

- Ard al Sawad, littéralement la Terre Obscure, est le nom donné aux marais entre le Tigre et l'Euphrate, à cause de la couleur du limon. D'ailleurs, les Égyptiens ont appelé le delta du Nil exactement de la même façon, pour la même raison.

- D'accord. Poursuivez, je vous en prie.

- Isis, donc, aurait pu aller vers les Terres Noires, où elle aurait été initiée par Lilith à la magie suprême. Puis elle serait revenue en Égypte, avec différents objets tels que des amulettes gravées de caractères cunéiformes, peut-être des incantations ou des formules magiques.

- Attendez, attendez. Vous en parlez, là, comme s'il ne s'agissait plus d'un mythe mais que ces divinités avaient vraiment existé. Les restes sumériens ont forcément été rapportés là par des humains.

- Tous les mythes s'appuient, de près ou de loin, sur des faits qui se sont vraiment produits. Ils sont déformés et magnifiés, bien sûr, mais tous ont un fond de vérité. Prenez celui du Déluge, par exemple. Il n'est pas propre à la Bible. Il apparaît partout autour de la Terre : dans le Coran, dans l'épopée de Gilgamesh en Mésopotamie, chez les Grecs, les Romains...

⁴ Voir « Le drap de soie du temps ».

- Là, vous parlez de cultures qui sont toutes centrées sur la Méditerranée. Il n'est pas très surprenant qu'elles aient un fond commun.

- C'est vrai, mais comment expliquer alors que le même mythe, exactement, apparaisse aussi chez les Hindouistes et dans le Popol-Vuh des Mayas ? Ils ne sont pas méditerranéens, eux. Il s'agit forcément d'un cataclysme planétaire. Un évènement plutôt évident à deviner, dans ce cas précis : la fin de la dernière grande glaciation, dont les hommes préhistoriques ont été témoins. Ils en ont transmis le souvenir oralement, jusqu'à ce que l'écriture naisse et en fixe les différentes versions que nous connaissons aujourd'hui. Vous savez, avec la fonte des glaces continentales, le niveau des mers est quand même monté de cent cinquante mètres. C'est à cette époque que l'Australie, entre autres, est devenue une île, peu après que les premiers hommes à l'habiter y soient parvenus à pied sec et se retrouvent ensuite totalement isolés du reste du monde pendant des dizaines de milliers d'années jusqu'à l'arrivée des colonisateurs européens il y a seulement trois siècles.

- Intéressant. Je n'avais jamais vu ça sous cet angle.

- Croyez-le ou pas, cette hypothèse sur le Déluge est pourtant peu admise par la plupart des spécialistes. Elle est sans doute trop simple pour eux. Ils préfèrent n'y voir qu'une métaphore. Même s'ils sont, bien entendu, incapables d'expliquer comment la même métaphore est apparue partout à la fois chez des peuples qui n'avaient aucun moyen de communiquer entre eux. Ils ne faisaient quand même pas de la transmission de pensée d'un continent à un autre.

Nous sommes restés songeurs quelques secondes. C'est moi qui ai rompu le silence.

- Donc, selon vous, une femme qui est à l'origine du mythe d'Isis serait allée en Mésopotamie et y aurait appris là-bas des rituels, auprès d'une grande prêtresse ou quelque chose de ce genre.

- Elle serait ensuite revenue jusqu'en Nubie pour y retrouver Osiris. Vous savez, lui aussi s'inspire sûrement d'un être humain réel. Il est souvent représenté comme un homme à la peau noire, un Africain typique, ce qui n'a rien de surprenant. L'homme crée toujours ses dieux à son image. Bref, Isis aurait exercé ses pouvoirs surnaturels pour le ramener à la vie.

- Et là, vous l'expliquez comment ? Je veux dire, par rapport à un évènement réel.

- Soit la magie existe, soit Osiris n'était pas mort, et encore moins découpé en morceaux. Peut-être était-il juste gravement blessé, mais le mythe a exagéré la réalité pour la rendre plus surnaturelle. D'une façon ou d'une autre, elle est parvenue à le ranimer.

- Anouar, vous avez vraiment réponse à tout.

- Mon cher Johan, vous êtes en train de me parler de mon métier. Celui que j'exerce depuis trente trois ans, tout ce qui a compté dans ma vie en dehors de mes enfants. Quand Osiris a repris conscience, Isis s'est accouplée à lui et en a eu un enfant, Horus, Celui-qui-est-au-dessus, représenté par un faucon. Isis est considérée comme la déesse mère, celle de qui descendent tous les pharaons. Son nom égyptien, Iset, signifie le trône. Horus a été le premier de tous les rois d'Égypte, qui sont également nommés dans certains papyrus les Suivants d'Horus. Quelques-uns sont vraisemblablement mythiques, d'autres ne contrôlaient que des régions relativement limitées, jusqu'à celui dont l'existence est certaine puisqu'on a retrouvé sa tombe à Abydos : Selk, le roi Scorpion, le premier à avoir régné non seulement sur toute l'Égypte mais également sur la Nubie au sud et la Palestine au nord.

- Le roi Scorpion ? En quoi le scorpion était-il vu comme un symbole à ce point attirant ?

- Malgré sa taille modeste, le scorpion est puissant. Il peut tuer ou paralyser lorsqu'il se sent agressé. Il résiste à des températures très élevées. On sait même, aujourd'hui, qu'il supporte sans difficulté des niveaux de radioactivité largement mortels pour la plupart des espèces vivantes, nous compris.

- Vraiment ?

- On a retrouvé des scorpions vivants sur les lieux d'une explosion nucléaire réalisée par les Français dans le Sahara. Et on tire de son venin des médicaments précieux contre certains cancers. Les plus anciennes représentations d'Isis en Nubie la montrent avec une coiffe ornée d'un scorpion. Elle en a utilisé le venin pour empoisonner Râ, le dieu Soleil, et le soumettre à sa volonté en échange de l'antidote. Le roi Scorpion était un homme puissant mais sage. Il s'habillait avec simplicité et rendait la justice agenouillé sur le sable en plein soleil, avec un pagne pour seul vêtement.

Claire avait rêvé du roi Scorpion.

Là, j'aurais bien aimé savoir ce qu'Anouar Asrar aurait pu sortir comme explication rationnelle de son chapeau. Par quelle connexion, quel chemin à travers le temps et l'espace ces images vieilles de milliers d'années avaient-elles pu se retrouver dans le cerveau de Claire ?

Ma peau s'est tendue et une sueur froide a coulé dans mon dos. J'ai raconté à Claire ce que m'a dit Anouar. Elle a semblé soulagée mais, curieusement, pas plus surprise que ça. Tout juste si elle ne m'a pas dit « ah, je le savais bien que c'était prémonitoire », comme si le phénomène lui-même était totalement secondaire à ses yeux.

Comme je m'en étonnais, elle m'a expliqué la théorie de Charlie. Bien sûr. Charlie a toujours une théorie.

Son rêve serait une sorte d'écho du passé.

Est-ce que le dire en diminuait le mystère stupéfiant ? Pas pour moi, en tout cas. Comment était-ce possible ? Et pourquoi Claire ? Qu'est-ce qui la rendait spécialement réceptive ? Est-ce que d'autres personnes autour de la Terre avaient eu le même rêve ? Était-ce un signal envoyé à des... des quoi, d'ailleurs ? Des médiums ? De simples antennes ? Des passeurs ? Des messagers ?

Des messagers de qui ?

Un signal envoyé par qui et pourquoi ?

Tout cela avait-il un sens ?

Chapitre 7

Le très lumineux secret

Le charme n'opère que sur un cœur ouvert.

Zazie

L'occasion que j'espérais s'est présentée quinze jours après. Je roulais vers Marseille pour passer le week-end chez Charlie quand j'ai reçu un coup de fil d'Anouar. Il était également là-bas, chez sa fille. Je lui ai aussitôt proposé de dîner tous ensemble.

- Ce serait avec plaisir, Johan. Mais je repars pour Le Caire dès lundi matin et je veux profiter du peu de temps qu'il me reste pour être avec ma fille.

- Excusez-moi d'insister ainsi, mais je crois vraiment que vous serez enchanté de rencontrer mon ami. Et puis Claire, l'amie de Charlie, sera certainement là aussi. Venez donc avec votre fille.

- Ecoutez, je vais lui en parler et je vous rappelle.

Une heure plus tard, il me confirmait son accord. Entre temps, j'avais appelé Charlie qui était, bien entendu, ravi de rencontrer Anouar dont je lui avais beaucoup parlé. Claire était avec lui et a proposé de nous accueillir tous chez elle.

J'ai retrouvé le loft du Grand Domaine avec un mélange de plaisir et d'émotion. C'était la première fois que j'y revenais depuis nos vacances mouvementées à Santorin⁵. Quand Claire m'a ouvert la porte, j'ai eu la sensation de replonger plusieurs mois en arrière. Elle avait emménagé dans l'ex-appart de Charlie depuis qu'il avait acheté sa nouvelle maison en pleine garrigue. En me voyant, elle a eu un sourire éclatant et m'a chaleureusement serré dans ses bras. J'ai failli l'embrasser sur la bouche tellement je la trouvais, plus que jamais, craquante. Elle s'en est aperçue et a laissé échapper un petit rire.

⁵ Voir « Le drap de soie du temps ».

Un parfum épicé provenait du coin cuisine. Charlie s'activait aux fourneaux. Des jus de fruits trônaient sur la table basse à côté d'une bouteille de Talisker, Anouar et sa fille ne buvant pas d'alcool.

Ces derniers sont arrivés quelques minutes plus tard. Quand Charlie a vu la fille d'Anouar, il a fait une drôle de tête. Elle aussi.

Ils se connaissaient ?

- Excusez-moi pour la banalité de ma question, lui a dit Charlie, mais on ne s'est pas déjà vu quelque part ?

- Je... oui, il me semble aussi, mais où ?

- Peut-être à ton travail, Safiya, a glissé Anouar, amusé par la scène. Tu vois beaucoup de gens.

- Safiya ? s'est exclamé Charlie. Vous êtes Safiya, la caissière de mon Intermarché ? Mais oui, c'est vous !

- J'y suis ! Vous êtes le client sympa qui m'a donné son nom il y a deux semaines !

- Oui, c'est bien moi. Quand je vous ai dit que nos routes se recroiseraient, je ne pensais pas que ça arriverait si vite ni... comme ça. Je suis retourné faire des courses la semaine dernière mais je ne vous ai pas vue.

- J'ai pris quelques jours de vacances pour être avec mon père. Il n'est pas là très souvent avec son travail. J'avoue que je n'étais pas très décidée à venir passer une soirée ennuyeuse chez des inconnus. Je n'avais accepté que parce que je voyais que ça lui faisait plaisir de vous rencontrer. Mais là, ça me fait très plaisir aussi, maintenant que je sais que c'est vous.

- Plaisir partagé. Comme quoi, il y a des gens qu'on est vraiment destiné à connaître. Bon, je vous préviens, tous les ingrédients du repas que j'ai préparé ont été achetés chez vous.

- Vous avez la carte du magasin ?

Nous avons tous éclaté de rire.

Lorsque nous sommes passés à table, Charlie a dit à Anouar :

- Vous avez un prénom illustre.

- Vous faites allusion à Anouar el Sadate ?

- Oui. Un grand homme, qui s'est montré extrêmement courageux en signant un accord de paix avec Israël contre l'avis de tous les autres pays arabes, ce qui lui a valu le prix Nobel de la Paix...

- ...et une fatwa fatale, menée par le Jihad Islamique, devenu plus tard Al Qaïda. Savez-vous ce que son exécuteur a crié lorsqu'il l'a assassiné pendant la parade militaire ?

- Non.

- « Mort au pharaon ».

Anouar a semblé très ému. J'avoue que je l'étais aussi. Claire et Safiya avaient toutes les deux les yeux baissés. Quant à Charlie, il avait cette expression particulière qu'il m'avait décrit une fois comme « je regarde en dedans ». Empathique comme il était, il devait revivre l'instant de l'assassinat, entendre les cris, sentir l'odeur de la poudre, percevoir la panique sur la tribune présidentielle et imaginer Sadate en pharaon, hors du temps.

Aucun d'entre nous n'a osé rompre le silence jusqu'à ce qu'Anouar reprenne la parole :

- Je suis fier de porter le même prénom que lui.

- Que signifie t-il ? a demandé Charlie. Il ressemble au mot « nour », la lumière.

- Il a la même racine, en effet. Il veut dire « très lumineux ».

- Et vous, Safiya ?

- Moi, mon prénom veut dire « pure ». Je ne suis pas sûre de le mériter, a-t-elle ajouté avec un sourire.

- Et votre nom de famille, a-t-il un sens particulier ?

- Asrar signifie « secret ».

- Vous vous nommez donc le très lumineux secret.

- C'est magnifique, a soufflé Claire.

- Est-ce un joli hasard ou connaissez-vous réellement un tel secret ?

- Je le connais.

- Alors dites-le nous, ai-je lancé.

- Non.

Un « non » doux et ferme. Claire et moi, surpris, avons commencé à pouffer. Mais pas Charlie. Anouar non plus ne riait pas. Safiya baissait les yeux. Les deux hommes se

regardaient avec une expression d'étrange complicité, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Anouar a poursuivi :

- C'est à chacun de le découvrir.

Il semblait être soudain très loin de nous, très loin du monde, un peu comme Charlie une minute plus tôt. Il devait lui aussi voir quelque chose d'invisible à nos yeux. Il projetait une image de sérénité extraordinaire. Ce secret si lumineux, il était en train de le contempler. Il a murmuré quelque chose que nous n'avons pas compris. Peut-être était-ce de l'arabe. Puis, il nous a regardé et a dit :

- Je vais quand même vous donner un indice, puisque je suis en bonne compagnie. Ce secret, nous le connaissons tous. Il suffit d'ouvrir les yeux pour le voir. Mais très peu le font.

- On dirait les mots de l'Ange, a dit Claire en se tournant vers moi.
- L'Ange ? a demandé Anouar.
- Tiens, oui, ai-je répondu. Attends, j'ai gardé sa lettre dans mon sac. Je vais le chercher.
- Anouar, nous allons vous montrer quelque chose qui devrait vous intéresser.

Je me suis levé et j'ai ramené la lettre de l'Ange. Anouar l'a lue attentivement puis l'a posée sur la table, un léger sourire aux lèvres.

- Comment avez-vous eu ce document ?
- C'est une longue histoire⁶, ai-je répondu. Je vais essayer de vous en raconter l'essentiel.

Pendant tout mon récit, Anouar ne m'a interrompu que très rarement, pour me faire préciser un point ou un autre. Safiyya buvait littéralement mes paroles. Je me suis demandé, tout en parlant, à quel point je lui faisais de l'effet. Après tout, Anouar m'avait dit qu'elle vivait seule et elle semblait vraiment charmante.

Quand je me suis tu, Anouar est resté un long moment silencieux, puis a repris la parole :

⁶ Voir « La crypte au palimpseste ».

- L'Ange fait une petite confusion, assez courante, sur Hénoch. Ce n'est pas Hénoch fils de Caïn qui a inventé l'écriture mais un de ses descendants, plusieurs générations plus tard, prénommé également Hénoch – ce qui ne retire rien à leur statut de grands initiés l'un et l'autre. D'ailleurs, je suis d'accord avec l'Ange sur l'essentiel : moi aussi, je pense que Caïn a bien rencontré Lilith. Ce qui me conforte dans cette idée, c'est que le premier Hénoch, leur fils, a été le père des premières sorcières.

- Vraiment ?

- Selon certains textes, ses filles étaient tellement séduisantes que les anges eux-mêmes descendirent du ciel pour leur faire des enfants. Les anges, vous vous rendez compte ? Les anges se comportant comme de vulgaires faunes en rut ! Les filles d'Hénoch saisirent l'occasion d'avoir des prétendants aussi puissants pour imposer une condition en échange de leurs faveurs : que les anges leur enseignent, je cite, « la sorcellerie, les enchantements et les propriétés des racines et des arbres. »

- C'est dans la Bible, ça ?

- Non, dans le Livre d'Hénoch, qu'on ne trouve plus que dans le canon de l'Église éthiopienne orthodoxe. Intéressant, non ? Justement la région du globe d'où provient l'humanité toute entière. Aussi bien les juifs que les autres chrétiens ont considéré ce texte comme apocryphe, c'est-à-dire non inspiré de Dieu. On comprend aisément pourquoi. Dieu, s'il existe, a dû être furieux quand il a appris le nouveau tour que venait de lui jouer Lilith en débauchant ses créatures les plus pures et en leur extorquant un tel pouvoir. Quoi qu'il en soit, les gardiens du dogme ont forcément trouvé l'histoire trop embarrassante pour être diffusée. Les sorcières descendraient des anges ? Allez expliquer ça aux bien-pensants et, pire encore, aux Inquisiteurs envoyés par le pape en personne.

- Charlie et moi, est intervenue Claire, avons connu de près une sorcière. Elle s'appelle Gabrielle. Après un passé très lourd qui avait fait d'elle une adolescente perverse et dangereuse, elle est devenue avec le temps quelqu'un de lumineux⁷. Un peu comme si son côté lilithien s'était progressivement effacé pour laisser ressortir son côté angélique. Enfin, je dis ça, mais je suis sûre qu'elle refuserait catégoriquement d'être comparée à un ange de près ou de loin.

⁷ Voir « Les trois perles de Domérat » et « Le miroir noir ».

- Vous savez, Lilith est une divinité particulièrement riche et complexe. Elle aussi a des côtés sinistres et d'autres merveilleux. Par exemple, sous le nom de Lamashtu, elle vient faire mourir les femmes en couches. Leur seul protecteur est Pazuzu, qui...

- Pazuzu protecteur ? ai-je interrompu. Ce n'est pas plutôt un démon maléfique ?

- Il peut être extrêmement maléfique, c'est vrai. Son aspect est effrayant. Il a un museau de bête sauvage, un pénis en forme de serpent, une queue de scorpion, des talons de rapace, des griffes de lion et quatre ailes. Pourtant, il est le dieu protecteur des femmes enceintes que Lamashtu veut faire mourir au moment où elles accouchent. Pazuzu est le seul être capable de tenir tête à Lilith quand elle est en colère et même de la faire reculer et abandonner ses proies. Ce que même Dieu n'est jamais parvenu à faire, si on en croit les textes qui parlent d'elle.

- Ce que vous dites, a enchaîné Charlie, me fait penser à Mahakala chez les bouddhistes tibétains. Il s'agit également d'une divinité effrayante par son aspect mais pourtant protectrice des humains.

- Tout à fait. L'apparence monstrueuse a pour but d'impressionner, de montrer la toute-puissance, beaucoup plus que de signifier quelque chose de mauvais.

- Dans le cas de Mahakala et d'autres déités tantriques du même genre, le déchaînement de violence qu'ils expriment est tourné vers la destruction des obstacles sur la route de l'éveil.

- Vous êtes bouddhiste ?

- Je ne crois en aucun être suprême et je ne pratique aucun rite particulier mais, lorsque j'avais une vingtaine d'années, j'ai vécu pendant deux ans avec des lamas tibétains.

- Quelle lignée ?

- Kagyu Pa, les Bonnets Rouges.

- La voie du Diamant, les Trois Joyaux. La branche la plus ésotérique.

- En effet. Son chef spirituel, le Karmapa, est le premier de tous les lamas à avoir été réincarné.

- Avez-vous eu l'occasion de le rencontrer ?

- Oui, le seizième d'entre eux. Je l'ai vu à plusieurs reprises – en fait, dès la première fois où il est venu en Europe pour transmettre son enseignement. C'était au Danemark, dans une immense maison transformée en centre tibétain et en dortoir pour les

premiers arrivés, dont je faisais partie. Je l'ai côtoyé tous les jours pendant un mois. Il était accompagné d'un tulkou, lui aussi hors du commun.

- On dit que la simple vue de sa coiffe peut vous changer à jamais.
- Je peux vous confirmer que c'est vrai, en ce qui me concerne. La toute première fois où j'ai vu le Karmapa, il procédait à la cérémonie de la Coiffe Noire, dans une salle immense. Un ami bouddhiste m'avait expliqué un peu avant que, pendant qu'il tiendrait d'une main la coiffe sur sa tête, il projetterait vers nous toute son énergie bienveillante et celles des grands maîtres ayant atteint l'état d'illumination. J'avais écouté avec un scepticisme poli, bien sûr. Je me disais qu'il fallait prendre cela à un niveau purement symbolique. La cérémonie a commencé, dans le son de grandes trompes et de cymbales. J'étais assis par terre, en tailleur, face au Karmapa, à plusieurs dizaines de mètres de lui, au milieu d'un bon millier de personnes. Lorsqu'il a posé la coiffe sur sa tête, avant que je ne réalise ce qui m'arrivait, je me suis écroulé en larmes, courbé en deux. Je n'ai pu me redresser que lorsqu'il a retiré la coiffe.

Charlie m'avait parlé des lamas assez souvent depuis que je le connaissais mais c'était la première fois que je l'entendais raconter cet évènement. Claire semblait aussi fascinée que moi.

- Dans les années qui ont suivi, j'ai créé et animé avec des amis un centre bouddhiste à Toulouse. Un très grand lama, nommé Karma Tsungpo Rinpotché, est venu y résider de façon permanente. Son sourire est gravé dans mon cœur à jamais. J'ai été profondément imprégné par la philosophie des lamas et par leur compassion sans borne pour toutes les formes de vie. Un jour, je suis parti. Mais quels que soient la distance et le temps qui passe, je me sens toujours très proche d'eux, même sans les voir ou leur parler. En fait, d'une certaine manière, tout au long du chemin que j'ai suivi depuis, j'ai l'impression de les avoir toujours eus à mes côtés. Ou, plus exactement, de les avoir en moi.

Charlie s'est tu. Nous étions tous émus à nouveau. Anouar a dit d'une voix douce :

- Je sens qu'une très belle lumière vous habite.
- Celle-là même qui vous habite aussi.
- En effet.
- Vous portez bien votre nom.

- Vous en connaissez le véritable sens.
- Je le connais. Je sais quel est le très lumineux secret.
- La clé de voûte.
- La clé de tout.

Etait-ce l'intensité des mots énigmatiques que Charlie et Anouar venaient d'échanger ? Ou la certitude évidente qu'ils avaient de partager ce secret sans avoir à en dire plus ? J'ai frissonné. Que voyaient-ils ?

Claire et Safiya, sans doute plus réceptives, avaient la même expression sereine en regardant les deux hommes, qui s'étaient tus et se souriaient avec une douceur indicible. J'ai eu la sensation étrange qu'ils poursuivaient leur dialogue, mais sans parole, d'âme à âme.

Plus un son ne montait de la rue. Sans que je sache pourquoi, une vague d'émotion m'a submergé et des larmes ont coulé sur mes joues.

Chapitre 8

Les âmes de pierre

Créer, c'est tuer la mort.

Romain Rolland

*Ce qui est créé par l'esprit est plus vivant que la
matière.*

Charles Baudelaire

Après le départ d'Anouar et Safiya, nous nous sommes installés autour de la table basse, avec une bouteille de calva hors d'âge et trois verres. Je me sentais vraiment très détendu. La rencontre entre Charlie et Anouar avait été proche du coup de foudre. Je savais qu'entre ces deux-là, le courant passerait forcément mais là, c'était allé au-delà de mes espérances.

Quant à moi, j'avais pu mieux faire connaissance avec Safiya. Profitant que Charlie et Anouar se lancent dans une longue conversation sur les mythes fondateurs sous le regard fasciné de Claire, Safiya s'était rapprochée pour me poser des tas de questions sur ma vie – et moi sur la sienne. Je la trouvais délicieusement attirante. Ce n'était pas une simple envie de sexe. Elle avait quelque chose de réellement envoûtant. Il avait dû se passer quelque chose de fort pour elle aussi : en partant, elle m'avait discrètement glissé dans la main un bout de papier où elle avait griffonné son numéro de portable. Je flottais donc dans une douce euphorie, ce qui n'avait pas échappé à mes amis.

- On dirait que tu as rencontré un ange, m'a lancé Claire avec un sourire tendre.
- On dirait bien, oui, ai-je répondu en pleine rêverie.
- Elle a bien flashé sur toi aussi, a ajouté Charlie.
- Ah, tu crois ? Tu dis ça comme ça ou...
- Ne me dis pas que tu ne t'en es pas aperçu. Elle semblait presque ivre quand elle te parlait et pourtant elle n'a pas bu une goutte d'alcool.
- Elle m'a donné son numéro.
- Hé, génial !
- Oui, on peut dire ça. J'attends que son père reparte au Caire et je l'appelle. Enfin, je veux dire, ce n'est pas pour me cacher de lui, hein ? Juste pour les laisser tranquilles jusqu'à son départ, c'est tout.
- C'est très délicat de ta part.

- C'est ça, fous-toi de moi.
- Qui, moi ? Oh !
- D'ailleurs, je crois qu'il m'aime bien, Anouar, même si jusqu'à ce soir, on ne s'était vus que de façon épisodique. C'est vrai, je sens qu'on accroche bien, lui et moi.
- Bien sûr qu'il t'aime bien. Sinon, il n'aurait pas accepté ton invitation à nous rencontrer aussi.
- Tu te rends compte à quoi ça tient ? Safiya aurait très bien pu ne pas venir, elle n'avait pas trop envie. En plus, il a fallu qu'elle fasse garder ses deux gamins et elle n'a pas trop de fric, mais la voisine lui a proposé de les prendre chez elle parce qu'elle les adore. Un vrai coup de bol parce que Gina – c'est la voisine – devait sortir aussi ce soir mais ça a été annulé à la dernière minute. C'est fou, non ?
- Elle est venue, c'est la seule chose qui compte. Toutes les rencontres sont un peu comme ça, tu sais, à commencer par les plus belles. Au fait, comment as-tu fait la connaissance d'Anouar ? L'archéologie, ce n'est pas trop ton truc, si ?
- J'ai fait un site web pour lui.
- Oui mais pourquoi t'a-t-il contacté toi plutôt qu'un autre ?
- Parce que je suis le meilleur. Non, sans rire, c'est juste qu'on a un ami commun. Je t'ai parlé de Moha ? Tu sais, le mec d'Agnès⁸.
- Oui, oui, je vois. Je ne les connais pas bien mais je croise Agnès de temps en temps.
- Moha est prof d'histoire de l'art. Il a publié pas mal d'articles sur les arts premiers et je lui ai créé son site web. Du coup, quand Anouar a voulu avoir le sien, il en a parlé à Moha, dont il est assez proche depuis une dizaine d'années et...
- ...et Moha lui a parlé de toi.
- Voilà.
- Il est sur quel sujet, le site d'Anouar ?
- Comme tu as pu voir, ses centres d'intérêt ne se limitent pas à l'égyptologie.
- Il a, en effet, une culture phénoménale sur tout ce qui concerne l'origine des croyances et le symbolisme.

⁸ Voir « La crypte au palimpseste ».

- Son grand dada, en fait, c'est l'apparition de l'art. J'ai appris des choses vraiment passionnantes en travaillant avec lui. Et la plus belle de toutes, vous allez adorer, c'est que l'art a été créé par des femmes.

- Comment peut-on savoir cela ?

- Tu as entendu parler des Vénus du paléolithique ?

- Tu veux dire ces figurines en pierre qui représentent des femmes obèses ou enceintes, avec des seins énormes et des hanches très larges ?

- Oui, c'est ça. On en a découvert des centaines un peu partout en Europe, de la France au Baïkal. Les plus vieilles ont trente mille ans. Et Anouar m'a dit qu'il s'agissait là des toutes premières formes d'art apparues sur Terre.

- Elles symbolisent la fertilité, c'est ça ? Il doit s'agir de la forme la plus ancienne de divinité, ça ne serait pas surprenant.

- Sauf que ça ne colle pas. Les chercheurs sont à peu près d'accord pour dire qu'elles n'ont vraisemblablement pas de signification religieuse. La raison, c'est qu'on en a trouvé dans les lieux les plus variés – autour des huttes ou près des grottes, mais jamais dans les sépultures. Et elles n'étaient pas cachées dans des endroits particuliers.

- D'accord, mais qu'est-ce qui fait dire à Anouar que les artistes qui les ont sculptées sont des femmes ? Pourquoi pas tout simplement des hommes qui ont représenté leur compagne, ce serait plus logique, non ?

- Attends, laisse-moi t'expliquer. Toutes ces statuettes, enfin les plus anciennes en tout cas, ont la même silhouette déformée. On appelle ça la forme en losange, avec au milieu du losange, donc à l'endroit le plus large du corps, les seins. Aucun être humain n'a ces proportions.

- Ce sont peut-être les seins qui tombent parce qu'ils sont trop gros. Après plusieurs grossesses, on peut imaginer que...

- Non, non, rien à voir avec des seins distendus. Les êtres humains de cette époque avaient à peu près les mêmes proportions que nous. Normalement, le milieu du corps se trouve au niveau du pubis. Pourtant, sur les figurines, le pubis est beaucoup plus bas, à peu près au tiers de la hauteur totale.

J'ai attrapé un stylo et un bloc de post-it posés près du téléphone et je me suis mis à griffonner un losange de cinq ou six centimètres de haut et de trois de large, puis la silhouette d'une femme qui s'inscrivait dedans.

- Vous voyez ? Les seins occupent presque tout le haut et descendent jusqu'à la moitié. La tête est minuscule par rapport au reste du corps. Elle est à peine ébauchée, sans détails tels que les yeux, la bouche ou le nez. La partie la plus large chez une vraie femme vue de face, ce sont les hanches, pas la cage thoracique au niveau des seins, y compris si elle est enceinte. Et même si elle est obèse et ronde comme un ballon, son pubis reste à la moitié de la hauteur de son corps, pas au tiers. Chez les Vénus préhistoriques, les jambes sont comme atrophiées, elles sont très courtes, serrées l'une contre l'autre et sans pieds. Les bras sont carrément absents, ils ne sont même pas suggérés.

- Mais ce sont peut-être des corps déformés volontairement pour symboliser l'abondance, la plénitude ou, comme je le disais tout à l'heure, la fertilité.

- Dans ce cas-là, comment se fait-il que toutes ces figurines aient exactement les mêmes proportions modifiées par rapport à la réalité, alors qu'elles ont été retrouvées sur des dizaines de sites différents, séparés par des milliers de kilomètres ? Les mecs de l'époque fantasmaient tous sur des femmes grosses, aux seins qui pendent, à la petite tête et aux jambes atrophiées ? Ou ils ont vu ce modèle-là à la télé et ils ont adoré ?

- Euh... Je sens que tu vas nous le dire.

- L'hypothèse la plus convaincante a été émise par un chercheur nommé Leroy MacDermott. Elle explique tout. Les figurines ont été sculptées par les femmes elles-mêmes au moment où elles étaient enceintes. Elles se sont représentées telles qu'elles se percevaient. En baissant la tête, ce qu'elles voyaient de plus gros, c'était leur poitrine qui occultait presque entièrement le reste du corps. Il n'y avait que le ventre et les hanches qui dépassaient un peu. Et les jambes sont très courtes parce que si vous regardez vos propres jambes en baissant la tête pour les voir, c'est comme ça qu'elles vous apparaissent.

- Waow, mais c'est vrai ! C'est génial comme explication !

- Oui, ça permet même de comprendre pourquoi le visage se réduit à une simple protubérance.

- Mais oui, bien sûr. La femme d'alors n'avait pas de miroir, elle n'avait aucune idée de ce que pouvait être l'apparence précise de son propre visage.

- Exactement. Les figurines les plus récentes sont d'ailleurs différentes. Les femmes sont représentées de façon plus réaliste avec des proportions normales et une corpulence moyenne, voir maigre – on ne devait pas manger à sa faim tous les jours à cette époque. La différence de style fait penser que celles-là ont été sculptées par des hommes qui prenaient

leur femme pour modèle. Mais les toutes premières étaient en fait des autoportraits, si on peut dire. D'où la conclusion d'Anouar : l'art a été créé par des femmes. Du coup, j'avais trouvé un chouette nom pour le site web : www.origine-elles.net. Anouar a adoré.

- Très joli, en effet.

Nous sommes restés un moment silencieux, perdus dans nos pensées, à siroter notre calva.

J'ai pris mon portable et j'ai entré le numéro de Safiya dans ma liste de contacts. J'étais en train de me demander si j'allais lui envoyer un sms sympa, avant qu'elle s'endorme, quand Charlie a repris la parole.

- Il y a quand même un truc qui m'échappe.

- Oui ?

- Tu disais qu'on a retrouvé plusieurs centaines de ces figurines un peu partout en Europe.

- Oui, à part en Espagne mais personne ne sait pourquoi.

- Comment se fait-il que toutes ces femmes se soient mises à sculpter des représentations de leur corps à peu près toutes en même temps ?

- Alors là, aucune idée. Peut-être que l'idée s'est propagée graduellement d'un clan à un autre et que, petit à petit, ce soit devenu une sorte de tradition ?

- Mouais. Sauf que, pour ce que j'en sais, à cette époque, le nombre d'êtres humains était très faible et que les rencontres entre clans devaient être extrêmement rares, simplement parce que chacun vivait au milieu d'un territoire immense et désert. En plus, il y avait une ère glaciaire qui rendait la traversée de certaines régions totalement impossible. Tous les reliefs étaient recouverts d'une énorme couche de glace.

- Ben écoute, je ne sais pas. Je crois qu'Anouar n'en sait rien non plus. En tout cas, il ne m'en a jamais parlé.

- Fascinant. Comment une idée aussi révolutionnaire que l'apparition de l'art a-t-elle pu germer partout à la fois ?

- J'ai bien peur que la réponse soit perdue à jamais.

- Il a dû se passer quelque chose de particulier. Quelque chose qui les a poussées à se représenter elles-mêmes pendant qu'elles étaient enceintes.

- L'envie d'envoyer, par le premier mammouth de passage, une photo d'elle à leur vieille maman, restée au campement précédent parce qu'elle était trop fatiguée pour déménager encore une fois ?

- Johan ?

- Oui ?

- Il est temps que tu ailles te coucher.

- Mmmh. Dis, tu crois que ça ferait plaisir à Safiya si je lui envoyais un petit mot dès ce soir ? Juste pour lui dire que je pense à elle et que...

- Bonne nuit.

Chapitre 9

Transmission

*I can't see you mama
But I know you're always there
Oh to touch and to feel you mama
I just can't keep away*

Phil Collins

Le mammoth surgit dans la clairière où se trouve le clan encore endormi. L'énorme bête, paniquée à la vue de ses pires prédateurs, se met à piétiner les hommes, les femmes et les enfants avant qu'ils n'aient la moindre possibilité de réagir. Un mélange informe de corps écrasés recouvre les herbes basses. Le mammoth repart en barrissant, les pattes couvertes de sang, de viscères et de débris d'os.

Lafa et son compagnon Waakha assistent au drame, horrifiés et impuissants. Ils ont passé la nuit à l'écart des autres, dans une petite caverne en surplomb de la clairière. Le couloir de pierre les a sauvés de la mort. Lafa, enceinte de quatre mois, a pris l'habitude de s'y réfugier le plus clair de son temps, pour se protéger un peu de la chaleur étouffante de l'été. Waakha l'y rejoint tous les soirs. Il aime s'endormir contre elle, les mains posées sur son ventre de plus en plus rond.

Les restes des cadavres ont vite disparu. Dès la nuit suivante, des charognards, rendus ivres par l'odeur du sang, sont venus festoyer bruyamment sur le charnier. À l'aube, il n'est resté que quelques os. Le jour d'après, plus rien.

Désormais, Waakha est seul pour assurer leur subsistance à tous les deux. Parfois, il s'en va pendant plusieurs jours d'affilée, laissant Lafa dans la caverne. Elle n'aime pas le voir partir. S'il lui arrive quelque chose, elle n'aura aucune chance de survivre. Quand il revient, il ne reste jamais longtemps, une nuit au plus. Parfois, il est tellement épuisé qu'il s'endort, à peine allongé. Parfois, lorsqu'elle se couche sur le côté et qu'il s'étend contre son dos, son désir monte et il la prend en grognant de plaisir.

Dès l'aube, il repart. Il veut accumuler le plus possible de nourriture avant la saison des neiges et la naissance de l'enfant que porte Lafa.

Alors, terrée au fond de la grotte, elle fixe pendant des heures l'entrée voûtée, en espérant voir la silhouette de Waakha se découper enfin avec, sur les épaules, une nouvelle

dépouille d'animal qui lui permettra de tenir sans lui le plus longtemps possible. Elle sait préparer les chairs pour qu'elles se préservent longtemps. Elle les découpe en fines lanières à l'aide d'un éclat d'obsidienne tranchant, puis les boucane pendant des heures, indifférente à la fumée qui raréfie l'air et pique les yeux.

Quand elle n'a plus rien à faire qu'à attendre, elle pense à cette vie en train d'éclorre au fond de son ventre et qui bouge de plus en plus fréquemment. Elle sait qu'elle risque de mourir en mettant son enfant au monde. Elle l'a vu arriver bien des fois, lorsque les femmes du clan ont accouché sous ses yeux, en se vidant de leur sang. Elle ne verra peut-être son bébé que quelques secondes avant de succomber. Elle veut lui dire qu'elle l'aime. Elle veut lui transmettre quelque chose d'elle.

Elle saisit une grosse pierre calcaire.

Latifah est de retour dans sa cellule de Polunsky, le quartier des condamnés à mort de la prison de Huntsville, Texas. Son avocat commis d'office, un jeune dadais incompetent à la tignasse rousse, vient de lui apprendre, comme si c'était une superbe victoire, que du fait de sa grossesse, son exécution a été remise à juste après son accouchement. Pour raison humanitaire. Le gouverneur du Texas a, en effet, estimé dans sa grande bonté que l'enfant était une créature innocente de Dieu et n'avait pas à payer pour les crimes de sa mère. Le bébé sera aussitôt remis à un orphelinat, tenu par une institution religieuse caritative. Du moins, s'il survit. Le médecin a dit qu'il serait sans doute accro au crack dès sa naissance. Et séropositif, comme sa mère.

Pour Latifah, ça n'aura plus d'importance. Entre-temps, le bourreau lui aura injecté son dernier fix, celui qui l'enverra enfin dans le néant. Du pentothal pour l'endormir, du pancuronium pour paralyser ses poumons et du chlorure de potassium pour arrêter son cœur. Elle mettra une dizaine de minutes à mourir, en suffoquant lentement, comme une longue noyade inconsciente. Au moins, elle n'attendra pas vingt ou trente ans avant le jour de son exécution, comme la plupart des trois mille cinq cents autres condamnés à mort qui s'entassent dans les prisons de son pays – la plupart à Huntsville, eux aussi.

Elle n'a pas peur de l'enfer. L'enfer, elle connaît. Elle y a presque toujours vécu.

Elle n'a plus de famille depuis longtemps et plus aucun proche depuis le carnage qu'elle a commis dans le squat où elle a échoué. Elle se souvient de son explosion soudaine de fureur quand Wacko, son dealer, l'a faite mettre à quatre pattes pour la violer une fois de plus, une fois de trop, en échange de sa dose de la semaine. Cette fois, il avait amené trois copains rencontrés quelques heures plus tôt dans un bar miteux, petits branleurs bling bling se la jouant caïds avec leur grosse chaîne en or et leur col en fausse fourrure flashy. Ils semblaient tous les quatre raides bourrés. Avec des fuck tous les trois mots, Wacko a dit à Latifah qu'ils lui avaient donné dix dollars chacun pour se faire sucer pendant que lui la sauterait et que, si elle leur faisait mal, il lui casserait les dents avec le manche de son gun.

Dix dollars chacun.

En un flash, elle a revu la petite fille heureuse de 6 ans qu'elle avait été jusqu'à la mort brutale de sa mère, tuée dans la rue par une balle perdue, sous ses yeux.

Et l'adolescente décharnée de 16 ans qu'elle était devenue.

Il fallait que le cauchemar s'arrête.

Comme dans un rêve où tout est facile, elle a saisi un tesson de bouteille, ouvert la gorge de Wacko d'une oreille à l'autre en un dernier sourire carmin gargouillant, castré net l'un des mecs qui, le pantalon sur les chevilles, lui collait déjà son sexe crasseux contre la bouche, saigné les autres à blanc en les lacérant frénétiquement sans prêter attention à leurs hurlements, tué aussi les junkies allongés dans la pièce pour ne s'être même pas réveillés.

Elle est restée là, pendant trois jours, souillée par ses propres déjections, hébétée, au milieu des cadavres, dans l'odeur infecte du sang puis de la putréfaction qui s'installe. Elle a vu dans un brouillard les autres SDF du squat voisin venir ramasser toute la dope et l'alcool qu'il restait, sans un regard pour elle. Des charognards sans âme, qui ne valaient pas mieux que les chiens et les chats errants, venus profiter du festin inespéré dès qu'ils ont eu le champ libre. Quand les flics sont arrivés, ils n'ont pas vu tout de suite qu'elle était vivante. C'est elle qui s'est redressée en gémissant, couverte de sang coagulé, son tesson toujours à la main. Heureusement, elle a perdu connaissance. Il s'en est fallu de peu qu'ils l'abattent sur place tellement elle semblait effrayante.

Depuis qu'elle est dans le Couloir de la Mort, elle se sent enfin à l'abri. Les gardiens ne sont pas des tendres, loin de là. Ils font tout pour accumuler les humiliations quotidiennes. Mais, à côté de ce qu'elle a vécu, Huntsville est presque un refuge paisible. Grâce à sa grossesse, dernier souvenir hérité de Wacko, elle a même un régime alimentaire de faveur. On lui sert un plat chaud par jour, un grand verre de lait tous les matins. Elle a même droit à un paquet de pain de mie pour les petits creux. Les matons le renouvellent régulièrement, seule parcelle d'humanité qu'ils veulent bien concéder.

Elle a droit à deux heures de promenade alors que les autres femmes n'en ont qu'une. Elle est dispensée de travail, même si ça ne la met pas à l'abri des brimades habituelles.

Plus personne ne la viole. Bon, ça, c'est peut-être parce que tout le monde sait qu'elle est séropositive, mais comme elle mourra bien avant que le sida la rattrape, ça lui est égal. Les co-détenues qu'elle croise de temps en temps la respectent pour ce qu'elle a fait. Ça lui réchauffe le cœur. Pour le reste, tant qu'on lui fout raisonnablement la paix, tout va bien. Quand elle est dans sa cellule, elle regarde pendant des heures son corps qui s'arrondit.

Un jour, elle sent le bébé bouger. Pour la première fois, elle réalise qu'il y a une vie en train d'éclore au fond de son ventre. Un enfant qu'elle ne verra que quelques secondes avant de retourner dans le Couloir de la Mort pour y passer ses dernières heures. Elle veut lui dire qu'elle l'aime. Elle veut lui transmettre quelque chose d'elle.

Elle saisit son paquet de pain de mie.

Lafa se regarde, regarde la pierre oblongue grande comme ses deux mains, se regarde à nouveau, la regarde. Elle l'oriente dans l'axe de son corps et tente de se visualiser en miniature, comme si elle se projetait sur la pierre.

Par petits coups successifs de son silex sur la roche plus tendre, elle fait apparaître progressivement les globes énormes de ses seins, qui occultent presque tout le reste de son corps lorsqu'elle se tient debout. Ne dépassent que ses hanches et, bien sûr, son ventre. Elle achève sa figurine en délinéant grossièrement ses jambes.

La tête est à peine ébauchée, Lafa ne sait pas à quoi ressemble son visage. C'est la seule partie d'elle-même qu'elle ne peut pas voir. Elle sent, en posant ses mains dessus,

que sa tête a une forme arrondie avec des creux aux yeux, une bosse pour le nez, une fente pour la bouche.

Il y aussi les cheveux, mais eux, elle ne saurait ni ne pourrait les sculpter avec l'outil rudimentaire dont elle dispose. Elle trouve plus simple de couper une mèche de son épaisse toison et de la coller sur la statuette avec un peu de résine. Pour finir, elle recouvre le tout d'un peu d'argile humide, qu'elle lisse longuement afin de rendre les formes plus douces.

Elle regarde son œuvre, émerveillée.

Elle pousse des petits cris de joie.

Lafa devient la pierre, la pierre devient Lafa.

Son enfant la gardera à ses côtés, à jamais.

La pierre ne peut pas mourir.

Lafa sera là pour toujours.

Latifah se regarde, regarde la boule de mie de pain oblongue qu'elle vient de malaxer longuement avec de l'eau, se regarde à nouveau, la regarde. Elle l'oriente dans l'axe de son corps et tente de se visualiser en miniature, comme si elle se projetait dedans.

Du bout des doigts, elle modèle petit à petit les globes énormes de ses seins qui occultent presque tout le reste de son corps lorsqu'elle se tient debout. Ne dépassent que ses hanches et, bien sûr, son ventre. Elle termine en délinéant grossièrement les jambes. La tête est à peine ébauchée, Latifah ne sait plus à quoi elle ressemble. Il n'y a aucun miroir dans sa cellule, pour éviter toute possibilité aux détenus de le briser en éclats redoutables. Elle s'arrache quelques cheveux et les fixe sur la mie.

Dans les semaines qui suivent, jour après jour, ses sœurs d'infortune lui apportent des chutes de tissu disparates de l'atelier. Latifah, elle, ramène des petites poignées de terre de chacune de ses promenades. Lorsqu'elle en a suffisamment, elle mélange la terre avec de l'eau, jusqu'à obtenir une boue pâteuse. Elle en recouvre la figurine d'une couche assez épaisse, qu'elle lisse ensuite de son mieux avant de la laisser sécher.

Puis, elle met la touche finale en l'habillant avec les bouts de tissu, noués en un patchwork multicolore.

Elle regarde son œuvre, émerveillée.

Elle pousse des petits cris de joie.

Latifah devient la poupée, la poupée devient Latifah.

Son enfant la gardera à ses côtés, à jamais.

Son amour ne peut pas mourir.

Latifah sera là pour toujours.

Chapitre 10

Initiation

Le démon de Socrate n'était peut-être pas une « vision », mais plutôt la perception d'une voix ou l'intelligence d'une parole qui lui parvenait d'une manière extraordinaire.

Plutarque

Ainsi, la splendeur du monde entier sera tienne et toute obscurité te fuira.

Hermès Trismégiste

Trois jours plus tard, Safiya m'a invité à venir dîner chez elle. Elle habitait à la limite de la ville, dans une petite cité d'immeubles bas, près des falaises blanches qui bordent l'étang de Berre. Un taureau paissait tranquillement dans un champ voisin en pleine garrigue. Le ciel était très sombre, le vent soufflait de la mer. Des nuages s'étaient accumulés tout au long de la journée, dans une atmosphère de plus en plus lourde. L'air était électrique, comme en attente d'un évènement qui serait bien plus qu'un simple orage.

Je me suis garé sur une aire de stationnement à proximité et j'ai marché jusqu'à sa rue. Je me suis senti observé. J'ai levé la tête et j'ai vu la silhouette d'un rapace qui planait en faisant de grands cercles, juste au-dessus de moi. J'ai eu la sensation curieuse qu'il me regardait. J'ai voulu être lui.

Au travers de ses yeux, je me suis vu moi-même, au milieu de la rue, la tête levée vers le ciel, tout le reste de la cité tournant autour de moi. Du bout de ses rémiges, j'ai senti palpiter les vies des centaines de personnes qui habitaient là. J'ai aperçu fugitivement leur passé, leur présent, leur avenir.

J'ai vu dans tous ses détails le même paysage sans aucune construction, tel qu'il avait dû être cinquante mille ans plus tôt et tel qu'il redeviendrait dans cinquante mille ans. Dans la garrigue retournée à l'état sauvage, un bélier avait pris la place du taureau. Là où aurait dû être mon moi humain se trouvait un cobra aux couleurs magnifiques, sa collerette grand ouverte, tel une fleur animale. Mon ouïe ultrasensible de rapace me permettait même d'entendre bruissier les myriades d'insectes minuscules qui parcouraient la végétation à des centaines de mètres à la ronde.

Je suis redevenu moi. Une bouffée de sérénité m'a envahi. Je me suis senti connecté à l'univers, en harmonie avec tout ce qui m'entourait. Est-ce que l'oiseau s'était projeté en moi comme je m'étais projeté en lui ? Est-ce qu'il voyait ce que je voyais ? Est-ce

qu'il ressentait le même lien que moi ? J'avais envie de croire que oui, même si je me disais que ce que je venais de faire était un simple jeu d'imagination pendant quelques secondes. Une sorte de rêve éveillé, un doux délire favorisé par mon excitation joyeuse de revoir Safiya.

Elle avait un appartement au dernier étage, sous les toits, tout en soupentes. Ses enfants n'étaient pas là. Elle avait préparé un repas à la fois simple et délicieux. Je n'avais pas l'intention de tenter quoi que ce soit pour la séduire, je m'en serais trop voulu de la brusquer ou d'être rejeté. Nous passerions une bonne soirée et ensuite je rentrerais chez moi en espérant qu'elle aurait envie de me revoir et qu'avec un peu de chance nous irions plus loin.

Pour lui montrer que je n'avais pas d'idée derrière la tête, j'ai dit que j'avais un train à prendre tôt le lendemain matin pour aller voir un client à Paris, ce qui était vrai et sous-entendait que je ne m'incrusterai pas trop tard. J'étais bien déterminé à ne rien faire qui aurait risqué de briser le charme.

Je craignais par-dessus tout que des silences gênants s'installent, mais il n'en a rien été. Délicieusement euphoriques l'un et l'autre, nous n'avons pas arrêté de nous raconter mille histoires sans importance tout au long de la soirée.

Après le dessert, nous nous sommes installés sur un petit canapé étroit, où nous avons siroté un thé à la menthe en continuant nos babillages, à voix de plus en plus basse. Nos corps se frôlaient de temps en temps mais, même si je trouvais cela plutôt agréable, je me faisais un point d'honneur à ne pas y voir d'invite.

Et puis, sans que rien ne l'annonce, nos bouches se sont trouvées, nos langues caressées. Je n'ai aucun souvenir de la façon dont nous nous sommes retrouvés ensuite nus, dans son lit. Au moment où je l'ai pénétrée, un roulement de tonnerre violent a résonné à travers les murs et la pluie s'est mise à tomber bruyamment contre le velux qui nous surplombait. Un éclair immense a lézardé la nuit quelques secondes plus tard.

J'ai eu la sensation que nous étions devenus éternels et que nous baignions à jamais dans une lumière éblouissante.

Mon très cher Charlie,

Me voici de retour à Oum el Kaab, bien mal surnommée par certains la nécropole des ombres, alors que pour moi tout ici est lumière.

Je garde un souvenir merveilleux du dîner qui a permis de nous rencontrer. Un sage a dit un jour que ce n'est pas la destination qui compte, mais le chemin. Le vôtre et le mien sont désormais liés à jamais, nous le savons tous les deux. Il est des évidences qui se passent de tous les mots.

Votre intérêt pour les mythes fondateurs de l'humanité et votre parcours personnel vous ont mené plus loin que la plupart sur le chemin de l'éveil. Permettez-moi de contribuer modestement à votre quête des secrets de l'univers en partageant avec vous quelques éléments venus de ma culture qui, j'en suis sûr, vous intéresseront.

Mon pays s'appelait autrefois Ha Ka Ptah, le Temple de l'Esprit de Ptah. Les Grecs l'ont déformé en Aegyptos, d'où vient le nom actuel d'Égypte.

Ptah est le dieu qui a tout créé, le démiurge dont le nom veut dire « celui qui ouvre ». Il est issu de l'océan primordial, Noun, qui n'est pas une divinité à proprement parler. Il est aussi nommé Thot, Atoum ou Amon. À chacun de ces avatars correspond un mythe fondateur aux nuances différentes, dont les symbolismes se complètent harmonieusement. Tous ont un lien direct avec le serpent, l'oiseau et le bélier – qui parfois devient taureau ou bouc ou démon cornu.

Comme vous le savez, le démon, dans l'Antiquité, n'a pas la connotation négative systématique donnée par le christianisme. Selon Socrate, il est la créature qui transmet aux dieux ce qui vient des hommes et aux hommes ce qui vient des dieux « de façon à mettre le Tout en liaison avec lui-même ».

C'est pourquoi il est toujours représenté avec des cornes, qui symbolisent à la fois la puissance et la connaissance dans tous les mythes fondateurs de la Terre, tout simplement parce qu'elles semblent jaillir hors de la tête. De là vient l'utilisation d'animaux tels que le bélier ou le taureau pour personnifier certains dieux ancestraux.

Nous avons fait l'amour comme si tous nos gestes avaient été réglés par un chorégraphe et répétés mille fois pour s'enchaîner de façon harmonieuse et douce.

Nous étions le premier couple.

J'étais le ciel et elle, la terre, comme Ouranos et Gaïa, reliés par l'eau et le feu de l'orage. Nous étions unis pour la première fois et depuis toujours. Nous ne formions plus qu'un seul être, une seule âme et toutes à la fois. Nous étions tous les couples, humains ou non. Nous étions la vie, l'œuf cosmique.

Nous avons joui ensemble. Nos cris d'extase se sont mêlés au fracas de la foudre. Tout l'univers nous contemplait et nous étions l'univers tout entier.

Nous sommes restés enlacés pendant une éternité, ivres de sentir nos peaux jointes, nous murmurant des mots émerveillés sans même les prononcer. Quand le temps s'est à nouveau écoulé, nous avons recommencé à faire l'amour.

Thot est « le seigneur du temps ». Il est dit qu'il inventa l'écriture et le langage et qu'il créa le monde par le verbe, comme Ptah, mais aussi comme Yahvé, le Dieu de la Bible. Il est également connu sous le nom de Hermès Trismégiste, inventeur de l'astronomie et de l'alchimie, architecte de Babel. Il est assimilé à Satan, l'ange de lumière qui s'est opposé à Dieu pour apporter la connaissance aux humains. Son nom égyptien, Djehouti, contient le dessin d'un oiseau et celui d'un serpent entortillé.

Atoum signifie à la fois « tout » et « rien », ce qui est très profond. C'est de sa semence que provient le premier couple dont descendent tous les autres dieux. Certains textes précisent que la semence en question est sa simple parole. Comme Ptah et Thot, il lui a suffi de nommer ses créatures pour qu'elles naissent. Il s'incarne en taureau. Son animal sacré est le serpent. Son hiéroglyphe comprend un faucon.

Elle s'est mise sur moi. Allongé sur le dos, j'ai plongé mon regard droit dans le sien. J'ai pensé au mantra « gloire au joyau dans le lotus ». Nous étions le joyau et le lotus. Nos jambes repliées formaient les pétales de la fleur sacrée, d'où Safiya la Pure émergeait de

toute sa hauteur. Mes mains sur ses hanches et les siennes sur ma poitrine dessinaient avec nos corps un diamant pyramidal – le joyau.

Mon pénis, érigé au plus profond de son temple jusqu'à sa clé de voûte, semblait être l'axe de son corps vertical, qui ondulait au rythme de nos soupirs comme un serpent de feu. Son visage d'ange lumineux, si proche et si lointain, planait dans un eden céleste. Ses cheveux noirs l'entouraient comme les ailes d'un oiseau de nuit.

Amon est différent des autres. Son nom peut se traduire par « le caché ». Il est à la fois le plus ésotérique et le plus présent des dieux. Sous la forme d'un oiseau, il pond dans l'océan primordial l'œuf cosmique d'où tout va naître. Sous la forme d'un serpent, il le féconde. Sous la forme d'un bélier, il exerce son pouvoir sur l'univers.

Au travers de cette triade, il apparaît dans la totalité des autres religions et cultures de la planète, bien au-delà du bassin méditerranéen, des Mayas aux Chinois, des Hopis aux Tibétains, des Aborigènes aux Dogons... et même chez les catholiques : le serpent s'y fait tentateur sous les traits de Samaël, l'oiseau apparaît en aigle de Patmos ou en Saint-Esprit et le bélier devient bouc pour incarner le Diable en personne.

Avez-vous d'ailleurs remarqué à quel point Amon rappelle Amen ? Amon, celui par qui tout s'accomplit. Amen, ce qui est accompli.

Au moment de l'orgasme, ses traits ont été traversés d'expressions fugitives que je ne lui connaissais pas jusqu'alors. Sur son visage ont défilé ceux de milliers de femmes inconnues, partageant le même déferlement, le même instant.

Dans la pénombre de la chambre, elle a semblé devenir une divinité infernale, aux traits déformés par une douleur insoutenable. Sa bouche s'est retroussée, en une grimace de fauve. Elle paraissait à la fois toute-puissante et désemparée, dépassée par la décharge de plaisir qui la secouait. Sa beauté était surhumaine, habitée par une énergie déchaînée qui la transcendait.

Elle était plus que Safiya. Elle était toutes les femmes. Elle était *la* femme.

La Femme Primordiale.

La compagne d'Amon s'appelle Mout, ce qui veut dire, tout simplement, la Mère. Ses particularités dépassent largement l'image apaisante de la maternité. Elle est la déesse vautour qui ramène les hommes à la vie, ressemblant ainsi à la fois à Horus et à Isis. Elle prend également l'apparence d'une lionne redoutable qui déchire ceux qui lui déplaisent. Elle porte un disque solaire entouré d'un serpent. Le fils qu'elle a d'Amon est le dieu de la Lune. Elle est née de l'eau primordiale et ses éléments sont la terre, l'air et le feu.

Je suis sûr que vous pensez en ce moment même à Lilith. Elle en a, en effet, tous les attributs. Ceux de la féminité : la fertilité et la puissance, la férocité et la tendresse, la sensualité et l'effacement, la fragilité et la complétude, la lumière et la nuit, la vie et la mort.

Cette nuit-là, quelque chose de surnaturel s'est produit. Quelque chose de réellement magique qui nous a transfigurés. Nous sommes allés au-delà de la mort, puisque nous sommes nés à une vie nouvelle.

Au petit matin, je me suis levé le premier. Il fallait que je me dépêche si je ne voulais pas manquer mon train.

Je me suis lavé, habillé rapidement et j'ai préparé du café ainsi que quelques tranches de pain grillé. Pendant qu'elle prenait sa douche, j'ai rapidement griffonné un mot, que je suis allé cacher sous son oreiller pour qu'elle le trouve le soir suivant. Je voulais fixer sur le papier l'essentiel de ce qui me traversait. Tenter d'exprimer ce sentiment d'avoir vécu une expérience quasi mystique. Une initiation. Un éveil.

Je me sentais, je *nous* sentais comme ne faisant qu'un avec tout le reste de l'univers.

Amon finit par absorber Rê le soleil pour devenir Amon Rê. Amon le Secret et Rê le Lumineux. Amon Rê, le Très Lumineux Secret. Mon nom a la même signification que le sien. Mais de cela, je vous reparlerai une autre fois.

Transmettez mon salut cordial à votre amie Claire, dont la générosité et l'amour sont des présents précieux, et à ce cher Johan, que je découvre un peu plus à chacune de nos conversations. Il ne me surprendrait pas qu'il trouve lui aussi le chemin de l'éveil s'il sait ouvrir son cœur. Il suffit parfois d'une seule rencontre. Si elle doit se produire, elle se produira le moment venu.

Anouar

Safiya m'a appelé la nuit suivante, juste après avoir lu mon mot. Elle était heureuse et très émue.

Ce mot, il est gravé en moi à jamais. Il disait :

Et puis un jour, c'est là. Au moment où on n'attend plus rien, où on croit que tout est déjà arrivé. Qu'il n'y a plus qu'à laisser couler les jours qui restent jusqu'au dernier. Que les repères sont clairs. Qu'on se sent heureux ou, du moins, pas si malheureux. Que la vie c'est ça, que la vie c'est comme ça.

On part voir des amis quelques jours et tout l'univers change de centre sans que rien ne l'annonce. Et tout se passe de façon naturelle, il n'y a pas un avant et un après. C'est là depuis toujours. Tout s'est enchaîné depuis toujours pour en arriver là, comme si tout n'avait servi qu'à ce moment-là.

Et les âmes se rassemblent.

Chaque femme, avant ce moment, avait semblé être la première femme, celle à qui on voulait tout donner. Et puis il y en avait une autre, et une autre, et une autre.

Jusqu'à celle-là. Elle. Toi.

Elle m'a dit à quel point elle partageait avec moi tout ce que je ressentais, y compris cette empathie intense avec toutes les formes de vie et cette sensation de nous retrouver hors du temps, à contempler le monde tel qu'il avait été et tel qu'il deviendrait. Je lui ai raconté la vision qui m'avait traversé lorsque j'étais dans sa rue en arrivant chez elle et que je m'étais projeté dans l'oiseau, comme un écho annonciateur de notre transmutation imminente.

Elle m'a dit que l'oiseau était Horus, celui qui est au-dessus. Elle m'a aussi parlé de la création du monde vue par ses ancêtres égyptiens. J'en suis resté fasciné. J'ai compris ce que j'avais vu. J'ai su ce que voulaient dire le serpent, l'oiseau et le bélier.

Lorsque Anouar m'avait fait percevoir que Claire avait eu un rêve prémonitoire, je n'avais pu trouver à ce phénomène aucune explication rationnelle qui me semblait totalement satisfaisante. Je n'en avais pas plus, désormais.

La différence, c'est que je me disais que l'explication, quelle qu'elle soit, n'avait en fait aucune importance.

Moi aussi j'étais devenu un passeur.

Chapitre 11

Davantage

*Je suis le fils de l'homme et de la femme.
Ça m'étonne, je croyais être davantage.*

Long Chris

*Ceux qui s'aiment se reconnaîtront de vies en vies
dans la goutte flamboyante du coeur.*

Djangchoub Chöd Dron

Dans les jours qui ont suivi ma première nuit avec Johan, j'ai eu l'impression que le monde entier voyait à quel point j'étais heureuse. Je ne sentais pas le temps passer, assise à ma caisse à Inter. Mieux, les clients me souriaient, disaient un mot gentil, remarquaient mon euphorie. J'avais envie de les embrasser tous et de leur raconter à quel point j'aimais Johan.

Même si ça peut paraître paradoxal, je me suis surprise plus d'une fois à m'imaginer en train de faire l'amour avec tel ou tel homme passant à ma caisse, tellement je voulais partager mon bonheur. Je ne songeais pas à le faire vraiment, bien sûr. Mais je sentais comme une pulsion érotique permanente, une envie d'encore plus de plaisir sexuel, pas par dépravation, mais pour donner à tous ces hommes une idée de l'extase que j'avais connue avec Johan. En fait, chaque visage que je voyais, chaque odeur que je sentais, chaque objet que je touchais, tout me rappelait la nuit d'amour extraordinaire que je venais de passer. Et tout me donnait envie de la revivre.

Mes enfants ont tout de suite réalisé que j'avais changé. Ils étaient ravis de me voir aussi heureuse, souriante, détendue. Du coup, eux aussi se sont montrés adorables avec moi. Nous avons même terminé les devoirs du soir en bataille de polochons, délicieusement secoués par un fou rire inextinguible. Je leur ai dit que j'étais amoureuse. Ils m'ont répondu qu'ils aimaient ça, que je le sois.

Quand je leur ai raconté que c'était un coup de foudre, Dora m'a demandé s'il y avait eu du tonnerre. J'en suis restée interloquée plusieurs secondes. Oui, le ciel et la terre réunis nous avaient accompagnés tout au long de notre nuit. L'orage avait été provoqué par l'intensité de nos émotions, la fusion de nos corps, la tornade de nos sentiments. Gebril et Dora ont été très impressionnés quand je leur ai expliqué ça. Très admiratifs aussi. La

bataille de polochons est repartie de plus belle et ils se sont couchés à une heure avancée de la nuit.

Mais, pour une fois, ça m'était bien égal l'heure qu'il pouvait être. Moi, j'étais hors du temps, au paradis. Comme dans la chanson de Manu Chao : « Il est minuit à Tokyo, il est cinq heures au Mali, quelle heure est-il au paradis ? ».

Je voyais Johan partout où je regardais. Je le voyais irradier une lumière à la fois intense et infiniment douce. Je sentais la même lumière émaner de moi. J'étais tellement heureuse que j'en avais presque le souffle coupé. J'avais l'impression que nous étions devenus bien plus que deux humains. Tout ce qu'il y avait de divin en nous m'apparaissait comme jamais avant. Je n'aurais pas été surprise si je m'étais mise à voler. Et je me sentais immortelle. Non, mieux, éternelle. Johan et moi, nous étions là depuis toujours et nous serions là à jamais. Il était tous les hommes, j'étais toutes les femmes.

Voilà, c'était ça. C'était ça qui me donnait le fantasme de faire l'amour avec tous les hommes : tous les hommes étaient Johan. Et moi, j'étais chacune des femmes aimées par un homme depuis la nuit des temps. Il ne s'agissait pas d'infidélité mais d'empathie. Je ne voulais pas, moi, Safiya, qu'un autre homme que Johan me touche vraiment, et je n'avais aucune envie que lui, Johan, touche une autre femme que moi. Mais je me sentais en harmonie avec tout l'amour que ces autres hommes et ces autres femmes partageaient. Je le ressentais au plus profond de moi. Je savais que Johan le ressentait aussi.

Je ne voulais qu'une chose, désormais : passer tout le reste de ma vie avec lui. Et être heureuse, enfin. Voir mes enfants heureux, voir Johan heureux. Grâce à notre amour.

Rien de ce qui existe en ce monde n'est en dehors de toi, mon bien-aimé. Tu es tout et tout est un quand je suis avec toi. Et je me sens belle dans tes yeux. Je ne vois plus tout ce qui m'opprime, tout ce que je n'aime pas. Tous mes défauts s'envolent et je deviens la plus sublime des déesses quand tu me regardes et que tu m'aimes.

Un très beau poème du grand sage soufi Rûmî, que mon père me récitait souvent pendant mon enfance, m'est revenu en mémoire :

*Qui est aimé est beau, mais en revanche,
Il n'est pas nécessaire que tout ce qui est beau soit aimé.
La beauté fait partie de la capacité d'être aimé.
Être aimé est l'essentiel.*

Quand une chose est aimée, certainement il y a de la beauté en elle.

Chaque soir, j'appelais Safiya. J'attendais 22 heures pour lui laisser le temps de passer la soirée avec ses enfants et de les coucher. Je voulais qu'elle soit totalement disponible. J'adorais ce moment de la journée par-dessus tout. Je l'imaginai en train de guetter son portable. Elle décrochait dès la première sonnerie. Sa voix douce m'enveloppait, ses mots me caressaient.

Au fur et à mesure que le sommeil nous gagnait, nous nous allongions sur nos lits, chacun de notre côté. Nous ne raccrochions qu'à la limite de nous endormir, nous chuchotant quelques derniers mots doux. Nous ne disions jamais « à demain » mais « à tout de suite », puisque nous savions que nous allions nous retrouver dans nos rêves. Les derniers sons que nous percevions étaient nos respirations de plus en plus profondes. Je glissais dans le sommeil avec la sensation délicieuse que je regardais Safiya s'endormir et que je la verrais s'éveiller tout contre moi.

La distance qui nous séparait n'existait plus, nous étions un à nouveau. Non, nous étions plus qu'un, nous étions davantage. Bien plus qu'un homme et une femme, bien plus qu'un couple, que n'importe quel couple. Davantage.

Même l'idée qu'un jour nous serions vieux et que nous finirions par mourir n'avait plus aucune importance. Toutes ces années qui nous attendaient, nous serions ensemble. Jamais je ne perdrais Safiya. Jamais elle ne me perdrait. Nous ne nous étions pas rencontrés, nous nous étions retrouvés. Nous avions la certitude de nous être déjà aimés dans des milliers de vies précédentes et de continuer à nous aimer dans toutes les suivantes. Nous étions nés du même œuf primordial à l'origine du temps et de l'espace. Nous étions le premier couple et, dans des milliers de générations, nous serions le dernier.

Je ne suis ici que pour ça. Nous ne sommes ici que pour ça.

Charlie reçut un nouveau mail d'Anouar. Très court. Il s'agissait de quelques vers de son poète et philosophe favori, Djalâl ud-Dîn Rûmî.

Il fut ému aux larmes quand il le lut, comme si ces mots avaient été en lui de tous temps, comme s'il les connaissait déjà sans jamais avoir pu les exprimer.

Tout est un, la vague et la perle, la mer et la pierre.

Rien de ce qui existe en ce monde n'est en dehors de toi.

Cherche bien en toi-même ce que tu veux être puisque tu es tout.

L'histoire entière du monde sommeille en chacun de nous.

Tout ce qu'il ressentait depuis toujours était là, en quatre lignes sublimes, écrites huit siècles plus tôt et vraies pour l'éternité. Il se demanda si d'autres personnes ressentiaient au même moment les mêmes sensations que lui. En fait, il en était certain. Quelque chose était en train de se produire, l'accumulation d'évènements de ces derniers jours lui sautait aux yeux : le rêve prémonitoire de Claire, la rencontre avec Anouar tellement riche de résonances, le coup de foudre entre Safiya et Johan comme une conséquence ultime de faits microscopiques qui, mis bout à bout, ne pouvaient conduire qu'à ce moment-là. Sans parler de tous les signes qu'il n'avait pas su voir parce qu'ils se révéleraient comme tels plus tard, dans une heure, une semaine ou une décennie.

Il avait coutume de considérer le temps comme élastique mais il était lui-même surpris de l'ensemble étonnant de faits qui venaient de converger comme une évidence. Pourquoi à ce moment-là, il n'en savait rien. Mais il ne doutait pas qu'il le comprendrait tôt ou tard. Ce qui lui semblait évident, c'était la superposition de ces boucles temporelles d'amplitudes très différentes, soudain entrées en synchronie.

Il ne s'était passé que quelques jours entre sa rencontre fortuite avec Safiya à l'Intermarché et celle tout aussi inattendue avec Anouar grâce à Johan.

Il s'était écoulé plusieurs années entre le moment où ces deux derniers s'étaient connus et celui où la route de Johan avait croisé celle de Safiya, justement grâce à ce dîner.

Dîner au cours duquel Charlie avait raconté à Anouar sa rencontre trente ans plus tôt avec le Karmapa, pilier fondateur de toute sa vie, dont il n'avait jamais parlé auparavant, pas même à ses deux plus proches amis, Claire et Johan. Non qu'il ait voulu leur cacher quoique ce soit. Simplement, il n'avait jamais senti le besoin de le faire.

Anouar, l'égyptologue féru d'histoire ancienne qui avait balayé en quelques minutes des milliers d'années, truffées de croisements avec la vie passée de Charlie, de Claire ou de

Johan – Lilith la Primordiale, qui planait sur eux depuis des années si ce n'est depuis toujours, Gabrielle sa descendante passée des ténèbres à la lumière, le mystérieux Ange qui avait joué un rôle obscur mais décisif dans la destinée de Sibylle, pour qui Johan avait failli perdre la vie.

Et l'amour. L'amour qui avait déchiré puis transfiguré Charlie. L'amour qui avait brûlé puis éveillé Claire. L'amour qui avait sublimé Johan et Safiya bien au-delà de tous leurs rêves.

L'amour sous des formes si différentes et pourtant tellement semblables.

L'amour, encore et toujours.

La Femme, encore et toujours.

Le très lumineux secret.

Très haut dans le ciel d'Oum el Kaab, alors que le soleil enflammait l'horizon et les dunes avant de laisser la place à l'obscurité, le faucon aperçut l'uræus qui semblait dormir sur une sépulture encore cachée par le sable.

Le cobra femelle redressa sa tête triangulaire et salua le rapace en ondulant gracieusement. D'un mouvement imperceptible de ses rémiges, Horus se mit à tourner sans un bruit au-dessus d'Ouadjet, sa protectrice.

Chapitre 12

Mandala

*Celui qui regarde au dehors rêve. Celui qui regarde
au-dedans s'éveille.*

Carl Jung

*La plus haute joie est aussi la plus haute fonction.
Plus nous développons amour et joie, vue juste et
force, plus nous sommes près de la vérité.*

Lama Ole Nydhal

Les hommes et les femmes de la tribu, adultes et enfants, étaient tous allongés sur le dos, les yeux fermés. Les trente corps semblaient être les rayons d'un grand soleil, les pieds vers le centre et les têtes vers l'extérieur. Seul Powaga était debout, au coeur du cercle, son tambour rituel dans une main et la baguette dans l'autre. Le chaman frappait lentement la peau en dansant. Il psalmodiait un chant immémorial. Personne n'aurait su dire de quand il datait. En Hopi, il n'existe aucun mot, aucune expression, aucune façon de décrire ce que nous appelons le temps.

Prenant alternativement une voix grave et une plus aiguë, Powaga racontait l'histoire de la création du Monde par Tawa le Dieu Soleil et Kokyanwuhti la Déesse Terre.

*- Je suis Tawa, je suis la Lumière, je suis la Vie.
Je suis le Père de tout ce qui viendra.*

*- Je suis Kokyanwuhti, je reçois la Lumière, je nourris la Vie.
Je suis la Mère de tout ce qui viendra.*

*- Une multitude de pensées étranges se forment dans mon esprit
Les oiseaux plein de beauté qui volent dans l'Au-Dessus
Les animaux qui se déplacent sur la Terre
Et les poissons qui nagent dans les Eaux.*

*- Je vais rendre réelles toutes tes pensées,
Mes doigts habiles façonnent toutes ces créatures
Je les dépose sur le sol.*

- Ils sont inertes, il faut leur donner un esprit.

- Donnons leur la vie.

*- Maintenant créons des êtres à notre image
Pour qu'ils puissent jouir de ce monde.*

*- Mes doigts habiles façonnent l'Homme et la Femme.
Chantons pour eux le Chant de la Vie,
Je les prends dans mes bras pendant que tu les réchauffes,
Les voilà qui s'animent.*

Le rythme du tambour accéléra peu à peu pendant que le chaman continuait son évocation. Au terme de son chant, il déclama d'une voix forte :

*Kokyanwuhti et Tawa dirent alors aux Hommes :
Respectez le monde que nous avons créé pour vous
Vivez en harmonie avec lui
Et vous serez heureux.*

Puis, il se tut. Seul le son du tambour rythmait la méditation profonde où se plongeaient désormais les membres de la tribu.

Le lama était profondément plongé dans sa méditation. En position de lotus sur une estrade, face à la petite foule de fidèles et de curieux, il semblait irradier d'une lueur douce et apaisante. Ses mains étaient croisées en un mudra d'offrande. Les auriculaires se croisaient pour toucher les pouces de l'autre main, les annulaires collés et pointés vers le haut, chaque majeur touchant l'index opposé. Il avait les yeux fermés et souriait aux

daikinis qui, dans un monde parallèle, déployaient devant lui le mandala de la Joie Suprême.

Johan était là, dans la salle, empli d'une émotion intense. Il avait vu quelques heures plus tôt un bref article dans Libé, qui mentionnait la venue du lama à Paris pour donner une conférence sur la Voie du Diamant dont lui avait tant parlé Charlie. Il s'était attendu à voir un vieux Tibétain en robe safran mais le lama était un Occidental et pas n'importe lequel. Grand, musclé, vêtu d'un jean et d'un t-shirt, parlant plutôt bien le français, il était l'homme qui avait fait venir Karmapa en Occident pour la première fois, trente ans plus tôt. Lui et son épouse avaient été les deux premiers disciples occidentaux de Karmapa quand ce dernier habitait encore au Sikkim, près du Tibet. Depuis, ils avaient créé plusieurs centaines de centres bouddhistes partout en Europe.

Johan savait que Charlie le connaissait. Ce dernier, toujours aussi discret sur son passé, lui en avait dit à peine quelques mots au détour d'une phrase, des mois auparavant. Johan n'y aurait sans doute pas repensé sans le moment très émouvant du dîner avec Anouar et Safiya, lorsque Charlie avait évoqué le Karmapa, une rencontre qui allait marquer toute sa vie. Quelques jours plus tard, Johan se retrouvait devant l'homme qui avait rendu possible cette rencontre.

Le lama reprit la parole.

- Beaucoup de religions disent que vous devez agir pour faire plaisir à un dieu ou pour éviter de le fâcher, et que c'est pour cela qu'il faut être bon envers son prochain. Elles disent que le pire ennemi, c'est le Mal. Le bouddhisme dit qu'il n'y a que l'homme et que son pire ennemi, c'est la stupidité. Ce n'est pas pour contenter un dieu qu'il faut être bon. Il faut être bon parce que si vous ne l'êtes pas avec les autres, les autres ne le seront pas avec vous. Ils ne voudront pas vous aider quand vous aurez des problèmes, ils ne feront pas attention à vous quand vous serez malades, ils ignoreront ce qui vous arrive quand vous mourrez. Ne pas être bon, ce n'est pas une question de mal. Ce n'est qu'une question de stupidité. Nous voulons tous le bonheur et éviter la souffrance. La façon la plus simple d'atteindre ce but, c'est d'éprouver de la compassion pour les autres. Le bouddhisme est basé sur la loi de la causalité. Chaque cause a un effet. Si vous connaissez les causes et leurs effets, il est très simple de trouver le bonheur. Nous seuls sommes responsables de ce qui nous arrive. Les actions, paroles et pensées du passé sont à l'origine de notre situation présente et nous semons sans cesse de nouvelles graines pour notre avenir.

Johan écoutait, un large sourire éclairant son visage. Là où il s'était attendu à un prêche religieux basé sur des croyances plus ou moins exotiques, voilà qu'un Danois décontracté lui expliquait que le bien n'était pas une question de morale ou de foi mais simplement de bon sens.

Une femme dans l'audience prit la parole.

- Lama ? Est-ce que l'homme et la femme ont autant de chances d'atteindre l'état d'éveil ?

- Oui, bien sûr. L'homme et la femme sont différents mais égaux. L'homme apporte la joie suprême et la femme apporte l'espace.

Le corps de Kwahu était allongé à côté de celui de sa compagne Tuwa. Leurs esprits commencèrent à s'en détacher, aidés par le tambour du chaman. Kwahu était devenu un aigle, posé sur son corps humain. Il se réchauffa quelques minutes, face au soleil levant. Puis il déploya ses ailes et, d'un ample battement, s'envola sans effort au-dessus de Tuwa, qui elle s'était transformée en une prairie verdoyante s'étendant à perte de vue. Il aimait admirer depuis le ciel sa beauté infinie et la générosité avec laquelle elle accueillait ses frères et sœurs. Il salua Choviohoya le jeune cerf, Pachu'a le serpent d'eau à plumes, Sihu la fleur et Pavati l'eau claire. Il traversa le double arc-en-ciel formé par Chochokpi, le trône des nuages.

Par la grâce de Tuwa, le désert minéral où vivait la tribu était redevenu un éden fertile, empli de vie aussi longtemps que durerait leur méditation. Pour Kwahu et Tuwa, l'un et l'autre des paysages étaient tout aussi réels. Leur apparence ne dépendait que de leur état de conscience.

- La nature de base de notre esprit est comme l'espace, indestructible et sans limite. Si nous travaillons avec l'esprit et faisons cette expérience, nous réveillons les qualités

naturelles : nous sommes sans crainte et recevons un surplus d'énergie pour aider les autres.

Plus le lama parlait et mieux Johan comprenait pourquoi Charlie avait été autant séduit par cette religion qui n'en était pas une. D'ailleurs, à un moment, le lama s'amusa un peu avec l'étymologie du mot « religion » :

- Religion vient du latin re-ligare, ce qui veut dire re-liaison, au sens de lier à nouveau l'homme à Dieu, comme s'il en avait été séparé initialement et que, grâce à la religion, il retrouvait Dieu. L'homme aurait donc été uni à Dieu, puis séparé de lui, puis uni à nouveau. Le bouddhisme devrait s'appeler une « liaison », puisque l'homme qui atteint l'état d'éveil ne l'atteint qu'une seule fois. Pourquoi, en effet, perdrait-il l'état d'éveil une fois qu'il l'a atteint ? Pourquoi imaginer un paradis initial où l'être humain serait proche de Dieu pour en être ensuite chassé et devoir subir des épreuves afin de se lier à nouveau à ce Dieu ? N'est-il pas bien plus simple de regarder la réalité – l'homme évolue depuis son apparition sur Terre, développe ses capacités d'analyse, comprend la règle de causalité, découvre les moyens de supprimer ce qui obscurcit son jugement et finalement atteint un état dans lequel son esprit est totalement éveillé, l'état de Bouddha. Une fois parvenu à ce résultat, pour quelle raison inexplicable voudrait-il tout oublier et recommencer à zéro ? Ce serait stupide. Et lorsqu'on arrive à l'état d'éveil, c'est justement qu'on n'est pas stupide.

Quand Kwahu, Tuwa et les autres membres de la tribu sortirent de leur méditation en revenant dans leur corps humain, l'aube commençait à poindre. Combien de jours s'étaient écoulés depuis le début du rituel ? Un seul ? Deux, cinq ? Personne ne le savait et personne ne s'en souciait.

Powaqa le chaman vint s'asseoir parmi les autres. Il montrait ainsi qu'il était un membre de la communauté comme les autres et que tous avaient la même importance. Dans un cercle, personne ne se retrouve devant ou derrière un autre, tous se font face.

Le cercle de tambour devint cercle de palabre. Ils racontèrent à tour de rôle leurs visions, dans un mélange de sérénité et d'euphorie. Beaucoup d'entre eux s'étaient croisés sous leur forme d'esprits, à des époques et en des lieux différents mais pourtant superposés et indissociables. Chacun avait vu l'âme des autres, partagé des émotions et des pensées,

senti à quel point tous étaient des émanations différentes d'une seule entité. Humains, animaux, plantes, ils ne faisaient qu'un sur la Terre sacrée.

- Le premier homme à s'être réincarné consciemment a été le premier Karmapa, au Tibet. Le Dalai Lama est le plus connu de tous les lamas. Pourtant, le premier Dalai Lama, né en Mongolie, a été l'élève d'un élève du quatrième Karmapa. Quant à moi, je suis un élève du seizième Karmapa. Il avait atteint l'éveil dès sa naissance. Son état de conscience était tel qu'il avait une perception totale de toutes les vies et de tout ce qui arrivait. Il savait à tout moment quels événements se produisaient autour de lui, aussi bien dans l'espace que dans le temps. Il pouvait sentir ce qui se passait hors de son champ de vision et deviner ce qui allait se réaliser dans le futur. J'ai souvent été témoin de ses capacités. Il me disait par exemple : « Telle personne, dans telle ville, est en train de penser ou de dire telle chose. Elle viendra me voir dans deux jours pour cette raison. » Et c'est ce qui se passait. Il a annoncé sa mort un an et demi à l'avance, en décrivant les circonstances et le lieu et demandant à ses proches, dont je faisais partie, de rassembler tous ses amis dont il a donné les noms. Nous étions cent onze autour de lui le jour de sa mort, nous savions tous ce qui allait se passer, puisqu'il nous l'avait raconté. Alors qu'il aurait dû être tordu de douleur par le cancer qui le détruisait, il nous souriait et nous a parlé normalement jusqu'au moment où il s'est éteint, en position de méditation. Son corps est resté souple et chaud pendant plusieurs jours. Lorsqu'il a été incinéré sur un haut-plateau verdoyant du Sikkim, un aigle immense a survolé le bûcher et deux arcs-en-ciel se sont formés autour du soleil.

Charlie passa la soirée à revoir pour la énième fois la trilogie des Qatsi en DVD. Il avait une préférence pour le premier volet, Koyaanisqatsi, qu'il avait découvert lors de sa sortie en salles près de vingt-cinq ans plus tôt. Il était fasciné par les trois prophéties Hopi sur lesquelles avait été construit le film inclassable et envoûtant de Godfrey Reggio. Elles étaient incroyablement visionnaires :

- *Si nous extrayons des choses précieuses de la terre, nous favoriserons le désastre.*
- *Lorsque des toiles d'araignées seront tissées d'un bout à l'autre du ciel, viendra le Jour de la Purification.*
- *Un récipient de cendres pourrait un jour tomber du ciel, faisant flamber la terre et bouillir les océans.*

La première prophétie mettait en garde, de façon évidente, contre les dérèglements écologiques qui suivraient une surexploitation des ressources de la Terre. La troisième semblait parler d'Hiroshima et, plus généralement des bombes nucléaires, ou peut-être d'une météorite.

La deuxième était plus mystérieuse. Les toiles d'araignée dans le ciel pouvaient être une allusion aux traînées des avions, aux réseaux électriques, voire même à Internet. Dans tous les cas, cela rendait ce Jour de la Purification imminent.

Mais de quelle purification pouvait-il s'agir ? Un chrétien aurait pensé immédiatement au jour du Jugement Dernier, autrement dit la fin du monde.

Pas un Hopi. Ni un Navajo. Ni un Maya. Ni aucun homme en symbiose avec la Nature, comme tous les peuples tournés vers le chamanisme, que ce soit sur le continent américain, en Asie ou en Afrique.

Pas non plus un bouddhiste comme Charlie. L'expression était trop belle pour être négative. Il y voyait l'annonce d'un éveil collectif, d'une transformation radicale de l'humanité ou d'une partie d'elle. L'émergence d'êtres humains possédant un niveau de conscience supérieur.

Charlie aimait également beaucoup la suite de Koyaanisqatsi, Powaqqatsi, qui montrait, sans aucun commentaire, l'affrontement culturel et spirituel entre les nations industrialisées principalement mues par le matérialisme et les peuplades qui restaient en symbiose avec la Terre.

Le générique de fin expliquait que le titre, Powaqqatsi, pouvait se traduire par « la vie en transition ».

- Je suis un lama Phowa. J'enseigne la mort consciente. Il ne s'agit pas d'une abstraction ou d'un concept académique. Il s'agit d'une réalité. Phowa permet d'envoyer son esprit hors de son propre corps et d'atteindre une grande félicité et une grande joie. Il est ainsi possible de perdre toute peur de la mort. D'autres transformations mentales se produisent. Le mot Phowa signifie littéralement « un oiseau qui s'envole à travers une verrière », c'est son sens exact. Phowa est un transfert de la conscience, une transition entre la vie qui se termine et l'éveil.

Chapitre 13

Tjukurpa

*Il est un être formé dans le chaos
Né avant ciel et terre, silence, vacuité.
Il se tient seul, inaltérable
Circulant partout sans s'épuiser
On peut y voir la Mère du Monde
Ne connaissant pas son nom
Je l'appelle la Voie.*

Lao Tseu

*Les dieux, eux, étaient occupés à se déguiser en arbres
et en animaux, la forme sous laquelle nous les voyons
toujours quand nous parcourons les étendues
sauvages.*

Martin Prechtel

Kuniya sentait le lien.

Elle regarda longuement la masse oblongue d'Uluru, face à elle. L'immense roc rouge se détachait sur le ciel bleu métallique comme une île aux parois quasi verticales, posée sur l'océan minéral du bush australien. Il était là depuis le Temps du Rêve, quand Serpent Arc-en-ciel avait façonné le monde avec les Hommes Eclairs.

Elle contempla les alignements des plantes, des cours d'eau et des pierres qui convergeaient vers Uluru. Visibles uniquement des Anangu, ils lui murmuraient le chant immémorial de Tjukurpa, inscrit tout au long des âges depuis l'aube de l'humanité. Chaque lieu correspondait à un rêve précis. Le rêve Kangourou, le rêve Émeu, le rêve Pierre Ronde, le rêve Eau Souterraine, le rêve Branche Fendue, le rêve Bivouac du Premier Clan, tous les rêves étaient là et Kuniya les connaissait tous, même ceux qui remontaient à l'arrivée des premiers Anangu sur cette terre.

Tjukurpa... l'histoire du Temps du Rêve, la signification de toutes choses, la loi qui régit la vie et la mort, la vraie nature de l'Univers.

Tjukurpa, le passé, le présent, le futur.

Tjukurpa, le lien.

Kuniya vit défiler devant ses yeux chacun de ses ancêtres, depuis sa mère jusqu'à la lointaine aïeule qui, cinquante mille ans plus tôt, s'était arrêtée au pied d'Uluru pour la première fois. Elle vit aussi tous ses descendants. Elle vit où étaient et où seraient dispersés chacun des fragments de leurs corps, traçant de nouvelles pistes sur le sol, glissant dans les ruisseaux, croissant au cœur des feuilles et des branches, dansant dans les corps d'autres humains ou d'animaux, passant de rêve en rêve pour transmettre leur savoir.

La Mère du Monde avait créé Tjukurpa. Par la simple force de sa pensée, elle avait ensuite créé la matière qui, sous des apparences multiples, ne formait qu'un seul tout - les

étoiles, la Terre, les plantes, les animaux, les hommes. C'est pourquoi Kuniya, comme tous les Anangu restés purs après l'arrivée des colonisateurs, ne comprenait pas l'idée même de posséder ou de dominer. Elle possédait déjà tout, puisqu'elle était une partie de ce tout. Et dominer qui et pourquoi ? Est-ce qu'un doigt de pied peut dominer une oreille ? Est-ce qu'un cil possède un ongle ?

De ce fait, Kuniya ignorait l'avarice, l'envie, la jalousie, le vol, le mensonge, la méchanceté, la soumission, la torture, le meurtre, les conflits, la guerre et bien d'autres travers détestables des Pyranipa, les hommes venus d'ailleurs.

Comme tous les Anangu, elle les regardait gesticuler dans tous les sens depuis leur arrivée, comme on regarde avec indifférence une fourmilière sans chercher à comprendre l'agitation fébrile de ses occupants venus à la surface. Un jour ou l'autre, ils finiraient par disparaître à nouveau sous le sol, tellement leur temps était accéléré. En attendant, celui des Anangu s'était arrêté.

Alors, peu importait si cela devait prendre mille ans ou plus. Tjukurpa était le temps.

- Lama, comment peut-on distinguer ce qui est réel de ce qui est illusoire ?
- Tout ce que nous voyons finit un jour par se transformer en quelque chose d'autre.

Rien de matériel n'est permanent. Nous-mêmes, nous naissons, nous vivons, nous mourons et ensuite notre corps se décompose et finit par être recyclé au travers de tout ce qui l'entoure – la terre, l'eau, les plantes, les animaux qui mangent les plantes, les animaux ou d'autres hommes qui mangent ces animaux. Tout ce qui est matériel est donc formé d'éléments qui proviennent de myriades de sources différentes. Et la matière n'est rien d'autre que ce que nous percevons du monde qui nous entoure, au travers de nos sens, dont nous savons qu'ils sont imparfaits et limités. La seule chose qui soit permanente, c'est l'esprit. Seul l'esprit est réel. Bouddha est arrivé à cette conclusion il y a des milliers d'années, après avoir longuement médité sur l'impermanence. Et aujourd'hui, les physiciens sont parvenus à la même constatation. Ils disent que la matière elle-même est une illusion. Les particules élémentaires qui composent la matière sont formées uniquement d'énergie, de pure énergie. La matière est, en fait, immatérielle. Seul l'esprit

existe. C'est l'esprit qui a créé le monde qui nous entoure. Plus nous progressons vers une claire conscience, plus nous réalisons que tout est esprit.

Haut dans le ciel, à la verticale parfaite de Kuniya, un 747 traça un trait blanc lumineux vers l'est, comme pour ajouter une piste de plus au dessus d'Uluru. En le suivant des yeux, Kuniya partit en rêve au-delà de l'horizon. Elle traversa un océan immense et atteignit une falaise qui surplombait le rivage, comme Uluru la surplombait. Sur le haut plateau désertique qui s'étendait au-delà, elle vit, gravée dans le sol pierreux, une large voie rectiligne terminer la piste initiée par l'avion.

Un homme était assis tout au bout. Il était vêtu d'un grand sarapé en laine de lama et coiffé d'un chapeau noir, rond comme une grosse mangue. Il portait autour du cou une lanière de cuir retenant un petit sac rempli d'amulettes faites d'herbes, de bouts d'os et de poussière volcanique.

Kuniya sentit que le soleil était désormais dans son dos et non plus au zénith.

À près de quinze mille kilomètres d'Uluru, dans la plaine de Nazca au Pérou, le chaman s'assit comme chaque soir au bord de la route, à l'endroit où la plus longue des pistes mystérieuses gravées dans le sol s'élançait vers l'ouest. Et, comme chaque jour, il se demanda ce qui pouvait bien se trouver là-bas, au-delà de la falaise, de l'autre côté de l'océan.

Un sifflement retentit au-dessus de lui. Il leva la tête vers le ciel déjà sombre. Juste à la verticale, un urubu à tête rouge planait lentement en direction du soleil couchant, là où l'extrémité de la piste semblait se perdre.

Le chaman regarda le disque rougeoyant et crut y voir le visage envoûtant d'une femme à la peau sombre et aux yeux de serpent. Elle le fixait, avec curiosité et bienveillance. Un chant inconnu résonna dans l'air sec du haut plateau pendant que le soleil s'enfonçait sous la ligne de crête. Il eut la sensation qu'il reconnaissait cette musique et ce visage. Il sourit.

Il sentait le lien.

Je me suis réveillé en sursaut, certain d'avoir entendu une femme murmurer mon nom. Quatre heures du matin.

J'étais parti de la salle de conférences vers minuit, après avoir pris refuge auprès du lama comme plusieurs dizaines d'autres auditeurs. Il avait pressé son front contre le mien, tout en posant sur mon crâne une petite boîte ronde métallique qu'il portait autour de son cou. Il m'avait alors murmuré cette phrase étonnante : « Quelle vie extraordinaire nous vivons, toi et moi. »

Sur le chemin du retour, ses derniers mots me tournaient dans la tête. J'avais la sensation euphorisante d'être relié au monde entier. Une fois revenu dans ma chambre, j'avais eu envie d'appeler Safiya mais ne l'avais pas fait, elle devait certainement dormir. Je m'étais allongé et rapidement assoupi, la retrouvant dans tous mes rêves.

Je la vis au milieu d'un immense plateau pierreux parler au lama que j'avais rencontré. Sauf qu'il portait un poncho bariolé et un drôle de chapeau rond. Son visage, traversé de dizaines de petites rides rieuses, resplendissait d'une bonté rayonnante. Un grand condor aux ailes noires et la tête rouge planait au dessus d'eux, comme pour les protéger. Sous la lumière du soleil couchant, la falaise qui se trouvait dans leur dos devint rouge carmin. De son sommet partait un double arc-en-ciel, alors que le ciel était sans nuage. Des milliers de fleurs surgirent du sol soudain fertile et Safiya éclata de rire en applaudissant comme un enfant. La nuit recula.

Je la vis marcher dans un désert parsemé de petites broussailles desséchées qui s'étendait à perte de vue. Sa peau était devenue noire et elle était nue. La chaleur était telle que son corps semblait onduler, tel un serpent charmé par un fakir invisible. Elle s'arrêta au pied d'une falaise rouge, surgie de nulle part. Le lama n'était plus là. Le temps avait dû s'écouler à l'envers, le soleil était remonté au zénith.

Je la vis rêver qu'elle rêvait qu'elle rêvait. Des voix invisibles chantaient une mélodie hypnotique pendant que son visage changeait sans arrêt, prenant des milliers d'apparences différentes. Certaines n'étaient pas humaines mais animales. Et même, parfois, végétales.

Jusqu'au moment où cette femme, qui à la fois était elle et n'était pas elle, m'enlaça en murmurant mon nom.

Je me suis réveillé en sursaut et j'ai allumé, surpris de ne pas l'avoir à côté de moi tant la sensation était réelle. Un rêve, bien sûr. Mais aussi présent qu'un souvenir tangible.

J'ai pensé à Safiya en train de dormir paisiblement. Je me suis levé et lui ai envoyé un mail. Un petit poème dont les mots ont coulé de mes doigts sans effort, comme appris dans un livre.

*Je m'éveille
Et me lève.
Je veille
Sur tes rêves.
Des envies
Evasives
Vacillent
Sur ton visage
Si sage.
Tes lèvres
Se soulèvent
Et se livrent
Ivres
Quand j'arrive
Dans tes rêves
Merveilles.
Tu m'élèves,
Et m'éveilles,
Mon Eve,
Ma vie...*

Kuniya sourit à nouveau. Un grand rapace volait vers elle. Il ne ressemblait à aucun de ceux qu'elle connaissait. Il était tout noir avec des ailes immenses et une tête rouge minuscule. Il se posa au sommet d'Uluru. Peut-être venait-il rejoindre Yurlungur le

Serpent Arc-en-ciel, qui dormait là, tout en haut, dans une anfractuosité de la montagne sacr e.

Kuniya s'allongea sur le sol et prit son apparence de Femme Python. Un homme blanc au cœur débordant d'amour se tenait près d'elle, endormi. Elle l'enla a en murmurant son nom. Il ouvrit les yeux et disparut comme du sable qui s'effrite.

Elle regarda le ciel. La tra n e de l'avion s'était effiloch e, dessinant en runes secrets les mots d'amour d'un poème oublié.

Elle déposa le rêve à ses pieds. Les Anangu pourraient ainsi venir le contempler et le transmettre aux générations futures.

Le grand sceau, le lien, le Tout.

Tjukurpa.

Chapitre 14

L'arbre inversé

L'homme est une plante céleste, ce qui signifie qu'il est identique à un arbre inversé, dont les racines tendent vers le ciel et les branches s'abaissent vers la terre.

Platon

*Quand la vie est une forêt,
Chaque jour est un arbre.
Quand la vie est un arbre,
Chaque jour est une branche.
Quand la vie est une branche,
Chaque jour est une feuille.*

Jacques Prévert

Le micocoulier allongea imperceptiblement l'une de ses racines. Elle aspira doucement un peu d'humidité des profondeurs du sol pierreux, absorbant par osmose une quantité microscopique de magnésium et autres sels minéraux. Immédiatement, les vaisseaux firent remonter le précieux breuvage vers la surface, puis le long du tronc puissant. Au niveau où l'arbre s'ouvrait comme une main en cinq branches maîtresses, la sève suivit le canal qui courait sous l'écorce de l'une d'entre elles, jusqu'à l'extrémité la plus fine où une feuille venait de s'étirer sous le soleil. La chlorophylle verdit un peu plus sous l'effet conjugué de l'énergie lumineuse et de l'afflux de la liqueur vitale. Deux mésanges charbonnières se posèrent quelques secondes près de la feuille, attirées par le rayonnement particulier qui en émanait. Puis elles s'envolèrent dans un bruissement d'ailes.

En équilibre parfait entre le ciel et la terre, l'arbre murmura sous la caresse du vent léger pendant qu'une colonne de fourmis grattait délicieusement l'une de ses radicelles. Si la terre avait été aussi transparente que l'air, le micocoulier serait apparu comme personne ne pouvait le voir : un ensemble à la symétrie harmonieuse dont le centre était le point de sortie du sol, comme si la partie souterraine était le reflet de la partie aérienne sur la surface lisse de l'eau d'un lac serein. Les racines ressemblaient aux branches et les branches aux racines. La principale différence d'aspect entre le bas et le haut résidait dans le fait que le réseau des racines n'avait aucune feuille et restait blanc en permanence à cause de l'absence de lumière. Et, bien sûr, la fonction des racines n'était pas la même que celle des branches. Les unes prenaient dans l'obscurité ce qui allait permettre aux autres de s'épanouir dans la lumière. Les terminaisons aériennes envoyaient aux souterraines les messages de leurs besoins.

La vie allait du bas vers le haut. Le savoir allait du haut vers le bas.

L'écorce craqua de façon imperceptible le long d'une faille verticale d'une vingtaine de centimètres. Seul le lierre amical qui grimpait à proximité s'en rendit compte. L'arbre était en croissance permanente et avait régulièrement besoin d'étirer son épiderme rugueux.

À quelques mètres de là, deux êtres sans racines étaient allongés sur le sol herbeux. Deux humains, l'un au-dessus de l'autre. Le micocoulier percevait leur présence, comme celle de tout ce qui l'entourait jusqu'au delà de l'horizon. Cela ne voulait pas dire qu'il éprouvait des sentiments. Mais il sentait ce qui était vivant et ce qui ne l'était pas. Pour lui, les animaux étaient des sortes d'arbres étranges, qui ne plantaient leurs racines nulle part et qui s'agitaient-au dessus de la surface nourricière, même quand il n'y avait pas de vent. Peut-être avaient-ils besoin de ces accès de frénésie pour se nourrir.

Au moins, les humains qui se trouvaient à ses pieds n'avaient pas de comportement hostile envers lui, comme cet autre qui, quelques dizaines d'années auparavant, avait enfoncé sans raison compréhensible une sorte de griffe effilée dans son écorce pour y taillader un dessin étrange, malgré ses protestations silencieuses. Il en avait toujours la cicatrice. Avec le temps, elle s'était élevée de quelques mètres.

Nous faisons l'amour sur le gazon, au pied du micocoulier. J'étais allongé sur le dos, mes pieds vers l'arbre. Elle était à califourchon sur moi et elle ondulait lentement, le visage vers le ciel. Quand elle relevait les bras, ils semblaient devenir deux branches qui se mêlaient aux vraies, dans la lumière éblouissante du soleil qui traversait les feuilles nouvelles. Elle était la partie aérienne de l'arbre et moi, j'en étais les racines. J'ai planté mes doigts dans la terre, comme pour en aspirer les fluides vitaux que je faisais remonter en elle, à travers mon sexe enfoncé dans son tronc.

J'ai eu la sensation que l'arbre nous observait et qu'il partageait avec nous un peu de l'énergie qui l'habitait. À quelques mètres de hauteur, l'écorce portait les vestiges d'un cœur gravé grossièrement au couteau. Quelqu'un, des décennies auparavant, s'était tenu à l'endroit où nous nous trouvions. Peut-être était-il accompagné d'une femme et avaient-ils

fait l'amour, eux aussi, à l'ombre du micocoulier. Ou peut-être était-ce un homme seul, qui avait représenté en coups maladroits les entailles qui déchiraient son propre cœur solitaire.

Deux mésanges charbonnières nous frôlèrent dans un bruissement d'ailes.

Une nouvelle feuille requit quelques gouttes d'énergie. Une autre radicelle se chargea d'emprunter au sol les nutriments qui lui seraient rendus plus tard. L'arbre n'était qu'un lieu de passage entre la terre et le ciel, dont la puissante structure renvoyait au sol tout ce qu'elle lui prenait pour vivre, en un cycle permanent où rien ne se perdait.

À la différence des êtres sans racines, il n'avait pas besoin de détruire des vies pour maintenir la sienne. Le concept même de prédation lui était totalement inconcevable. Pourquoi les êtres sans racines devaient-ils détruire pour survivre ? Pourquoi dépensaient-ils autant d'énergie ? Au bout du compte, ils parvenaient toujours à trouver l'équilibre ultime en s'immobilisant définitivement et en rendant au sol tout ce qui les constituait.

Je ne bougeais plus du tout, à l'exception de petites pressions de mes doigts sur le sol. J'avais l'impression de faire partie de la terre, de partager mes racines avec celles de l'arbre. Je sentais le plaisir venir.

Elle le sentait aussi. Elle soupirait de plus en plus fort, dressée au-dessus de moi. Sa cambrure se confondait avec celle de l'une des branches maîtresses. J'aurais juré qu'un lierre remontait entre ses seins et que des feuilles jaillissaient au bout de ses doigts.

Nimbée d'un halo doré, elle me semblait, plus que jamais, être une déesse élémentale.

Elle tourna son visage vers moi.

Tous ses traits appelaient la décharge ultime.

La sève libératrice a jailli depuis le plus profond de moi jusqu'au plus haut d'elle.

L'arbre sentit l'orgasme. Et tous les arbres autour de lui. Il émit une douce fragrance qui enveloppa les humains d'un brouillard invisible et éphémère.

J'eus la vision fugitive que le sol avait disparu et que nous flottions tous les deux, au-dessus de l'image inversée de l'arbre. Les ramifications paraissaient parcourues de pulsations au rythme de nos cœurs. À chaque fois que les feuilles tout en haut en avaient besoin, les racines leur envoyaient tout ce qui leur était nécessaire pour se nourrir des rayons du soleil.

Et, à l'instant présent, elles m'envoyaient également un flux léger d'énergie pure qui remontait à travers le sol jusqu'à mes doigts, toujours plantés dans la terre. Je sentais un doux fourmillement parcourir tout mon corps et remonter ensuite dans celui de ma compagne jusqu'au bout de ses doigts, jusqu'au bout de ses branches.

En retour, nos extases fusionnées repartaient vers la terre et se propageaient en ondes lentes et douces par le réseau des radicelles entremêlées, d'arbre en arbre, partout aux alentours jusqu'au delà de l'horizon. Nous n'étions plus qu'un seul organisme vivant, aux terminaisons végétales frémissantes, celles qui s'enfonçaient au cœur de la Terre comme celles qui se dressaient sous la caresse du Soleil.

J'ai vu des milliers d'autres couples autour de la planète qui venaient de jouir en même temps que nous, au pied d'autres arbres. Nous étions tous conscients de notre lien, de notre vie, de notre amour.

L'arbre était l'axe du monde.

La vie allait du bas vers le haut. Le savoir allait du haut vers le bas.

Chapitre 15

Le peuple de Nod

Puis Caïn s'éloigna de la face de l'Éternel et habita dans la terre de Nod, à l'est d'Eden.

Caïn connut sa femme. Elle conçut, et enfanta Hénoch. Il bâtit ensuite une ville, et il donna à cette ville le nom de son fils Hénoch.

Genèse, 4, XVI-XVII

Le micocoulier s'embrasa comme une torche. J'ai voulu hurler mais aucun son ne sortait de ma bouche. Mes poumons aussi étaient en feu et ma peau brûlait. Les pompiers ont surgi dans le jardin. Leur sirène me vrillait les tympans. Je me suis redressé sur mon lit, inondé de transpiration. Putain, c'était le téléphone. Qui pouvait m'appeler en plein milieu de la nuit ? J'ai décroché.

C'était Anouar, complètement surexcité.

- Allo ? Charlie, c'est vous ? Allo ?

- Mmmh...

- Il vient de se passer quelque chose d'extraordinaire ! Charlie, c'est magnifique !

Tenez-vous bien ! On vient de découvrir la terre de Nod !

- Anouar ? De quoi me parlez-vous ?

- La terre de Nod, Charlie ! La terre de Nod !

- La terre du nord ?

- Mais enfin, Charlie, vous dormez ou quoi ?

- Ben, pour ne rien vous cacher, oui, je dormais. Vous savez, il est... attendez... il est trois heures et demi du matin et...

- Ah oui ? Tiens, je n'avais pas fait attention à l'heure. Désolé. Bon, vous êtes réveillé, maintenant ?

- Mmmhh... Oui, je... ça y est, je commence à... Anouar ? C'est toujours un plaisir de vous entendre, bien sûr, mais pourquoi m'appellez-vous à une heure pareille ?

- Charlie, mon fils Haïssam vient de m'avoir longuement au téléphone.

- Votre fils...

- Oui, Haïssam. Vous savez, je vous ai parlé de lui.

- Euh, oui, je me souviens. Il fait des fouilles en Iran, c'est ça ?

- Non, en Syrie. Il fait partie d'une équipe d'archéologues dirigés par un ami français. D'après ce que Haïssam m'a décrit, ils ont découvert la terre de Nod.

- Ah ? Euh... désolé si je suis un peu lent mais... c'est quoi, la terre de...

- Nod. La terre de Nod. N-O-D. Le lieu où s'est rendu Caïn après avoir été banni par Dieu. La contrée, à l'est d'Eden, où vivait une peuplade plus ancienne que l'Homme, selon la Genèse. La terre de Nod, bon sang, vous ne vous rappelez pas la lettre que vous m'avez montrée quand j'ai dîné chez vous ? Celle écrite par l'Ange ?

- Nom de Dieu ! La terre de Nod !

- Ah, quand même.

Cette fois, j'étais totalement réveillé. Je me suis levé, je suis allé dans la cuisine et, tout en gardant mon téléphone coincé sur l'épaule pour continuer à écouter Anouar, je me suis fait un expresso.

J'aurais presque pu ne pas allumer de lumière. La pleine lune éclairait généreusement la pièce par la grande fenêtre qui donnait sur le micocoulier. Pendant une demi-seconde, je l'ai revu en train de brûler. Quel cauchemar, j'étais bien content de le voir intact. À chaque fois que je le regardais, je me sentais protégé par sa présence majestueuse et sereine. Je me demandais souvent s'il le sentait aussi.

L'histoire que m'a racontée Anouar m'a très vite fait oublier mon sommeil perdu. Haïssam l'avait appelé pour lui relater les dernières trouvailles du groupe d'archéologues avec qui il travaillait depuis des mois dans le bassin d'El Kown, en Syrie. Les conclusions auxquelles ils étaient parvenus remettaient en cause la théorie selon laquelle le peuplement de la Terre par les hommes se serait entièrement déroulé depuis l'Afrique vers le reste du monde, comme l'écoulement permanent de multiples rivières rayonnant à partir d'une source unique.

Dans les profondeurs d'Oum el Tlel, la Mère des Collines, des vestiges montraient que des humains avaient vécu là pendant plus d'un million d'années, sans discontinuer. De nombreux sites de fouilles en Syrie étaient typiquement d'origine africaine. Mais pas celui-là. Les objets trouvés sur place ne correspondaient pas. Les archéologues pensaient que les habitants des lieux provenaient donc d'ailleurs.

Une possibilité surprenante était qu'ils soient caucasiens. Récemment, à Dmanisi en Géorgie, les restes, vieux de près de deux millions d'années, d'humains de petite taille avaient été exhumés. Ils étaient différents des autres espèces connues et avaient été baptisés *Homo georgicus*. À partir de leur foyer d'origine, ils s'étaient ensuite dispersés dans toutes les directions. Ils avaient donc pu arriver en Syrie, à contre-courant des migrations africaines.

Haïssam avait rapporté à Anouar une autre hypothèse, encore plus fascinante. Les premiers habitants du bassin d'El Kown pouvaient aussi être une variété non encore identifiée d'*Homo* archaïques, apparue sur place, au Proche-Orient, quelque part entre la Syrie et la Mésopotamie.

Le peuple de Nod.

- Anouar, excusez-moi de vous interrompre mais quand les fouilles ont-elles commencé ?

- Le site d'Oum el Tlel a été découvert par un chercheur français nommé Jacques Cauvin en 1978. Il s'étend sur environ 4000 m². Il n'est vraiment fouillé que depuis 1991 et à peine un dixième de sa surface a été exploré, sur une profondeur de sept mètres, ce qui correspond à 1,2 millions d'années.

- Alors, il y a quelque chose que je ne comprends pas.

- Quoi donc ?

- Si des humains ont vécu là pendant plus d'un million d'années, les archéologues ont dû trouver des centaines d'ossements permettant de les identifier, non ? S'il s'agit effectivement d'une nouvelle variété d'*Homo*, cela doit être facile à déterminer.

- Détrompez-vous. Trouver des ossements suffisamment grands et bien conservés est beaucoup plus rare que vous pouvez le croire. Les restes humains tels que ceux figurant dans les musées n'ont pu être retrouvés que parce qu'ils ont été protégés de façon quasi miraculeuse de toute dégradation pendant des centaines de milliers, voire des millions d'années. Il s'est agi, à chaque fois, de circonstances très particulières – effondrements boueux, coulées de bitume, ce genre d'évènements catastrophiques et donc rarissimes. Dans les profondeurs d'Oum el Tlel, on a trouvé une multitude de vestiges façonnés par l'Homme mais aucun reste humain proprement dit, à part deux fragments de calotte crânienne, vieux de soixante-dix mille ans et bien trop petits pour être comparés à quoi que

ce soit de connu. Vous savez, l'idée de donner une sépulture aux morts est relativement récente. Il est probable que cela soit lié à la sédentarisation, c'est-à-dire à la découverte de l'agriculture il y a environ dix mille ans. Avant cela, les cadavres étaient laissés sans doute à l'abandon, peut-être sommairement recouverts de feuilles ou jetés dans des failles rocheuses, des grottes, des rivières, bref, rien qui ne les protège vraiment. Ils finissaient dévorés par toutes sortes de prédateurs. Ou alors, ils étaient brûlés, comme chez les bouddhistes ou les Amérindiens.

- Je vois. Continuez.

- À quelques kilomètres de là, on a retrouvé des restes d'Homo erectus, vieux de cinq cent mille ans, qui sont identiques à d'autres trouvés en Extrême Orient. Et des pierres taillées d'une façon bien particulière ont été découvertes aussi bien à Oum el Tlel qu'en Chine ou en Géorgie, d'où l'hypothèse d'un peuplement par Homo georgicus.

- Je croyais que les grandes migrations avaient commencé bien plus tard.

- Celles concernant Homo sapiens, oui. Mais tout montre que des formes plus archaïques, telles que Homo erectus ou Homo habilis, peuplaient déjà une bonne partie de la planète il y a deux millions d'années. Peut-être venaient-ils tous d'Afrique. Mais, si tel est le cas, leurs routes ont été singulièrement plus complexes que ce qu'on imaginait. Tout ce petit monde a migré vers des destinations variées. Et personne ne saurait dire aujourd'hui ce qu'ont bien pu être les pérégrinations de nos ancêtres les plus reculés. La théorie, élégante mais simpliste, du « out of Africa » en a pris un sérieux coup dans l'aile, si vous me permettez l'expression.

- C'est captivant. Que peut-on dire d'autre, à partir des vestiges trouvés à Oum el Tlel ?

- Les humains d'il y a cent mille ans avaient un mode de raisonnement largement plus sophistiqué qu'on pourrait le croire. Bien que les conditions climatiques aient changé de façon brutale et répétée, les périodes de chaleur alternant avec celles de froid près de soixante-dix fois en cent vingt mille ans, ils se sont à chaque fois adaptés en aménageant les lieux de façon à en tirer le maximum de bienfaits. Pour faire simple, ils étaient tout sauf des semi bêtes sauvages survivant à l'instinct. Je pense même qu'on peut légitimement parler de culture pour décrire leur niveau intellectuel.

- De culture ?

- Ils savaient réagir face aux caprices de la Nature, ils savaient analyser des situations parfois complexes, ils savaient exploiter les ressources offertes par leur territoire, que ce soit la chasse dans les périodes les plus anciennes ou la cueillette, puis l'agriculture, dans celles plus récentes. Ils avaient développé une réelle industrie de fabrication d'outils incroyablement divers, depuis les armes jusqu'aux couteaux de formes et de tailles différentes suivant leur usage, tel que tailler la viande ou préparer les peaux. Penser que la culture est née avec l'écriture est une idée fausse. C'est plutôt l'inverse qui s'est produit : l'écriture n'a pas été le début mais la conséquence de l'évolution culturelle. D'ailleurs, les premières traces d'art, les premiers symboles retrouvés à Oum el Tlel datent d'il y a soixante-quinze mille ans.

- Incroyable... Deux fois plus ancien que les Vénus de pierre.
- Exactement. Et devinez quelles ont été leurs premières divinités ?
- La toute première a dû être la Femme, non ?
- Gagné.
- Lilith...

- Oui. On savait déjà que Lilith était née dans cette région. Découvrir que la peuplade l'ayant choisie comme première déesse puisse avoir une origine aussi particulière la rend encore plus troublante. C'est drôle. Je racontais il y a quelques semaines à Johan qu'Isis était peut-être venue rencontrer Lilith en Mésopotamie pour apprendre d'elle la magie. Je ne croyais pas si bien dire. Lilith était déjà là, depuis longtemps. Depuis bien avant Isis. Depuis le début des temps humains.

- C'est vraiment fascinant, émouvant même. La déesse Mère... La Kabbale et le livre d'Hénoch disent que le peuple des sorciers descend d'elle. Peut-être que, finalement, les premiers d'entre eux n'étaient pas de la même espèce que les Hommes au sens sapiens du terme. Mais vous parliez de plusieurs divinités. Quelles sont les autres ?

- Les autres... J'ai cru m'enfoncer dans le sol quand je l'ai appris. Le Taureau. Le Serpent. Et l'Oiseau. Certaines pierres gravées les montrent même tous les trois ensemble, eux, justement eux. C'est... Je...

Anouar s'est interrompu.

Je l'ai entendu déglutir, puis prendre une grande aspiration. Il semblait très remué.

Soudain, j'ai réalisé, à mon tour, ce que cela voulait dire.

Tout ce qu'Anouar m'avait expliqué sur les dieux fondateurs de son pays, toute la symbolique attachée aux trois mêmes animaux mythiques qui revenaient d'une cosmogonie à une autre avec une cohérence remarquable, tout cela n'était pas originaire d'Égypte, il y a dix ou douze mille ans.

Tout était né au moins soixante mille ans auparavant, peut-être même bien avant, chez une peuplade aux origines inconnues, qui avait vécu pendant plus d'un million d'années quelque part entre l'oasis de Palmyre et la vallée de l'Euphrate, et sans doute aussi plus à l'est, vers Ard al Sawad, la Terre Obscure. L'île au milieu des fleuves. La Mésopotamie, où était aussi apparue l'écriture, découverte par un descendant de Caïn et d'une femme de Nod qui était peut-être Lilith en personne.

J'eus soudain une intuition, aussi solide qu'une certitude, comme une évidence qui s'impose parce qu'elle a toujours été là.

La Genèse ne racontait pas, de façon symbolique, l'apparition de l'Homme en général, mais celle du seul Homo sapiens.

Deux versets seulement avaient gardé la trace de la prééminence d'autres humains, à la civilisation plus avancée. Ceux qui habitaient la terre de Nod, bien avant que Dieu ne crée Adam.

Ce n'était pas Homo sapiens qui avait inventé la spiritualité, mais une autre espèce mystérieuse d'Homo, qui lui avait transmis ce qui avait permis de l'élever au-dessus de toutes les autres formes de vie et de dominer le Monde.

Tout était parti de Nod.

L'écriture était née là.

Le Sacré était né là.

La Femme Primordiale était née là.

Chapitre 16

Genèse

*C'est dans la nuit des temps que l'homme a commencé
à s'égarer.*

Lao Tseu

Pour protéger sa fille nouvelle-née de la chaleur du soleil, Shāwaa prit l'habitude de l'enduire de glaise humide, qu'elle trouvait en creusant le sol noirâtre, autour des racines du baobab qui avait abrité la naissance du bébé. Le lieu était confortable et sûr. Des serpents partageaient leur tanière mais la cohabitation ne posait pas de problème. Aux alentours, les plantes comestibles et les termitières fournissaient à Shāwaa et sa fille suffisamment de nourriture pour couvrir leurs besoins.

L'enfant devint adolescente. Sa mère mourut. Les saisons passèrent.

Un soir, des hominiens s'approchèrent. Ils chassaient. Ils poursuivaient depuis des jours un grand addax. Ses cornes noires sinueuses étaient immenses, son pelage blanc souillé de longues traînées rouges. L'antilope était épuisée. Elle s'arrêta près du baobab pour brouter quelques brins d'herbe. Un rapace, attiré par l'odeur du sang, fit quelques cercles dans le ciel puis vint se poser sur la plus haute branche.

Le vent chaud qui soufflait sur la savane à la nuit tombante produisit un étrange phénomène. En s'infiltrant, à travers l'entrelacs des racines et des pierres, dans la cavité cachée sous le tronc, il fit entrer en résonance certaines des radicelles qui la traversaient comme des cordes tendues. Elles se mirent à émettre un son grave, amplifié par les parois tapissées de racines et le corps immense du baobab qui les surplombait.

Surpris, le rapace déploya grand ses ailes, tout en gardant les serres fermement ancrées dans le bois. L'antilope aux cornes de lyre redressa la tête, comme pour écouter.

Les chasseurs, interloqués par le hululement mystérieux qui émanait du grand arbre, s'avancèrent avec précaution. Alors qu'ils n'étaient plus qu'à quelques pas, ils virent sortir du pied du tronc un serpent, dérangé par les vibrations dues au vent.

Ils n'eurent pas le temps de se demander s'il fallait d'abord tuer le reptile ou plutôt jeter leurs pieux sur l'addax tout proche qui ne bougeait plus. La jeune fille, couverte de boue noire, surgit de sa cache en poussant un long cri strident. Les hominiens se jetèrent à plat ventre sur le sol, comme pétrifiés par cette apparition terrifiante dans la lumière crépusculaire.

Elle s'approcha d'eux. Ils la regardèrent avec crainte. Puis avec envie. Elle était belle. Bien plus belle qu'ils n'avaient jamais pu voir ou rêver de toute leur courte vie.

Elle perçut leur désir. Cela excita le sien. Elle retourna sans ménagement le chasseur le plus proche sur le dos. Il était paralysé par la peur mais en érection. Profitant de l'effroi qu'elle lui inspirait, elle s'assit aussitôt sur lui, se plantant sur son pénis avec délice. À peine eut-elle joui qu'elle recommença avec le deuxième, puis le troisième. Elle découvrit avec délice les extases qui traversaient son corps en utilisant le leur. Elles dépassaient largement celles qu'elle pouvait se donner seule avec ses mains.

Dans les jours qui suivirent, elle s'accoupla avec eux sans leur laisser le moindre répit. Ils la craignaient, elle en profitait. Rien ne pouvait les soustraire à son appétit de sexe. Elle était insatiable et infatigable. Deux d'entre eux finirent par mourir d'épuisement. Le troisième réussit à s'enfuir, en profitant qu'elle s'endorme enfin.

Quand il parvint à rejoindre les membres de son clan, il leur raconta ce qu'il avait vu.

De génération en génération, elle devint celle que l'Arbre Inversé avait créée en mélangeant de la terre et de l'eau, puis en capturant le vent pour lui transmettre le souffle de la vie.

Elle était la première femme. Ils firent d'elle la première déesse. Elle représenta la féminité, la sexualité sans limite, la fécondité. Et, en même temps, l'obscurité, la nuit, la mort.

Ils la nommèrent Lilitu, l'Esprit du Vent.

Des dizaines de milliers d'années plus tard, au hasard des migrations, les descendants du clan des chasseurs atteignirent Edinu. Ceux de Lilitu habitaient depuis déjà longtemps la terre de Nod. Plusieurs semaines de marche à travers de vastes contrées désertiques

séparaient les deux peuplades. Chacune ignorait l'existence de l'autre et se croyait seule au monde.

Le chef de la tribu d'Edinu s'appelait Yohévoh. Un jour, une de ses femmes mourut en mettant au monde des jumeaux. Un garçon et une fille. Suivant une tradition dont plus personne ne connaissait l'origine, leur père les badigeonna de boue et souffla doucement sur les petits corps qui s'agitaient. Il prénomma le garçon Adama et la fille Lilitu, en hommage à la déesse des origines.

Les enfants grandirent. Yohévoh leur apprit tout ce qu'il savait. Il leur enseigna l'art de parler avec les animaux et les plantes. Il leur montra comment tirer de la Nature ce qui était nécessaire à leur survie et comment toujours la respecter, car elle pouvait avoir des colères terribles. Il leur raconta comment un arbre inversé, sous lequel l'eau, la terre et le vent s'étaient mélangés, avait donné la vie à la première femme, sous la protection d'un serpent, d'un rapace et d'une antilope, au coeur du Jardin des Délices, une contrée mythique située loin vers le sud.

Lorsque les jumeaux atteignirent leur maturité sexuelle, ils devinrent amants et en tirèrent bien des plaisirs. Adama apprit à tailler des pierres pour en faire des couteaux et des pointes de flèche. Lilitu découvrit les secrets des herbes, des sucs et des venins, qui peuvent soulager les fièvres, refermer les blessures, faire voyager dans des mondes mystérieux, provoquer des douleurs insupportables ou tuer de façon foudroyante.

Une nuit, Yohévoh mourut, mordu par un serpent. Certains anciens murmurèrent entre eux qu'il s'agissait d'un signe. Le serpent n'était-il pas l'animal favori de la divinité dont Lilitu avait hérité du nom ? Elle était donc forcément coupable.

Sans cet accident, Yohévoh n'aurait certes pas vécu beaucoup plus longtemps. Sa chevelure et sa longue barbe étaient blanches depuis de nombreuses lunes. Mais il n'en fut pas moins regretté car, grâce à sa sagesse et à ses connaissances, il avait donné à son clan une vie aussi paisible qu'il était possible d'avoir en ces temps-là.

Un bélier fut sacrifié et sa peau servit à envelopper complètement le défunt.

Accompagné par toute la tribu, il fut transporté jusqu'au fleuve par six hommes formant une étoile : quatre d'entre eux étaient de part et d'autre de son corps, passant leurs bras sous sa poitrine et ses cuisses, un cinquième tenait sa tête et le sixième ses deux pieds. Ils avancèrent dans l'eau jusqu'à ce que la dépouille de Yohévoh flotte à la surface. Puis ils

le lâchèrent doucement dans le courant. Il pourrait ainsi naviguer vers sa nouvelle demeure, là où l'eau rejoignait le ciel. Il veillerait ensuite à jamais sur les siens et leurs descendants jusqu'à la fin des temps.

À peine Yohévoh eut-il disparu à l'horizon qu'Adama lui succéda à la tête du clan. Très vite, ses relations avec Lilitu devinrent tendues. Elle ne supportait pas qu'il lui soit désormais supérieur. Pour elle, il était toujours son égal. Il n'y avait aucune raison qu'elle soit soudain obligée de se soumettre à lui. Ils se querellèrent de plus en plus souvent, de plus en plus violemment. Les anciens firent tout pour attiser leurs dissensions. Ils ne se cachèrent plus et lançaient les pires imprécations contre Lilitu, jusqu'au jour où elle décida de quitter à jamais le clan d'Edinu.

Après son départ, Adama devint encore plus autoritaire et coléreux. Il avait perdu la seule femme qu'il avait aimé depuis sa naissance. Parce qu'il souffrait, il voulait que tout le monde souffre autour de lui. Tous se mirent à le craindre.

Lilitu était partie vers l'est. Après des lunes de marche à travers des contrées désertiques, elle parvint sur une île entre deux fleuves, faite de limon noir et fertile. D'autres hommes vivaient là, à la fois semblables et différents. Le peuple de Nod.

Ils n'avaient jamais vu une femme aussi belle. Ni aussi puissante, grâce à sa maîtrise de pratiques qui ne pouvaient être que magiques. Ils reconnurent en elle une incarnation de la déesse fondatrice de leur lignée. Non seulement elle portait le même nom mais elle en avait tous les attributs. Elle n'eut aucun mal à prendre leur tête. Elle devint la reine incontestée des Terres Obscures.

Sa science des plantes et des philtres lui permit non seulement d'asseoir son pouvoir mais de bénéficier d'une longévité hors du commun par rapport aux autres habitants de Nod. Elle semblait ne pas vieillir. On la disait immortelle.

À Edinu, Adama finit par décider de prendre une nouvelle compagne. Il devait avoir une descendance. Un matin en s'éveillant, il trouva, allongée à ses côtés, la plus jeune de ses demi-sœurs, alors à peine pubère. Elle avait elle aussi pour père le défunt Yohévoh. Il l'avait eue alors qu'il était déjà très âgé. Sentant peut-être qu'elle serait son dernier enfant, il la nomma Hévhoh, comme un dernier écho de lui. Il commença à la pénétrer alors qu'elle dormait encore.

Autant Lilitu était intransigeante sur sa liberté, autant Hévoth était soumise. Adama lui interdit de faire quoi que ce soit qui ouvre son esprit, comme apprendre les secrets des plantes et des arbres. Elle devrait consacrer le reste de sa vie à contenter tous ses désirs et tous ses besoins. Il ne voulait surtout pas d'une égale. Puisqu'il ne pouvait plus aimer, il voulait dominer.

Il eut plusieurs enfants d'elle. Les deux premiers furent des garçons, Qayin et Baal. Bien qu'étant l'aîné, Qayin hérita de la douceur de sa mère, ce qui lui valut le mépris d'Adama. Par contre, le cadet se mit rapidement à ressembler à son père. Baal passa toute son adolescence à humilier Qayin aussi souvent qu'il le pouvait.

Un jour, il dépassa la limite du supportable, en demandant à son père de lui donner la femme qu'aimait son frère. Indifférent aux suppliques désespérées de Qayin, Adama acquiesça.

Qayin se jeta sur Baal. La tribu fit un cercle autour d'eux. Ravis du spectacle, les hommes surexcités encourageaient leur favori en poussant des grands cris. Qayin était loin de savoir se battre aussi bien que son frère. Il avait nettement le dessous, malgré sa rage. Baal le roua de coups de poings et de pieds, jusqu'à ce que Qayin perde connaissance, le corps et le visage en sang. Baal se redressa et se tourna vers les hommes qui l'acclamaient. Il leur hurla sa victoire, en se tapant la poitrine.

Il ne remarqua pas assez vite le changement de leur expression quand Qayin, derrière lui, se releva péniblement, saisit une grosse pierre à deux mains et la souleva au dessus de sa tête. Baal se retourna juste à temps pour voir le roc occulter le soleil avant de s'abattre sur lui. L'instant d'après, son crâne se brisa comme un fruit qui s'écrase. Il mourut aussitôt, bien avant que son corps ne s'effondre sur le sol dans un nuage de poussière.

Un silence total s'abattit sur la tribu. Adama fut le premier à le rompre en rugissant de douleur. Qayin laissa tomber la pierre ensanglantée à ses pieds. Puis, sans un mot, il tourna le dos à son père et partit droit devant lui.

Il était déjà loin quand Adama cria qu'il le bannissait à jamais. De toute façon, il n'avait aucune intention de revenir.

Il finit par arriver à Nod. Il fut conduit à Lilitu, qui lui fit raconter son histoire. Elle se délecta du malheur d'Adama. D'une certaine façon, elle était la cause de la mort de Baal, son fils chéri. Quelle vengeance magnifique et savoureuse. Pour le remercier, elle

offrit à Qayin des centaines de nuits de volupté et d'extases. Il oublia rapidement tous ses malheurs.

Ensemble, ils fondèrent une lignée de mages et de sorcières qui bouleversa l'histoire de l'humanité tout entière. Les descendants de Lilitu, la Femme Primordiale, l'Esprit du Vent, avaient pour symbole l'Arbre de la Connaissance. Ils se nommèrent les Porteurs de Lumière.

Les descendants d'Adama les appelèrent le peuple de l'Ombre. Ils firent tout pour les exterminer. Ils affirmèrent que leur savoir était maudit après avoir pillé le peu qu'ils en comprenaient. Ils pervertirent leur message d'éveil. Ils tentèrent de faire disparaître des mémoires l'existence même de la terre de Nod. Ils magnifièrent l'histoire du peuple d'Edinu en un mythe à sa propre gloire.

Pour ancrer leur domination, ils créèrent des religions basées sur l'oppression, la peur et la culpabilité.

Mais, inévitablement, la vérité finit par ressurgir.

Il suffit parfois de si peu.

Quelques versets non expurgés, oubliés en plein cœur du dogme fondateur. Quelques restes enfouis dans le sol et enfin exhumés. Des symboles et des signes étrangement semblables d'un continent à un autre, vestiges d'une histoire commune oubliée. Des yeux qui s'ouvrent, de plus en plus nombreux, pour voir ce que les hommes avaient fini par ne plus voir. Des passeurs pour percevoir et transmettre les échos ténus et les reflets inachevés des origines.

Aussi interminable que soit la nuit, la lumière du soleil renaît toujours.

Chapitre 17

Elle

*See me, feel me, touch me, heal me
Listening to you I get the music
Gazing at you I get the heat
Following you I climb the mountain
I get excitement at your feet*

Pete Townshend

*Il avait lu quelque part que Dieu, au moment de
l'incarnation première de chaque âme, séparait celle-
ci en deux afin que chaque partie, homme ou femme,
recherche toujours son complément.*

Roger Barbet

Mon séjour forcé à Paris tire à sa fin. Mon contrat en régie s'achève ce soir. Le boulot était intéressant mais je suis heureux que ça se termine. Demain, je serai à nouveau dans les bras de Safiya. Et cette fois, je ne la quitterai plus. Je ne prendrai à l'avenir que des missions dans la région, afin de rentrer tous les soirs la retrouver.

Je vais vendre dès que possible la maison que j'ai sur le causse Méjean. Elle fait partie d'un passé qui n'a plus de sens pour moi. Et, quoi qu'il en soit, j'ai besoin d'argent pour acheter un endroit dans les environs de Marseille, où je pourrai vivre avec Safiya et ses enfants dès que possible.

En fait, j'ai déjà repéré la maison de mes rêves en fouillant sur internet. Un vieux mas à restaurer, sur la falaise qui longe la Côte Bleue, à mi-distance entre Marseille et Carry le Rouet, le petit port où vivait Charlie avant son départ à La Réunion.

Il est en pleine garrigue, avec un superbe pin parasol au milieu du terrain et la mer en bas d'un chemin de pierres qui donne sur un petit bout de plage. Il a des fenêtres partout, sauf au nord, comme la plupart des maisons anciennes de la région, à cause du mistral. Et le prix me semble accessible. Il y aura pas mal de travaux à faire, bien sûr, mais ça ne m'effraie pas.

Charlie habite tout près. Il est allé y faire un tour et il m'a confirmé que le cadre était superbe et la maison vraiment bien, vue de l'extérieur en tout cas.

Je nous imagine déjà là-bas.

J'en ai parlé à Safiya, elle est complètement euphorique à cette idée. Nous allons la visiter le week-end prochain.

Nous allons avoir un chez nous. Nous allons être une famille.

Je vais vivre avec elle.

Enfin.

Enfin.

Johan revient demain. Il me tarde tellement de retrouver le contact de sa peau sur la mienne, de sentir sa chaleur, ses caresses, sa tendresse. Jamais avant je n'avais autant ressenti la profondeur de l'expression « être la moitié de quelqu'un ». Oui, je suis sa moitié et il est la mienne. Quand nous sommes réunis, nous sommes bien plus qu'un couple. Nous ne faisons plus qu'un.

Samedi, nous allons visiter la maison qu'il a trouvée sur le web. Elle a l'air magnifique, je n'arrive pas y croire. Mais, même si elle avait été un appartement banal dans un immeuble sans charme, ce serait de toute façon le plus bel endroit de la Terre puisque j'y serais avec Johan.

Les enfants sont à la fois contents et un peu inquiets. Ils aiment Johan mais ils se disent qu'ils risquent de ne plus voir leurs copains et copines habituels, puisqu'ils iront dans une école et un collège différents. J'ai essayé de les rassurer en leur expliquant que leurs amis viendraient quand même les voir à la maison de temps en temps ou que nous irions chez eux. Mais ce n'est pas pareil que de les avoir à trois rues et de pouvoir partager à longueur d'année des heures de classe, des activités ou des bouts de week-ends.

Je ne suis pas inquiète, ils reprendront de nouvelles marques avec le temps. Et, au final, ils seront plus heureux puisqu'ils me verront heureuse.

En ce moment, ils jouent paisiblement sur la table de la cuisine avec de la pâte à modeler. Gebril a pris une poire dans la corbeille à fruits, il l'a posée devant lui et il essaie de la reproduire en faisant une grosse boule jaune oblongue. Dora, minutieusement, est en train de se constituer un jeu de billes et des boullards de toutes les couleurs. Je ne les ai jamais vus aussi détendus depuis que je vis seule. Ils sont vraiment adorables.

Je me suis demandé plusieurs fois si ce ne serait pas bien d'avoir un enfant avec Johan. Normal, quand on est amoureux, d'avoir ce genre de pensée. On n'en a jamais vraiment parlé, tous les deux. On a juste plaisanté sur le fait que, puisqu'on avait déjà des enfants – les miens – on pourrait se consacrer entièrement à nous deux. En plus, je ne sais pas trop comment réagiraient Gebril et Dora si je tombais enceinte.

Les enfants sont partis se coucher. Je les ai embrassés et je suis revenue à la cuisine. J'ai fait réchauffer un reste de café et je me suis attablée. Machinalement, j'ai commencé à jouer avec les boules de pâte à modeler. Quand j'ai entendu le grésillement dans la casserole, je me suis levée pour couper le feu, puis j'ai versé le café dans une tasse et je me suis tournée vers la table. J'ai failli laisser tomber ma tasse en voyant l'objet qui trônait dessus.

Sans m'en rendre compte, j'avais ajouté sur la poire modelée par Gebril trois des billes faites par Dora. Une petite au sommet de la poire et deux plus grosses, bien rondes, collées côte à côte à mi-hauteur. L'ensemble formait une figurine grossière mais clairement reconnaissable.

Une femme enceinte.

La nuit qui a suivi nos retrouvailles a été magique. Je n'ai pas de mots pour la décrire, si ce n'est de dire qu'elle était aussi intense que la toute première.

La visite de la maison s'est passée comme un rêve. Safiya était en apesanteur et les enfants, surexcités. Il va falloir reprendre la plomberie, l'électricité, l'isolation. Ce n'est pas rien, mais le vendeur m'a donné des noms d'artisans locaux qui pourront réaliser le gros œuvre pour pas trop cher. Nous n'aurons plus qu'à faire la déco, mais ça, c'est agréable, surtout à deux. Et puis j'en ai profité pour faire baisser un peu le prix. Nous avons signé le compromis de vente quelques jours plus tard.

Dès que j'ai eu les clés, j'ai proposé à Charlie et Claire de venir visiter l'intérieur. Ils ont adoré. Et comme la maison de Charlie est à une dizaine de minutes à peine en voiture, on n'a pas fini de se voir. Les barbecues ne vont pas refroidir souvent cet été.

Il s'est passé quelque chose d'étonnant pendant qu'ils étaient là. Un faucon est venu se poser sur une branche basse du pin parasol. Il ne semblait absolument pas effrayé par notre présence, même quand nous nous sommes approchés, avec précaution, pour l'admirer de plus près. Il avait un plumage fauve sur le dos et blanc sur le poitrail et sous le bec. Nous sommes restés là, silencieux, à l'observer. Il nous regardait aussi.

Ou plutôt, il semblait fixer Safiya. Elle lui a souri. Un vent doux s'est mis à souffler, faisant bruisser les branches. Lentement, il a déployé grand ses ailes comme s'il allait prendre son envol mais il a gardé les serres bien ancrées sur la branche. C'était saisissant, il semblait la saluer. J'ai pensé à Horus rendant hommage à Isis.

À ce moment, Safiya a murmuré :

- Bonjour, mon frère. Merci d'être passé nous voir.

Bien entendu, je me suis dit qu'il s'agissait d'une façon poétique de dire les choses, sans autre signification particulière. Mais Safiya, sans le quitter du regard, a ajouté :

- Mon frère s'appelle Haïssam. C'est un nom qui veut dire « jeune faucon ». Chaque fois que j'en vois un, je le salue de cette façon.

Le rapace est resté immobile encore quelques secondes. Puis, sans effort apparent, il s'est envolé en passant à quelques centimètres au dessus de la tête de Safiya, qui a laissé échapper un petit rire joyeux.

Je l'ai regardée.

Comme à chaque fois que je la voyais ou même que je pensais à elle, j'ai eu la certitude que mon amour pour elle non seulement ne s'userait jamais mais qu'il ne pouvait que croître avec le temps.

Sa beauté semblait tout illuminer. Pas seulement son apparence. Elle, toute entière.

Ses mots, son cœur, son âme.

Elle.

FIN

TABLE DES MATIERES

- Chapitre 1. La première
- Chapitre 2. Résonances
- Chapitre 3. Le rêve
- Chapitre 4. La femme de Caïn
- Chapitre 5. La danse nubienne au soleil
- Chapitre 6. Echo
- Chapitre 7. Le très lumineux secret
- Chapitre 8. Les âmes de pierre
- Chapitre 9. Transmission
- Chapitre 10. Initiation
- Chapitre 11. Davantage
- Chapitre 12. Mandala
- Chapitre 13. Tjukurpa
- Chapitre 14. L'arbre inversé
- Chapitre 15. Le peuple de Nod
- Chapitre 16. Genèse
- Chapitre 17. Elle

POSTFACE

Ce roman, comme tous ceux que j'ai écrits, est une fiction prenant pour toile de fond des faits réels, en particulier tous les détails qui concernent l'archéologie, les grandes migrations de l'humanité, les mythes et religions, les cosmogonies, le symbolisme, le bouddhisme tibétain et les différentes formes de chamanisme. Au-delà de documents écrits par des spécialistes sous forme de livres, d'articles ou de sites web, un certain nombre de passages du récit se nourrissent directement de mes expériences personnelles, même si l'intrigue proprement dite est totalement imaginaire.

De façon générale, tout ce qui est dit par les personnages d'Anouar Asrar et de Charlie reflète l'état actuel des connaissances ou de la réalité historique sur les sujets dont ils parlent, sauf mention contraire dans la suite de cette postface.

Au chapitre 1, la mère de la première femme est nommé Shāwaa. J'ai créé ce nom à partir de Choa, une région d'Éthiopie, pays d'où l'humanité toute entière est peut-être issue, même si certaines découvertes récentes, reprises au chapitre 15, viennent nuancer cette théorie. Selon l'hypothèse la plus communément acceptée à ce jour, Homo sapiens est apparu il y a deux cent mille ans dans cette partie de l'Afrique, puis a ensuite graduellement peuplé la Terre entière.

Le procédé, utilisé au chapitre 2, qui consiste à reprendre une même scène du point de vue de ses deux principaux protagonistes, est un modeste hommage au grand écrivain japonais Murakami Ryû. Il l'a développé avec un brio époustouflant dans son livre *Raffles Hotel*.

J'ai vraiment eu le rêve raconté par Claire au troisième chapitre. C'était en décembre 2005. Je l'ai décrit dans un mail envoyé à ma meilleure amie dès le lendemain matin, mail que

j'ai conservé depuis. J'ai eu immédiatement la sensation qu'il ne s'agissait pas d'un rêve ordinaire mais qu'il était prémonitoire, en raison de la précision avec laquelle il restait gravé dans ma mémoire après le réveil. Aujourd'hui encore, je me souviens de chaque détail. Cinq mois plus tard, j'étais de passage chez mes parents. Mon père venait de recevoir le numéro de mai de Sciences et Avenir. La couverture et l'article de fond étaient consacrés à l'Égypte des Rois Scorpions. L'essentiel de cet article est repris dans les propos d'Anouar Asrar au chapitre 6. J'ai compris que j'avais rêvé du premier Roi Scorpion, avant d'en connaître l'existence.

Le chapitre 4 tourne autour de quelques versets surprenants de la Genèse. Tous les extraits de la Bible cités sont, bien entendu, authentiques au mot près. L'interprétation qu'en fait l'Ange ne relève cependant que de mon imagination. Elle a l'avantage de proposer une rationalisation, certes ironique voire sulfureuse, d'une « intrigue » qui semble sinon totalement incohérente – un homme qui accouche, un peuple qui sort de nulle part – ce qui est peut-être tout simplement le cas, la Bible étant une compilation de centaines de textes écrits bien après les « faits » par des dizaines d'auteurs différents, pour la plupart des bergers nomades.

L'article de Newsweek sur la vraie histoire de Marie Madeleine auquel Charlie fait allusion est *An inconvenient woman*, par Jonathan Darman et Anne Underwood, dans l'édition du 29 mai 2006.

Le chapitre 5 est intitulé *La danse nubienne au soleil*, un clin d'œil à *Nubian sundance*, l'un des chefs d'œuvre du groupe de jazz-rock Weather Report, qui figure en ouverture de leur CD *Mysterious traveller* (le voyageur mystérieux).

Isis est une divinité originaire de Nubie et des objets mésopotamiens ont bien été retrouvés en Égypte. Dans ce chapitre, j'imagine ce qu'aurait pu être l'histoire « vraie » dont se serait inspiré le mythe d'Isis et Osiris. Makuria est une région de la Nubie, dont la ville principale dans l'Antiquité était Dongola. Iteru, le Grand Fleuve, était le nom donné au Nil. J'ai profité de la ressemblance euphonique entre Pazuzu et Anzu, deux divinités sumériennes, pour les fondre en une seule créature mythique pour les besoins du récit. Les attributs de Pazuzu sont détaillés au chapitre 6. Anzu, représenté sous forme d'un aigle, est capable de déclencher la foudre. Les multiples clés qui émaillent le chapitre 5 sont pour la plupart élucidées au chapitre 6 par les explications d'Anouar.

Ainsi que j'ai eu l'occasion de le dire dans la postface des *Trois perles de Domérat*, j'ai fondé avec trois autres personnes en 1976 le Centre Tibétain Kagyupa de Tournefeuille. Ce centre n'existe plus depuis longtemps, mais il a été remplacé par d'autres dans la région toulousaine. Le grand lama qui y vivait se nommait Pawo Rinpotché, un homme très proche du seizième Karmapa. Ces êtres exceptionnels sont venus en Europe à la fin des années 70 grâce à Ole et Hannah Nydhal, les deux premiers élèves occidentaux de Karmapa. La scène de la Coiffe Noire, que raconte Charlie au chapitre 7, est autobiographique. C'est à cette occasion que j'ai rencontré pour la première fois le seizième Karmapa et les Nydhal. Depuis, Ole a créé plusieurs centaines de centres de la Voie du Diamant autour du monde. Après une trentaine d'années sans le revoir, j'ai eu le plaisir et l'émotion de le retrouver fin 2007, lors de l'un de ses passages à Paris. Le lama occidental qui apparaît au chapitre 12 est directement inspiré de Ole. Tous les mots qui lui sont prêtés dans ce roman proviennent soit de la conférence à laquelle j'ai assisté à Paris, soit de livres ou d'articles qu'il a mis en ligne sur le web. La phrase qu'il murmure à Johan au chapitre 13 est celle qu'il m'a dite à la fin de sa conférence, dans les mêmes circonstances.

L'explication de la silhouette particulière des Vénus du paléolithique telle qu'elle est donnée au chapitre 8 est due à Leroy MacDermott, un archéologue dont il est possible de lire en ligne d'excellents articles sur ce sujet.

Dans le chapitre 9, j'imagine un prolongement romanesque de sa théorie en faisant de ces statues des objets de transmission, au travers de deux histoires parallèles dont de nombreux détails se font écho.

La scène préhistorique a pour protagonistes principaux Lafa et Waakha, deux mots oromo qui signifient respectivement la Terre et le Ciel. L'oromo est l'une des langues parlées en Éthiopie, qui est par ailleurs l'une des rares régions du globe où on trouve de l'obsidienne. Cette pierre volcanique apparaît également dans *La crypte au palimpseste* et *Le drap de soie du temps*, les deux premiers volets de la trilogie *Reflets inachevés* qui se termine avec le présent récit.

En miroir de l'histoire de Lafa et Waakha, l'épisode situé à Huntsville met en scène Latifah (« jolie » en arabe) et Wacko (« débile » en argot américain). Les détails sur la vie quotidienne dans la prison de Huntsville et le processus d'exécution des condamnés à mort sont authentiques (voir en particulier l'excellent site, très documenté, consacré à ce sujet : <http://www.deathrow.at/welcometohell/>).

Dans le chapitre 10, les descriptions données par Anouar sur les dieux primordiaux de la mythologie égyptienne sont, bien entendu, authentiques. Le serpent, l'oiseau et le bélier apparaissent, sous des formes variées, dans tous les mythes fondateurs et dans toutes les religions autour de la Terre. L'oiseau est presque toujours un rapace (faucon, vautour, condor, aigle, etc.). Au bélier peut se substituer une autre bête à cornes (taureau, vache, bouc, etc.).

Le mot sanskrit « mandala » signifie à la fois « cercle », « environnement » et « communauté ».

La citation de Long Chris en ouverture du chapitre 11 est une paraphrase de Lautréamont : « Je suis le fils de l'homme et de la femme, d'après ce qu'on m'a dit. Ça m'étonne, je croyais être davantage ».

Les séquences chamaniques qui émaillent le récit sont inspirées d'expériences personnelles en ce domaine. Lors de l'épisode qui met en scène un cercle de tambour au chapitre 12, l'histoire de la naissance du monde provient d'un texte traditionnel Hopi. Les personnages ont tous des noms Hopi, qui sont pour la plupart traduits dans le texte à l'exception de Powaq (sorcier), Kwahu (aigle) et Tuwa (Terre).

La conception poétique et fascinante du monde tel que le voient les Aborigènes est à l'origine du chapitre 13. L'alignement entre la grande piste d'une douzaine de kilomètres située à Nazca au Pérou et l'emplacement d'Uluru en Australie est réel, comme chacun peut le vérifier. L'idée d'associer Uluru et Nazca, ainsi que la métaphore des alignements de rêve formant des partitions musicales, sont dues à Bruce Chatwin, un randonneur écrivain magnifiquement inspiré, disparu à la fin des années 80. Merci à mon amie Réginnelle pour m'avoir parlé de lui.

La symbolique de l'arbre inversé est commune à de nombreuses cultures et religions. On pourra en lire l'essentiel en parcourant le site suivant : http://www.sagesse-primordiale.com/Arbre_inverse.htm. La ménorah, chandelier à sept branches de la religion juive, en est l'un des vestiges les plus connus.

Avec son tronc massif et ses branches fines dépourvues de feuilles neuf mois par an, le baobab est appelé par les Africains « l'arbre à l'envers ». Il peut atteindre douze mètres de diamètre et vingt-cinq mètres de haut. On en connaît plusieurs qui sont millénaires.

Les détails archéologiques donnés au chapitre 15 sont tirés d'un dossier passionnant, intitulé *La naissance du Sacré*, paru dans le numéro de Sciences et Avenir de janvier 2008, quelques jours après que j'ai terminé l'écriture du chapitre 14. La découverte de ce peuple

mystérieux en Syrie est venue compléter idéalement le chapitre 4, écrit six mois plus tôt. Les déductions qu'en tirent Charlie et Anouar ainsi que la version revisitée de la Genèse au chapitre suivant relèvent, bien entendu, de ma seule imagination.

Dans l'Ancien Testament, Adama est le nom que Yahveh donne à la Terre après avoir créé Adam à la fois homme et femme. Yahveh, l'un des noms de Dieu, devrait s'écrire Io'hévohé pour respecter l'orthographe de ce mot hébreu, qui est réputé être imprononçable. C'est de ce nom que dérive celui d'Eve (Hévohé). Une explication plus détaillée, reprise de l'ésotériste Papus, est donnée dans *Le Miroir Noir*.

Qayin est le nom biblique de Caïn. Baal pour Abel est un simple jeu de mot euphonique. Le mot Baal signifie « dieu » au sens générique. Les différents Baal mésopotamiens sont toujours associés à Ishtar, l'un des avatars de Lilith.

L'ange favori de Dieu était appelé Lucifer, ce qui signifie le Porteur de Lumière en latin. Il a été déchu pour avoir voulu donner la Connaissance aux humains et a pris alors le nom de Shatan (l'Adversaire en hébreu) ou de Samaël (le poison de Dieu). Ce dernier est apparu sous forme d'un serpent tentateur pour inciter Eve à cueillir les fruits de l'Arbre de la Connaissance qui poussait au Jardin des Délices (Gan Edinu en hébreu).

Pour plus de détails sur le mythe de Lilith, je renvoie le lecteur à trois de mes livres précédents : *Les trois perles de Domérat*, *Le Miroir Noir* et *Le drap de soie du temps*.

Mes remerciements les plus sincères vont à la communauté de mes amis du net et plus spécialement Vanessa du Frat, Lyla, Lison, Ronron, Alf, Voiedorée, Bloody Mary, Vilain, Feuilllle, Boudufle, Sampang, Zaza, Almalo, Vic Taurugaux, Scapin, Zeno, Allart, Meley, auxquels j'ajoute un merci très spécial à Miss You, Antillaise, Réginelle, Sylphide et Slayeras pour avoir assuré la relecture du manuscrit. Antillaise et Miss You ont également suivi l'écriture de ce roman chapitre après chapitre.

Merci également à tous les sites et les bloggers qui parlent avec autant d'enthousiasme de mes livres, et en particulier à Chwip et GabyTrompelamort. Que les autres me pardonnent de ne pas les citer tous. Un grand nombre d'entre eux figure sur anna-galore.com, mon site web.

Merci à mon ami Ole Nydhal pour tout l'amour qu'il répand autour de lui. Pensée à Hannah. Karmapa tchenno. Om mani padme hum.

Merci à Val, mon âmie, d'être, tout simplement.

Peu après avoir commencé l'écriture de ce roman, j'ai rencontré la Femme Primordiale. Je la connaissais depuis longtemps mais je ne savais pas que c'était elle. Elle est la première personne qui m'a parlé lorsque je suis apparue sur un forum pour la première fois. Son pseudo habituel sur le net est Antillaise. Le tout premier message qu'elle m'ait jamais adressé était : « C'est mieux avec les liens ». J'en ai tiré la phrase qui ouvre le chapitre 13.

Elle a inspiré la plupart des scènes-clés de ce récit, sous les traits de Safiyya ou de plusieurs autres personnages féminins au fil des pages, tels que Tuwa et Kuniya.

Mon cœur ne fait plus qu'un avec le sien.

Elle, la Femme Primordiale.

A.G.

25 Janvier 2008

TRADUCTION DES CITATIONS ANGLAISES

Chapitre 2

*Strangers passing in the street
By chance two separate glances meet
And I am you and what I see is me*

Etrangers qui passent dans la rue
Par hasard, deux regards séparés se croisent
Et je suis toi et ce que je vois c'est moi

Chapitre 9

*I can't see you mama
But I know you're always there
Oh to touch and to feel you mama
I just can't keep away*

Je ne peux pas te voir maman
Mais je sais que tu es toujours là
Oh te toucher et te sentir maman
Je ne peux pas m'en passer

Chapitre 17

*See me, feel me, touch me, heal me
Listening to you I get the music
Gazing at you I get the heat
Following you I climb the mountain
I get excitement at your feet*

Vois-moi, sens-moi, touche-moi, guéris-moi
En t'écoutant, je prends la musique
En te fixant, je prends la chaleur
En te suivant, je gravis les montagnes
Je ressens de l'excitation à tes pieds

